
HISTOIRE
DU
CANADA

HISTOIRE DU CANADA

À

L'USAGE DES ÉCOLES

ET DES

FAMILLES.

PAR J. ROY.

MONTRÉAL:

H. RAMSAY.

1854.

TABLE DES MATIERES.

1RE PARTIE.

PREMIERS VOYAGES, DÉCOUVERTES ET CONQUÊTES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

2ME PARTIE.

LE CANADA SOUS LA DOMINATION DES FRANÇAIS.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

3me PARTIE.

LE CANADA SOUS LA DOMINATION ANGLAISE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

4ME PARTIE.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES CANADAS.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DU CANADA.

1RE PARTIE.

VOYAGES ET DECOUVERTES,

DEPUIS LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE, PAR CHRISTOPHE COLOMBE, EN 1492, JUSQU'A LA DECOUVERTE DU ST. LAURENT, PAR JACQUES CARTIER, EN 1535. COMPRENANT 43 ANS.

CHAPITRE I.

PREMIERS VOYAGES, DECOUVERTES ET CONQUETES DANS L'AMERIQUE DU NORD.

DIVISIONS.

I. Découverte de l'Amérique par Christophe Colombe. —II. Découvertes de Jean et Sébastien Cabot.— III. Voyages de Gaspard Cortereal.— IV. Hugh Elliot et Thomas Ashurst.—V. Giovanni Verrazani.—VI. Jacques Cartier.

I. Découverte de l'Amérique par Christophe Colombe.—1. Si les anciens ne connaissaient pas l'existence du nouveau monde, du moins ils le supposaient. Il est certain qu'on entretenait l'idée qu'il était possible, en faisant voile des côtes d'Espagne vers l'ouest, d'arriver

aux rives de l'Inde. Cependant on n'avait aucune notion de la longueur de la circonférence du globe, et on pensait que quelques jours suffiraient pour faire un tel voyage. L'existence d'un immense continent entre l'Espagne et l'Inde, était au-delà des conceptions de ce temps. Les premiers navigateurs même n'espéraient pas faire une telle découverte ; on pourrait même dire qu'ils furent arrêtés par le Continent Américain, dans leur voyage des côtes d'Espagne aux côtes du Cathay, comme on appelait les côtes de la Chine dans ce temps là. Ils désiraient accourcir le chemin pour parvenir à ces régions tropicales, qui dès lors avaient déjà enrichi les nations commerciales de l'Europe.

2. On peut croire que les anciens écrivains, tels que Aristote, Strabon, Pline et Sénèque, étaient sous l'impression que nous venons d'émettre. Strabon seul semble avoir compris la distance entre les deux continents ; il dit : " que l'océan entoure la terre ; qu'à l'est, il baigne les côtes de l'Inde, et qu'à l'ouest, il baigne celles d'Afrique et d'Espagne ; que si l'immense largeur de l'Atlantique ne l'empêchait, on pourrait faire voile d'un rivage à l'autre." Sénèque dans une de ses tragédies dit : " Il arrivera dans les siècles futures, que l'océan cessera de borner nos connaissances ; alors un immense pays sera découvert." On trouve dans un livre attribué à Aristote que " les Carthaginois ont découvert, bien au-delà des Pilliers d'Hercule (le détroit de Gibraltar), dans l'Océan Atlantique, une île d'une grande étendue et d'une grande fertilité, arrosée par de grandes et belles rivières, mais

entièrement inhabitée. On dit que les Syriens ont voulu demeurer sur cette île ; mais qu'ils en furent empêchés par la jalousie des Carthaginois."

3. Les Gallois réclament aussi la découverte de l'Amérique, vers l'an 1170. Ils disent que Madoc, un de leurs princes, fit voile vers le nouveau monde et y établit une colonie. Aucune probabilité ne peut appuyer cette tradition, car les Gallois, du temps de Madoc, n'étaient pas navigateurs ; ils ignoraient l'art de la navigation, si on en excepte celle des côtes et des rivières.

4. Il est plus raisonnable de croire que les Islandais connaissaient un peu le nouveau monde. On assure qu'une barque d'Islandais, au commencement du onzième siècle, poussée par les vents, au sud-ouest du Groenland, aborda sur les côtes du Labrador ; que d'autres voyages suivirent, et qu'une colonie fut établie sur cette partie de pays qu'on appelle Amérique Britanique.

5. Ces traditions ne nuisent pourtant pas à l'honneur de Cristophe Colombe, qui est universellement reconnu par tout le monde pour avoir découvert l'Amérique.

6. Cet homme remarquable naquit vers le milieu du quinzième siècle ; il entra jeune encore au service du Portugal, qui alors était activement engagé dans le commerce. Durant ses voyages fréquents, il réfléchit sur la possibilité de parvenir aux côtes de l'est du monde par une autre route que celle suivie jusqu'alors. Après avoir beaucoup étudié, il se convainquit qu'en faisant voile vers l'ouest, il arriverait plus promptement aux côtes qu'il cherchait, que par la route ordinaire. On dit que dans ses voyages il

rencontra des natifs Islandais, qui lui parlèrent d'un continent à l'ouest. Il en conclut que ce devait être les côtes du Cathay.

7. Il résolut de s'assurer de cette vérité par une investigation personnelle. Pour y parvenir, il demanda en premier lieu l'aide de Gênes, son pays natal ; mais les Génois refusèrent de l'aider dans son entreprise. Rebuté par ses concitoyens, il s'adressa à la Cour de Portugal, qui refusa aussi de le seconder. Enfin il s'adressa à la Cour d'Espagne où régnaient alors Ferdinand d'Arragon et Isabelle de Castile. Le roi refusa de l'aider ; mais la reine, plus sage et plus libérale, lui vint en aide, et lui fournit les moyens d'accomplir son voyage à même son trésor particulier. Elle vendit même ses bijoux pour subvenir aux ressources nationales.

8. Le vendredi, 3 d'Août, 1492, Colombe fit voile du port d'Espagne, nommé Palos, et le 12 d'Octobre, il eut l'inexprimable joie de découvrir le nouveau monde. Il aborda sur une des îles Bahama, que les naturels nommaient Guanahani. Colombe donna le nom de St. Sauveur à cette île, qui ensuite, par un caprice impardonnable des Anglais, prit le nom de Cat Island (ile du Chat). Il y débarqua le même jour et prit possession du pays aux noms des souverains d'Espagne ; ayant reçut de ces souverains avant de laisser l'Europe les titres d'amiral et de vice-roi des pays qu'il découvrirait.

9. Laissant cette île, il passa à une autre, sur laquelle il débarqua, et qu'il nomma Conception. Le 17, il en découvrit une autre, qu'il nomma Ferdinand ; sur les cartes

modernes, on lui donne le nom d'Exuma. Poursuivant son voyage, il découvrit une île qu'il nomma Isabelle ; on lui donne aujourd'hui le nom de Long Island (Ile Longue). Ensuite il découvrit l'île importante de Cuba, puis Hispaniola ou St. Domingue, maintenant nommée Haïti. Sur cette dernière île il bâtit un fort ; il y laissa trente-neuf hommes ; puis il fit voile vers l'Espagne, où il arriva après une traversée orageuse et dangereuse, le 15 de Mars, 1493 ; n'ayant pas pris tout-à-fait sept mois et demi pour accomplir ce voyage extraordinaire.

II. Découvertes de Jean et Sébastien Cabot.—1. Plusieurs nations européennes réclament l'honneur d'avoir découvert le Continent Nord Américain. On ne peut douter pourtant que les droits de la nation Anglaise ne soient les meilleurs dans cette réclamation ; car en 1496, après le retour de Christophe Colombe, Henri VII appareilla une petite flotte, dont le commandement fut donné à Jean Cabot, célèbre navigateur Vénitien. Ce dernier, accompagné de son fils Sébastien, devait chercher un passage aux Indes par l'ouest. Le résultat de ce voyage fut sans doute la découverte du Continent Nord Américain.

2. Verrazani fit voile du port de Bristol, au printems de l'année 1497, et le 3 de Juillet, il découvrit les côtes du Labrador. L'île avoisinant ce territoire, et que nous nommons aujourd'hui Newfoundland (Terre-Neuve), reçut le nom d'Ile St. Jean, parce qu'on y débarqua le 24 Juin, fête de St. Jean. Le continent fut nommé *Terra Primum Vista*, ou Prima Vista (Première Vue). Les naviga-

teurs Anglais débarquèrent donc sur le continent nord Américain, cinq ans seulement après que Colombe eut découvert les Indes Occidentales, et plus de douze mois avant que cet homme célèbre eut touché le continent.

3. Il paraît que ces braves navigateurs pénétrèrent jusqu'à la Baie d'Hudson. Ils naviguèrent jusqu'au 67°, 50' parallèle nord. Après avoir exploré le Golfe St. Laurent, ils firent un long voyage le long des côtes est du continent, et parvinrent jusqu'à la Virginie ; delà ils retournèrent en Angleterre, anxieux qu'ils étaient d'annoncer le succès de leur voyage. Au retour de l'expédition, Cabot reçut les honneurs de l'ordre de la chevalerie en récompense de ses services.

4. Sébastien Cabot devint plus grand navigateur que son père ; il fit trois voyages successifs au nouveau monde ; mais il ne fit aucun établissement sur les côtes. On dit que dans un de ces voyages il découvrit le beau pays de la Floride, qui fut ensuite visité par Ponce de Léon. Ce dernier prit possession du pays au nom de l'Espagne. En 1526, Sébastien ayant pris le commandement d'une flotte espagnole, explora la rivière La Plata et une partie de l'Amérique du Sud. Ayant repris du service en Angleterre, sous le régne d'Edouard VI, il fut fait grand pilote d'Angleterre, et reçut une pension de £166 10 4 par année pour ses services.

5. Il est infiniment regrettable qu'aucun de ces hardis navigateurs n'ait donné son nom aux terres découvertes. Quoiqu'il soit impossible d'oublier ces noms, il semble qu'ils auraient été plus glorieux. Leur immortalité eut été

plus solidement établie, si on eut eu à redire toujours en parlant de l'Amérique l'un de ces noms valeureux. Un obscur dessinateur nommé Améric Vespuce n'aurait pas ôsé substituer son nom aux leurs. Le noble nom de Colombie devrait être la désignation du nouveau monde.

6. Il est un fait remarquable, c'est que l'Angleterre fut la première nation qui s'intéressa au plan de Colombe ; un frère de Colombe, nommé Barthélemi, avait tant intéressé l'entreprenant Henri VII, qu'il fit des propositions pour permettre à Colombe d'exécuter son plan ; mais alors Colombe était en relation avec la Cour d'Espagne, et lorsque, quatre ans plus tard, il fut prêt d'abandonner l'espoir de réussir à obtenir des bâtimens, et de renouveler son application à la Cour d'Angleterre, Isabelle se décida en sa faveur. Il paraît donc que l'Angleterre est le premier pays qui ait admis les propositions de Colombe ; et que ce fut par hasard que les Indes Occidentales furent découvertes par Christophe Colombe sous le pavillon espagnol, et non sous celui de l'Angleterre en 1492.

III. Gaspard Cotereal.—1. En 1500, Gaspard Cortereal,gentilhomme Portugais, visita les côtes d'Amérique, suivant les traces de Jean Cabot. Il ne fit rien de plus, si ce n'est qu'il enleva plus de cinquante naturels, qu'à son retour il vendit comme esclaves.

2. Cotereal fit un second voyage dans le dessein de continuer ses découvertes et ramener une cargaison d'esclaves. Comme il tardait à revenir, son frère Michel fit voile pour le chercher ; mais ni l'un ni l'autre ne revinrent en Portugal.

3. Le roi de Portugal avait tant d'affection pour ses deux jeunes gentilhommes, qu'on dit qu'il équipa à ses propres frais une expédition pour aller à leur recherche ; cette expédition revint sans avoir appris de quelle manière, ni en quel lieu, les Cotereal étaient morts. Sur une vieille carte publiée en 1508, le Labrador est nommé Terra Cortereallis : l'entrée du Golfe St. Laurent fut pendant bien longtemps appelé Golfe des Deux Frères, par les Portugais.

IV. Hugh Elliott et Thomas Ashurst.— En 1502, Hugh Elliott et Thomas Ashurst, marchands de Bristol avec deux autres gentilhommes, obtinrent une patente du roi Henri pour établir une colonie dans les pays nouvellement découverts. L'année suivante, Henri appareilla une expédition qui fit voile en 1507 ; elle n'eut aucun résultat important.

2. Diverses circonstances contribuèrent à éloigner les successeurs de Henri de la brillante carrière ouverte dans le nouveau monde. La France succéda à l'Angleterre, et il est singulier que la plupart des établissemens de l'Amérique Britanique furent fondés par cette puissance.

3. Dès l'an 1517, les Anglais, les Français, les Espagnols et les Portugais avaient poussé si loin leurs découvertes dans le nouveau monde, qu'ils avaient établi des pêcheries très importantes à Terre-Neuve. Cinquante-sept vaisseaux étaient occupés dans ce commerce.

V. Giovanni Verrazani.— 1. Vers la fin de 1523, François I, roi de France, grand amateur de la gloire, fit préparer une escadre de quatre vaisseaux dont il donna le commandement à Giovanni Verrazani, navigateur Florentin

habile et célèbre. Peu après le départ de l'escadre, trois des vaisseaux furent tellement endommagés dans une tempête, qu'ils furent forcés de retourner au port ; Verrazani continua son voyage sur son vaisseau, déterminé de faire de nouvelles découvertes. Ayant fait voile vers l'ouest de l'Ile Madère, il arriva sur les côtes de l'Amérique, probablement près de Wilmington, principal port de mer de la Caroline du Nord.

2. Après avoir exploré la côte pendant quelque temps, sans trouver de port, il fut obligé d'envoyer un bâteau à terre, pour ouvrir des relations avec les naturels. Les naturels prirent d'abord la fuite ; mais ayant repris confiance, ils revinrent et ouvrirent un trafic amiable avec les étrangers.

3. Un jour le bâtiment étant arrêté, Verrazani demanda à un jeune marin s'il oserait porter quelques présens aux naturels que l'on voyait sur le rivage ? Le jeune marin y consentit, et ayant pris les présens, il nageait vers le rivage, où se tenaient les naturels. Mais quand il vit la foule qui se pressait sur le rivage, son courage faillit, et quoiqu'il ne fut qu'à quelques verges du rivage, il voulut retourner au vaisseau. A ce moment, il n'avait de l'eau qu'à la ceinture ; assailli par la terreur et la fatigue, à peine eut-il le temps de jeter ses présens sur le rivage, qu'une forte vague le jeta insensible sur le rivage. Les Sauvages coururent immédiatement à son secours, le prirent dans leurs bras, et le portèrent à quelque distance de la mer. Quelle fut la terreur du marin, en reprenant ses sens de se trouver au pouvoir des Sauvages ! Alors

étendant ses mains vers le bâtiment, il poussa de grands cris, auxquels les Sauvages répondirent par d'affreux hurlemens ; pensant, comme le marin le comprit ensuite, le rassurer. Alors ils le portèrent au bas d'une côte, puis ils le dépouillèrent de ses habits, le tournèrent la face au soleil, tout en allumant un grand feu.

4. Le marin était alors convaincu de l'horrible pensée qu'on allait le sacrifier au soleil. Ses compagnons incapables de l'aider avaient la même pensée ; et pour nous servir des mots de Verrazani " on croyait que les naturels allaient le faire rôtir et le manger." La frayeur se tourna pourtant promptement en gratitude et en surprise ; les Sauvages séchèrent les habits du marin et le réchauffèrent, lui montrant beaucoup de bonté ; ils carressaient sa peau blanche en montrant beaucoup de surprise. Enfin ils l'habillèrent, le conduisirent au rivage ; puis ils l'embrassèrent en lui montrant le vaisseau. Alors ils se retirèrent à une petite distance pour montrer qu'il était libre de retourner vers ses amis.

5. Continuant leur voyage vers le nord, les voyageurs abordèrent probablement vers la cité de New-York, où poussés par la curiosité, ils enlevèrent un enfant Sauvage ; triste retour de la bonté que les Sauvages avaient montrée, quelques jours auparavant, au jeune marin jeté sur le rivage. On suppose que Verrazani entra dans le port de Newport dans le Rhode Island, où il demeura quinze jours. Dans ce lieu, les naturels furent amis, confiants et libéraux ; le pays était le plus riche qu'on eut encore vu.

6. Verrazani continua son voyage vers le nord jus-

qu'aux côtes de Terre-Neuve, il trouva les naturels de ces parages hostiles et jaloux, refusant de trafiquer aucune chose, excepté pour se procurer des armes de guerre. Il donna à toute cette région le nom de Nouvelle France, et en prit possession au nom du souverain de France.

7. Quoiqu'il n'y ait aucune évidence que Verrazani approcha d'aucune partie du Canada, il y a cependant une ancienne tradition dans ce pays qui dit, qu'il périt sur le bord du St. Laurent. La tradition dit qu'il fut massacré lui et son équipage ; qu'ensuite il fut dévoré par les Sauvages. Cette tradition est fabuleuse ; elle est une injustice envers les Sauvages du Canada.

VI. Jacques Cartier.— 1. Le célèbre Jacques Cartier succéda à Verrazani. Il visita attentivement la côte est ; passant par le détroit de Belle-Isle, il traversa le grand Golfe St. Laurent ; il arriva dans la Baie des Chaleurs dans le mois de Juillet. Il fut charmé de la conduite pacifique et amicale des naturels. Hakluyt nous dit : " ils vinrent à nous sur un de leurs bâteaux, nous apportant des morceaux de veau-marin boulli. Ils les mirent sur des morceaux de bois, puis se retirant, ils nous faisaient signe qu'ils nous les donnaient."

2. De ce lieu d'hospitalité, où les naturels montrèrent la politesse de la société moderne, Cartier s'avança jusqu'à la Baie de Gaspé. Là il éleva une croix de trente pieds de hauteur. Il marqua sur cette croix les trois fleurs de lys de la couronne de France, prenant ainsi possession du pays, au nom du roi de France, François I,

3. A son retour, il amena deux Sauvages, qui apprirent la langue française, et qui lui furent d'un grand secours dans le voyage suivant. Il paraît néanmoins, que ce fut de leur consentement qu'ils firent le voyage ; qu'ils consentirent a se revêtir de chemises, d'habits de couleurs, de bonnets rouges et à porter des chaînes de cuivre à leur col. "Ils furent très satisfaits de ces habillemens et ils donnèrent leurs vieux acoutremens à leurs compagnons, lorsque ceux-ci retournèrent à terre." Cartier longea la côte nord du golfe jusqu'au moment où il souffrit du vent ; alors il fit voile pour la France, et parvint au port de St. Malo le 5 de Septembre.

4. Ce navigateur célèbre mérite une attention particulière ; ce fut lui qui le premier visita les rivages canadiens d'une manière particulière. Il est le premier européen qui ait vogué sur le Fleuve St. Laurent jusqu'à Hochelaga. En 1535, malgré les difficultés et les obstacles, il découvrit, puis il entra dans le village, où est maintenant la ville de Montréal.

Questions sur la 1ère Partie.—Chapitre I.

Que contient le premier chapitre ? Quelles sont les divisions du premier chapitre ?

I.—1. Quelle idée avaient les anciens du nouveau monde ? Que pensait-on qu'il arriverait si on faisait voile vers l'ouest ? Connaissait-on la longueur de la circonférence du globe ? Avait-on une idée de l'existence d'un autre continent ? Quelles étaient les espérances des premiers navigateurs ? Pourquoi cherchait-on une route plus courte pour aller aux Indes ?

2. Peut-on croire que les anciens auteurs croyaient à la possibilité de traverser l'océan ? Que dit Strabon sur ce sujet ? Que dit Sénèque ? Que dit Aristote sur les Carthaginois ? Que dit-on des Syriens ?
3. Quelles sont les prétentions des Gallois sur la découverte de l'Amérique ? Leur tradition est-elle probable ?
4. Quelles sont les prétentions des Islandais ? Que disent-ils de leur découverte ?
5. Ces traditions nuisent-elles à l'honneur de Christophe Colombe ?
6. Quand naquit Colombe ? Quel fut le sujet de ses dernières réflections ? Quelles furent ses convictions ? Quels hommes dit-on qu'ils rencontra ? Que fit-il alors ?
7. A qui s'adressa-t-il pour faire la découverte du nouveau monde ? A qui s'adressa-t-il ensuite ? A qui s'adressa-t-il en dernier lieu ? Quelle fut la conduite du roi ? Celle de la reine ?
8. D'où fit-il voile ? Quand fit-il la découverte du nouveau monde ? Quelle terre découvrit-il d'abord ? Au nom de qui prit-il possession du pays ? Quels étaient ses titres ?
9. Quelles autres îles découvrit-il ? Quand arriva-t-il en Espagne ?

II.—1. Quelles sont les prétentions de plusieurs nations européennes ? A quelle nation peut-on attribuer la découverte du Continent Nord Américain ? Quel fut le résultat des voyages de Verrazani ?
2. De quel port Verrazani fit-il voile ? Pourquoi donna-t-on à l'Ile de Terre-Neuve le nom d'Ile St. Jean ? Combien de temps avant Colombe les Anglais débarquèrent-ils sur le Continent Nord Américain ?
3. Jusqu'où navigua Verrazani vers le nord ? Jusqu'oú navigua-t-il vers le sud ?
4. Quelle côte Sébastien Cabot découvrit-il ? Quelle exploration fit-il au nom de l'Espagne ? Quel titre reçut-il en Angleterre ? Quelle pension reçut-il ?
5. Que doit-on regretter ? Quel aurait dû être le nom du nouveau monde ?
6. Racontez comment Barthélemi Colombe entra en convention avec Henri VII ? Qu'apert-il de ce fait ?

III.—1. Qu'était Gaspard Cotereal ? Que fit-il ?
2. Que dit-on de Cotereal ? Que dit-on de son frère ?
3. Que dit-on du roi de Portugal ? Comment appelait-on la Côte du Labrador ? Comment nommait-on le Golfe St. Laurent chez les Portugais ?

IV.—1. Quand une patente fut-elle accordée par Henri ? Ensuite que fit le roi Henri ?
2. Que dit-on des successeurs de Henri ? Quelle puissance fit les premiers établissemens dans l'Amérique Britanique ?
3. Que dit-on des pêcheries de Terre-Neuve ?

V.—1. Donnez quelques détails sur le voyage de Verrazani ? Qu'arriva-t-il à trois de ses vaisseaux ? Vers où aborda-t-il sur les côtes de l'Amérique ?
2. Que dit-on de son premier atterrage et de ses relations avec les naturels ?
3. Quelle histoire rapporte-t-on d'un jeune marin du vaisseau ? Que lui arriva-t-il ? Quelle fut la conduite des Sauvages à l'égard de ce marin ?
4. Quelle était la pensée du marin et de ses compagnons ?
5. Où les voyageurs accostèrent-ils et quelle mauvaise action firent-ils ? Dans quel port suppose-t-on que Verrazani entra ?
6. Jusqu'ou Verrazani poussa-t-il son voyage ? Que dit-il des naturels des contrées du nord ? Quel nom donna-t-il à ces régions.

VI.—1. Qui succéda à Verrazani ? Dites quelque chose de son voyage ? Rapportez les paroles d'un ancien historien ?
2. Où alla-t-il ensuite ? Que fit-il étant à la Baie de Gaspé ?
3. Racontez la conduite de Jacques Cartier envers les naturels de Gaspé ? Quelle route prit-il ensuite ? Quand arriva-t-il en France ?
4. Pourquoi ce célèbre navigateur mérite-t-il une attention particulière ?

CHAPITRE II.

DES VOYAGES, DES CONQUETES ET DES DECOUVERTES DANS L'AMERIQUE NORD ET SUD, DEPUIS LA DECOUVERTE DE COLOMDE, JUSQU'A CELLE DE JACQUES CARTIER.

DIVISIONS.

I. Vasco Nunez de Balboa.—II. Juan Ponce de Léon. — III. De Allyon.— IV. Fernando Cortez.— V. Ferdinand Magellan.—VI. Pamphilio de Narvaez.—VII. Ferdinand De Soto.

I. Vasco Nunez De Balboa.— 1. Pendant que

l'Angleterre et la France continuaient leurs découvertes dans l'Amérique du Nord les principales îles des Indes Occidentales étaient soumises et colonisées par les Espagnols.

2. La côte Est du Yucatan fut découverte en 1506. Le premier établissement d'une colonie à l'Isthme de Darien date de 1510. Bientôt après Vasco Nunez de Balboa, qui était gouverneur de cette colonie, traversa l'Isthme de l'est à l'ouest, et de dessus les hautes montagnes il découvrit l'océan. Comme cet océan se montrait dans une direction sud, il reçut le nom de Mer du Sud.

II. Juan Ponce de Léon.—1. Juan Ponce de Léon vieux vétéran qui avait été gouverneur de Porto-Rico, appareilla trois bâtimens pour faire un voyage de découvertes, espérant trouver dans une des îles voisines une fontaine merveilleuse. L'eau de cette fontaine redonnait la jeunesse à celui qui s'y baignait, cette même eau usée en breuvage, prolongeait la vie du consommateur. Il est clair qu'on ne trouva pas cette fontaine ; mais après avoir croisé pendant quelque temps entre les Iles Bahama, il découvrit un pays tellement couvert de fleurs qu'il le nomma Floride. On dit aussi qu'une autre raison contribua à lui donner cette dénomination, c'est qu'il le découvrit le jour de Pâques, que les Espagnols nommaient Pascua-Florida.

2. Quelques années plus tard, ayant été nommé gouverneur de ce pays, il débarqua sur la côte ; mais il fut mortellement blessé dans un combat avec les naturels.

3. Quoique ce beau pays ait été ainsi visité et nommé par les Espagnols, nous avons de bonnes raisons de croire,

comme nous l'avons déjà dit, qu'il fut découvert par Sébastien Cabot, dans son exploration de la côte est de l'Amérique.

III. De Allyon.—1. Quelques temps après la défaite de Ponce de Léon dans la Floride, De Allyon, juge à St. Domingue, aidé de quelques autres, envoya deux vaisseaux aux Iles Bahama avec ordre d'amener des travailleurs, pour travailler à leurs mines et à leurs plantations. Ces vaisseaux entraînés vers le nord-est parvinrent à l'embouchure de la Rivière Cambahee, que l'équipage nomma le Jourdain ; le pays reçut le nom de Chicora. Ce pays fut ensuite colonisé par les Anglais, et reçut le nom de Caroline.

2. Les naturels de cette côte traîtèrent les étrangers avec bonté ; les Espagnols de leur côté laissèrent visiter les bâtimens aux naturels tout à leur aise ; mais lorsqu'un nombre suffisant de naturels fut entre les deux ponts, les perfides Espagnols fermèrent les écoutilles, et firent voile vers St. Domingue. L'un des deux vaisseaux se perdit au retour ; les Sauvages prisonniers sur l'autre accablés de tristesse, refusèrent de prendre de la nourriture et moururent de faim et de mélancolie.

3. Ayant été nommé gouverneur de Chicora, De Allyon, y retourna pour en compléter la conquête ; en y allant il perdit le meilleur de ses vaisseaux. S'étant avancés un peu vers le nord, quelques Espagnols voulurent visiter un village indien ; ils y furent massacrés, juste représaille de leur conduite antérieure. Le vaisseau de De Allyon fut attaqué, mais le reste de l'équipage effrayé se hâta de remettre à la voile pour retourner à St. Domingue.

IV. De la Conquête du Mexique.—Fernando Cortez.—1. La Côte nord du Yucatan fut explorée par François Fernandez de Cordova en 1517. Il trouva les naturels de cette région, braves et guerriers, décemment vêtus et habitant de grandes maisons en pierre. Ils montrèrent l'opposition la plus ferme pour repousser les Espagnols ; ils obligèrent Cordova de retourner à Cuba, où il mourut bientôt après.

2. Sous les auspices de Velasquez, gouverneur de Cuba, Juan de Grijalva découvrit une partie de la côte sud du Mexique où il se procura de grands trésors en trafiquant avec les naturels. Velasquez enrichi par le succès de son voyage eut l'orgueil d'entreprendre la conquête de ce riche pays ; il arma promptement un vaisseau pour cette fin. Ne pouvant accompagner l'expédition en persoune, il en donna le commandement à Fernando Cortez, qui aborda à Tabasco, une des provinces sud du Mexique. Poussé par une incroyable résolution, il brûla les vaisseaux qu'il l'avaient amené, afin d'ôter à son équipage tout espoir de retour, et de convaincre qu'il n'y avait de ressource que dans la valeur personnelle de chacun ; ensuite il se dirigea sur la capitale du pays.

3. Il arriva sans encombre dans les vastes plaines de Mexico, où il trouva de nombreux villages, et des champs cultivés d'une étendue aussi considérable que celle que l'œil peut mesurer, situés en partie autour d'un lac, et en partie sur les îles de ce lac. Au milieu de ce territoire était la ville de Mexico, ornée de temples nombreux et de tourelles. Le roi Montézuma reçut les Espagnols avec

une grande magnificence, leur assigna un grand et magnifique édifice pour leur logement. Il fournit à tous leurs besoins, et donna à chaque compagnon de Cortez de magnifiques présens.

4. Cortez ayant bassement trahi Montézuma, la rage des Mexicains fut si grande qu'ils attaquèrent les Espagnols, sans égard pour la présence de leur monarque, qui fut accidentellement blessé. Accablés de remords à cause de ce malheur, les Mexicains prirent la fuite et Montézuma ne voulant pas survivre, méprisa les attentions des Espagnols ; il ne voulut pas prendre de nourriture et bientôt après il termina misérablement sa vie. Cortez par sa hardiesse, et la dissipline de sa petite troupe, obtint un si grand avantage, que tous les Mexicains effrayés s'enfuirent dans les montagnes, laissant ainsi à Cortez la possibilité de retourner heureusement au rivage.

5. Ayant reçu du secours, il retourna à Mexico en 1520, et après une campagne variée de succès et de revers ; après un siège prolongé de la ville en 1521, il s'en empara. Le sort de l'empire était décidé ; le Mexique était une province d'Espagne.

V. Ferdinand Magellan.—1. Un événement mémorable eut lieu vers ce temps ; considérons le un moment ; il termina la démonstration de la théorie de Colombe, par la pratique. Ferdinand Magellan fit le tour du globe en trois ans et vingt-huit jours.

2. Ce voyage fut fait sous les auspices de Charles V, roi d'Espagne. Magellan fut voile de Séville, port d'Espagne, au mois d'Août, 1519. Après avoir passé

plusieurs mois sur les côtes de l'Amérique du Sud, cherchant un passage pour les Indes, il continua son voyage vers le sud, passa dans le détroit qui porte aujourd'hui son nom, et après avoir navigué trois mois et vingt et un jours sur une mer inconnue, il découvrit un groupe d'îles fertiles, auxquelles il donna le noms d'Iles des Larrons, parce que les naturels montrèrent une grande propension au vol. Le beau temps et les vents favorables dont son voyage fut favorisé, l'induisirent à donner à cet océan, le nom de Pacifique. Ce nom est parvenu jusqu'à nous.

3. Continuant son voyage, des Iles des Larrons, il découvrit les îles qu'il nomma ensuite Philippines, en l'honneur de Philippe, roi d'Espagne. Ce monarque prit possession de ces îles quarante ans après le voyage de Magellan. Ce brave navigateur fut tué par les naturels de ces îles, à la suite d'un différent qu'il eut avec eux ; le voyage fut continué sous d'autres commandants. Après avoir pris une cargaison d'épices aux Iles Moluques, le seul vaisseau qu'on eut préparé pour un long cours, fit voile pour l'Europe par la route du Cap de Bonne Epérance ; il arriva en Espagne dans le mois de Septembre, 1522.

VI. Pamphilio de Narvaez.—1. En 1526, Pamphilio de Narvaez sollicita et obtint la nomination de gouverneur de la Floride. Il vint ensuite en ce pays accompagné de trois cents hommes ; déploya l'étendard royal, et prit possession du pays, au nom de la couronne d'Espagne.

2. Durant deux mois les Espagnols errèrent à l'intérieur du pays, espérant trouver des richesses semblables à celles du Mexique et du Perou ; mais leur espoir ne fut

pas satisfait. Ils revinrent aux côtes de la mer, où ils construisirent quelques barques, sur lesquelles ils firent voile ; une tempête les porta dans le golfe, où Narvaez et presque tous ses compagnons périrent.

VII. FERDINAND DE SOTO.—1. Malgré le malheureux résultat de l'expédition de Narvaez, on croyait encore découvrir quelque riche contrée à l'intérieur de la Floride. Ambitieux de les découvrir, Ferdinand de Soto, de naissance noble, demanda à l'Empereur la permission d'entreprendre la conquête de la Floride à ses frais et périls.

2. L'Empereur lui accorda sa demande, et y ajouta le titre de gouverneur de la Floride et de l'Ile de Cuba. Ferdinand de Soto se rendit avec sa femme à Cuba ; peu après il s'embarqua pour la Floride, laissant sa femme à Cuba, pour gouverner l'île en son absence. Au commencement de Juin, 1539, la flotte jeta l'ancre dans la Baie de Tampa.

2. Ayant renvoyé la plupart de ses vaisseaux à Cuba, il partit pour visiter l'intérieur du pays. Après avoir erré plus de cinq mois, dans des régions inexplorées et sans culture, il parvint à une plaine fertile, sur le bord de la rivière Flint, où il passa l'hiver.

4. Cinq mois après il leva son camp, puis il partit pour découvrir un pays situé au nord-est. Ce pays était gouverné par une femme, et abondait en or et en argent, disait-on. Quel ne fut pas son désappointement, lorsqu'après avoir pénétré jusque près de la Rivière Savannah, et être parvenu près du territoire de la princesse Indienne,

de ne trouver que du cuivre au lieu d'or, et du mica au lieu d'argent !

5. Ayant entendu dire qu'on trouvait de l'or dans une contrée plus au nord, il envoya deux cavaliers, accompagnés de guides Sauvages, pour visiter le pays des Cherokees ; les cavaliers revinrent, rapportant quelques échantillons de cuivre ; mais ils n'avaient trouvé ni or ni argent. Alors il conduisit sa troupe à travers les vallées de l'Alabama, jusqu'à ce qu'elle rencontrât une ville indienne très bien fortifiée, du nom de Mauville, (dont on a fait le nom de Mobile), près de la jonction des rivières Alabama et Tombigbee. Les Sauvages vinrent au-devant des Espagnols en ordre de bataille ; les deux partis en vinrent aux mains ; le combat fut long et sanglant, plus qu'aucun autre combat entre les Sauvages et les Espagnols. Plusieurs de ces derniers perdirent la vie, d'autres perdirent leur chevaux ; enfin le bagage fut consumé par le feu. Le combat dura neuf heures ; un millier de Sauvages furent tués, et leur ville fut réduite en cendre. De Soto ne fut pas effrayé de cet échec ; déterminé comme il était de ne pas retourner sur ces pas, sans avoir couronné son entreprise de succès, il avança encore dans l'intérieur du pays et hiverna dans le pays des Chickasaws, près de la Rivière Yazoo.

6. De bon printems, De Soto reprit sa route jusqu'à ce qu'il eut atteint le Mississipi, qu'il traversa au dernier passage Chickasaw. Il continua ensuite sa marche vers le nord jusqu'à la frontière sud de l'Etat du Missouri. Après avoir traversé cet état à l'est du Mississipi, pendant

deux ou trois cents milles, il passa l'hiver sur le bord de la rivière Wachita. Au printems, il revint de cette rivière au Mississipi, où il tomba malade, et mourut. Ses fidèles compagnons enveloppèrent son corps dans son manteau, et l'ayant placé dans un cercueil rustique, il le coulèrent au fond du fleuve, au milieu du silence de la nuit.

7. Les survivants de cette expédition furent contraints de retourner en arrière ; ayant passé l'hiver à l'embouchure de la Rivière Rouge, ils montèrent, le printems suivant, sur de grands bâteaux, qu'ils avaient construits. Dix-sept jours après, ils arrivèrent au golfe du Mexique, dont ils suivirent les côtes, et au mois de Septembre, 1543, ils arrivèrent demi-nus, mourant de faim, à un établissement espagnol, près de l'embouchure de la Rivière Panuco dans le Mexique.

8. A peu près dans le même temps que De Soto explorait le sud et la Vallée du Mississipi, Jacques Cartier remontait le St. Laurent et faisait les premiers établissemens en Canada, à l'histoire duquel nous allons maintenant retourner.

Questions sur la 1ère Partie.—Chapitre II.

Que contient le second chapitre ? Quelles sont les divisions du deuxième chapitre ?

I.—1. Quelle nation soumit et colonisa les principales îles des Indes Occidentales ?

2. Que dit-on de la découverte et de la colonisation de l'Yucatan ? Qui découvrit l'Océan Pacifique ? Quel nom reçut-il ?

II.—1. Qui fit ensuite une nouvelle expédition ? Pour quelle raison fit-on cette nouvelle expédition ? Quelle fut le succès de cette nouvelle expédition ?

2. Quel fut le succès du second voyage ? Qui a découvert la Floride ?

III.—1. Que dit-on de l'entreprise de De Allyon ? Comment la Caroline fut-elle découverte ?

2. Qu'elle fut la conduite des naturels envers les Espagnols ? Quelle fut la conduite des Espagnols envers les naturels ? Quel fut le sort de ces malheureux ?

3. Donnez quelques détails sur le second voyage De Allyon et de ce qui arriva à son équipage ?

IV.—1. Quand et par qui le Yucatan fut-il exploré ? Que dit-on des naturels de cette région ?

2. Qui forma le projet de s'emparer du Mexique ? Que dit-on de Velasquez ? Racontez l'invasion du Mexique par Cortez ? Pourquoi brûla-t-il ses vaisseaux ?

3. Jusqu'où poussa-t-il ses découvertes ? Décrivez la ville de Mexico ? Comment les Espagnols furent-ils traîtés ?

4. Que dit-on de Cortez et des Mexicains ? Que dit-on de la mort de Montézuma ? Racontez comment les Mexicains abandonnèrnet Mexico ?

5. Dites nous comment les Espagnols retraîtèrent de Mexico ? Comment se termina la conquête du Mexique ?

V.—1. Quel événement mémorable eut lieu vers ce temps ?

2. Sous quels auspices le voyage fut-il fait ? Quand le voyage fut-il fait ? Racontez le premier voyage autour du globe ? Pourquoi cet océan reçut-il le nom de Pacifique ?

3. Quelles îles découvrit-il ensuite ? Qu'arriva-t-il aux îles Philippines ? Comment se termina cette expédition ?

VI.—1. Que dit-on de Pamphilio de Narvaez ?

2. Quelle excursion firent les Espagnols à l'intérieur du pays ? Quel fut leur sort ?

VII.-1. Que croyait-on en Espagne de l'intérieur de la Floride ? Qu'était Ferdinand de Soto et que voulait-il ?

2. Quel titre reçut-il de l'Empereur ? Quand arriva-t-il à la Floride ?

3. Où De Soto Passa-t-il le premier hiver ?

4. Quel entreprise fit-il au printems ? Quel désappointement eut De Soto ?

5. Pourquoi le pays des Cherokees fut-il visité ? Que dit-on de Mauville et qu'arriva-t-il là ? Racontez la bataille donnée près de Mobile ? Quelle résolution prit De Soto ensuite ? Où hiverna-t-il le second hiver ?

6. Où traversa-t-il le Mississipi ? De quel coté dirigea-t-il son voyage alors ? Où passa-t-il le troisième hiver ? Que dit-on de la mort et des funérailles de De Soto ?
7. Où les Espagnols passèrent-ils le quatrième hiver ? Dans quel état ces malheureux arrivèrent-ils au Mexique ?
8. Dans le temps que De Soto visita le sud, que se passait-il d'important en Canada ?

2ME PARTIE.

LE CANADA SOUS LA DOMINATION DES FRANÇAIS.

DES PREMIERS ETABLISSEMENS ET DE L'HISTOIRE COLONIALE, DEPUIS LA DECOUVERTE DE CARTIER EN 1535, JUSQU'A LA PRISE DE QUEBEC EN 1760, COMPRENANT 225 ANS.

CHAPITRE I.

DIVISIONS.

I. Expéditions sous Cartier en 1534 *et* 1535.—*II. Expédition sous Roberval en* 1540.—*III. Découvertes par les Anglais sous Martin Frobisher en* 1576. —*IV. Voyages des Français sous De LaRoche, Pontgravé et Chauvin, en* 1598.—*V. Découvertes par les Anglais sous Barthélemi Gosnold, en* 1602.

I. EXPÉDITIONS SOUS CARTIER EN 1534.—1. Le Pape ayant accordé à l'Espagne la possession de tout le continent Américain, François I réclama sa part du nou-

veau monde. Il disait même gaîment " qu'il serait bien aise de voir l'article du testament de notre premier père, léguant cet heritage aux Espagnols." Peu après il fit partir l'expédition dont nous avons parlé, qui fit voile le 20 d'Avril, 1534. Il n'alla pas plus loin que Gaspé, cette année là.

2. L'année suivante, Cartier ayant reçu une nouvelle commission, fit voile vers l'Amérique avec trois vaisseaux. Dans ce voyage il entra dans la grande rivière du Canada, qu'il nomma St. Laurent, parce qu'il en commença l'exploration le jour de la fête de se saint martyr. Il remonta le fleuve jusqu'à l'Ile Orléans, qu'il nomma Ile de Bacchus, à cause de sa fertilité et des belles vignes qu'il y trouva.

3. Peu après son arrivé à Québec, il reçut la visite de Donacona, (seigneur du Canada) qui demeurait à Québec, à l'endroit où le feu a dernièrement fait un si grand vide. Donacona, vint, accompagné de douze canots ; en ayant laissé onze un peu en arrière, il s'avança sur le douzième et fit un discours. Après avoir conversé avec les deux interprêtes, qui lui dirent qu'ils avaient visite la France, où ils avaient été reçus avec bonté, il s'avança près du vaisseau de Cartier, y monta, et ayant pris le bras de ce dernier, il l'embrassa, puis il plaça le bras de Cartier sur son col. Cartier reconduisit Donacona à son canot, et et lorsque le canot eut rejoint ceux qui attendaient, il offrit à Donacona et à ses hommes, du pain et du vin ; Quelques moments après, Donacona retourna à Québec, dans le même ordre qu'il avait suivi en venant. Cartier entra

ensuite ses vaisseaux dans la Rivière St. Charles, qu'il nomma Ste. Croix, et y jeta l'ancre. Donacona lui fit une autre visite dans ce lieu, accompagné de deux cents guerriers, qui vinrent souhaiter la bienvenue aux étrangers. Les deux Sauvages qui avait fait le voyage de France, servaient de truchemens, ce qui aida beaucoup à ouvrir des relations amicales entre les Français et les naturels. Les guerriers dirent à Cartier que les interprêtes étaient " Tiagnoany et Donagaia." Cartier supposa qu'ils voulaient dire, " hommes enlevés de leur pays par des étrangers, et ramenés ensuite." Après cette visite, plusieurs canots chargés d'hommes et de femmes vinrent visiter les étrangers ; ils dançaient autour des Français pour les divertir, et ils leur apportaient des présens d'anguilles, de mulets et autres poissons, ainsi que des melons musqués.

4. Ayant appris qu'il y avait un grand village appelé Hochelaga en remontant le fleuve, Cartier résolut d'aller le visiter. Avant de partir, à la demande des deux interprêtes, il ordonna aux matelots de tirer douze canons chargés à boulets, dans la direction des arbres. " A ce bruit," dit Hakluyt, ancien historien, " les Sauvages furent terrifiés ; ils croyaient que le ciel leur tombait sur la tête,ils s'enfuirent en poussant des cris affreux." Ayant laissé ses vaisseaux à Québec, Cartier remonta le fleuve sur deux bateaux et une chaloupe jusqu'au Lac St. Pierre. Ne trouvant pas l'eau assez profonde, il mit ses bateaux à l'ancre, et continua de remonter le fleuve en chaloupe. Cartier dit, que plus haut il rencontra cinq chasseurs, qui vinrent librement et familièrement à la chaloupe, sans

plus de crainte que s'ils eussent été accoutumés à rencontrer souvent des Européens. Il paraît que les braves navigateurs furent reçus partout avec bonté, car en passant au district de Hochelai maintenant le Richelieu, ils reçurent la visite du chef, qui amena à Cartier un de ses fils, âgé d'environ sept ans. Ce sauvage vint revoir son fils pendant l'hiver que Cartier passa à Ste. Croix (aujourd'hui St. Charles).

5. Satisfait de son voyage, Cartier le continua, et fut bientôt devant Hocheloga, qui était déjà une ville fortifiée, sur une île superbe, et à l'ombre de la montagne. Au débarquement, Cartier fut rencontré par plus de mille naturels, qui le reçurent avec beaucoup de démonstrations de joie, et une grande hospitalité. Cartier fut charmé de la beauté de la montagne, qu'il nomma Mont-Royal; le temps a changé ce nom en Montréal. Il paraît que Cartier était sous l'impression que ce village Sauvage était sur un site très favorable à l'édification d'un établissement Français; il ne vécut pas assez longtemps, pour voir son idée devenue fait réalisé.

6. Le chemin allant au village de Hocheloga, était en ce temps bordé de champs cultivés en blé-d'inde. Ce village était entourré de trois enceintes de palissades, bien liées l'une à l'autre. Il n'y avait qu'une seule porte à ces rustiques fortifications; elle était défendue par une barrière de gros bois. Les huttes des Sauvages étaient au nombre de cinquante, faites en forme de tonnelles, chacune avait cinquante pieds de longueur, sur quinze de largeur. Elles étaient en bois et couvertes en écorce. Il y

avait une gallerie sur chaque porte, et chaque hutte contenait plusieurs chambres; le tout était arrangé de manière à laisser une petite cour entourrée devant la porte, où on faisait le feu.

7. Les Sauvages de Hocheloga étaient de la tribu des Hurons; il paraît qu'ils prirent Cartier pour un être supérieur; car ils lui apportèrent leurs malades, et leurs infirmes, fermement convaincus qu'il les guérirait. Touché de cette marque de confiance, Cartier fit tout ce qu'il pu pour soulager ces esprits confiants. Les historiens français rapportent qu'il fit le signe de la croix sur les malades, et qu'il leur donna des *Agnus Dei*, leur disant à haute voix les souffrances et la mort du Sauveur en priant avec ferveur pour ces malheureux idolâtres. Nous ne savons comment les Sauvages purent comprendre ces cérémonies pieuses; mais nous croyons aisément que "le son sonore de la trompette" qui termina la cérémonie, "réjouit les naturels au-delà de toute expression." Lorsque Cartier revint vers ses bateaux il fut accompagné par un grand nombre de Sauvages, jusqu'au bas du Courant Ste. Marie; quelques-uns des matelots qui étaient fatigués furent même portés sur les épaules des naturels. Il paraît que les Sauvages furent affligés du court séjour de Cartier au milieu d'eux, et qu'ils suivirent les bords du fleuve en lui faisant des signes d'adieux.

8. Les bords du St. Laurent enchantèrent Cartier et ses compagnons, dont plusieurs étaient des gentilhommes volontaires, mieux préparés pour prendre le dessin d'une scène admirable, que pour endurer les fatigues de l'éta-

blissement d'un nouveau pays. On dit qu'une Indienne nominée Unacona, femme d'un des naturels qui étaient passés en France, incita sa tribu à suivre les bateaux sur le rivage ; que le soir lorsque les Français débarquèrent pour passer la nuit à terre, ils furent attaqués, que Cartier fut près d'être assassiné. Il fut sauvé par l'intrépidité d'un Anglais, qui voyant que les Sauvages étaient presqu'ivres, du vin qu'ils avaient pris sur les bateaux, fut allarmé pour la sureté du commandant. Il passa tranquillement en arrière du lieu où était Cartier, et le décida de regagner un des bateaux à l'ancre sur le St. Laurent. Ce brave garçon rama courageusement contre le courant, et au point du jour, il eut la satisfaction de rejoindre les bateaux. Quand les Sauvages firent leur attaque, les gens de Cartier coururent à leur chaloupe et firent force de rames vers les bateaux. En arrivant à bord Cartier fut surpris que ces gens n'eussent pas repoussé les Sauvages. Immédiatement il donna des ordres pour aller à leur poursuite. On vit les Sauvages à environ quatre milles en remontant le fleuve. Il paraît que craignant la rencontre de bois flottants, et le courant, les Sauvages avaient débarqué des canots, et s'étaient avancés un peu loin du rivage, où ils attendaient tranquillement le jour.

9. A son retour à Ste. Croix, Cartier reçut encore la visite de Donacona, et il lui rendit sa visite. Il trouva le peuple du pays doux et docile ; les maisons étaient pourvues de tout ce qui était nécessaire pour l'hiver qui approchait. Cartier et ses compagnons n'étaient pas accoutumés aux rigueurs de l'hiver du Canada ; n'étant

pas aussi bien vêtus qu'ils auraient dû l'être, ils souffrirent tant, que le scorbut se déclara à bord ; vingt-cinq hommes en moururent. Les Sauvages apprirent alors à Cartier à faire un breuvage fait avec l'écorce de l'épinette blanche, si bien connu aujourd'hui sous le nom de Baume du Canada ; Cartier eut la joie de voir ses gens se rétablir en usant de ce remède salutaire. Au printems suivant, il retourna en France. Le jour du départ, il força Donacona, deux autres chefs et huit guerriers de la même tribu de le suivre en France ; cette mauvaise action détruisit la confiance que les Sauvages avaient montrée jusque là aux Français.

10. Avant de continuer cette narration, il convient de parler un peu des aborigènes du continent. Le nom d'Indien sous lequel ils sont connus, paraît venir de Colombe qui découvrit les Indes Occidentales, et qui nomma les naturels Indiens.

11. Lorsque les nations civilisées de l'Europe apprirent l'existence de nations errantes sur un vaste continent, dans d'immenses forêts, sans animaux domestiques pour leur servir de nourriture, vivant seulement de chasse, elles furent étonnées. On supposait que ces peuples devaient être autant de squelettes ambulants, dont les efforts constants étaient d'éviter la famine, dont ils étaient sans cesse menacés. Quelle fut donc la surprise lorsqu'on reconnut en eux, de braves guerriers, des hommes d'état, des orateurs, une race fiere et digne, terrible dans la guerre, douce dans la paix, maintenant l'ordre sans l'étreinte des lois, et unie par les liens les plus étroits.

12. Tel était pourtant le caractère des nations asisses sur les bords des rivières et des lacs du Canada. Les Français et les Anglais qui ont été pendant plus de trois cents ans avec elles, ou dans des guerres mortelles, ou dans d'étroites alliances, ont pu apprécier les côtés brillants et les côtés obscurs de la société des aborigènes.

13. On a cru que les Indiens descendaient des dix tribus d'Israël ; mais il n'y a pas l'ombre de la vérité dans cette supposition. L'Indien diffère de beaucoup de l'Israëlite ; il forme évidemment une variété de l'espèce humaine et ne diffère pas beaucoup de la race Mongolienne. Comme il n'y a aucun doute que le nouveau monde fut peuplé par l'ancien, que la race Mongolienne soit la plus rapprochée des deux pointes de l'Asie et de l'Amérique qui se touchent presque, la différence entre les deux races peut être attribuée aux circonstances de la manière de vivre des races. Le front de l'Indien est large et plat, ses joues sont plus préominentes que celles du Mongolien ; ce dernier a pourtant la figure plus large. Les yeux des deux races sont creux, petits et noirs, le nez est petit, pointu, avec de larges narrines, la bouche est grande, les lèvres sont épaisses. La stature est généralement au-dessus de la moyenne chez les hommes, et au-dessous chez les femmes ; ce qui est dû sans aucun doute à l'oppression cruelle dans laquelle vit la femme chez ces nations, car le mauvais usage de l'autorité est vraiment le plus mauvais côté du caractère de l'homme rouge des bois.

II. Expédition sous Roberval.— 1. La nation Française ne fit pas beaucoup attention au nouveau monde.

jusqu'en l'année 1540 ; alors Cartier fut employé sous le Sieur de Roberval, qui avait été nommé vice-roi du Canada par François I, pour établir une colonie en Canada. Ce jeune noble, ne pouvant acccompagner Cartier, au temps marqué pour le départ, lui remit le commandement de la flotte, composée de cinq vaisseaux ; Cartier fit voile du port de LaRochelle.

2. Lorsque Cartier arriva à Ste. Croix, il fut bien reçut par les naturels ; il comprit néanmoins que ces hommes de la nature n'avaient pas confiance dans le commerce des étrangers, et qu'ils voyaient mal leur établissement dans le pays. Cette méfiance venait probablement de ce qu'ils apprirent que Donacona était mort dans son voyage, et que les autres naturels n'avaient pas voulu revenir dans leur pays. Peut être craignaient-ils aussi d'être enlevés de leur pays, comme ces derniers.

3. Nous croyons sincèrement que Donacona et ses compagnons, furent traités honorablement en France ; ils furent baptisés, introduits à la cour, où ils produisirent une sensation extraordinaire. Donacona eut plusieurs entrevues avec François I ; il paraît qu'il fit tout en son pouvoir pour induire ce monarque ; à envoyer une nouvelle expédition en Canada. Ces naturels n'étaient pourtant pas à leur aise dans le nouvel état de société où ils se trouvaient, et de tous ceux que Cartier amena en France, une petite fille seulement survécut.

4. Le projet de coloniser le Canada reçut bien peu d'encouragement du peuple Français ; on n'avait qu'une faible idée d'un pays qui ne donnait ni or ni argent ; triste

erreur, comme on peut en juger aujourd'hui, en comparant la condition humiliée des régions du Pérou et du Mexique à la position du Canada et des Etats-Unis.

5. Ne se trouvant pas à son aise à Stadaconé, Cartier remonta le fleuve ; ayant mouillé trois de ses vaisseaux au Cap Rouge, il renvoya les deux autres en France, avec des lettres pour le roi. Cartier bâtit un fort dans ce lieu, qu'il nomma Charlebourg. Il y établit ensuite le vicomte Beaupré comme commandant, puis il voulut aller visiter le rapide au-dessus de Hochelaga. Sur son chemin il laissa deux garçons au chef de Hochelai pour apprendre la langue du pays. N'ayant pu remonter le rapide dans ses bateaux, il retourna au Cap Rouge, où il souffrit beaucoup pendant l'hiver suivant.

6. Ne recevant aucune nouvelle de Roberval, qui lui avait fait de grandes promesses, Cartier résolut de retourner en France. S'étant arrêté sur l'Ile de Terre-Neuve, il y rencontra le vice-roi, avec ses colonisateurs, ses magasins et ses provisions. Aucunes instanses ne purent cependant induire Cartier à retourner en Canada, quoiqu'il parlât hautement de la fertilité du sol, et qu'il montrât de l'or qu'il avait trouvé dans le pays, ainsi que des diamants du promontoire de Québec, qui est encore connu sous le nomde Cap Diamant. Il est probable que la raison qui empêcha Cartier et ses compagnons de retourner en Canada, était l'ennui du pays natal, si fortement senti par ceux qui sont accoutumés aux jouissances des pays civilisés. Afin de prévenir tout désagrément avec le Sieur de Roberval, Cartier leva l'ancre pendant la nuit pour revenir en France.

7. Cartier ne fit aucun autre voyage en Canada ; il mourut peu après son retour en France ; ayant sacrifié sa santé et sa fortune, pour la cause des découvertes. Pourquoi faut-il avouer qu'ordinairement les hommes spéciaux, assez intelligents pour conduire de telles entreprises à bonne fin, ne peuvent voir le fruit produit par leur génie ! La multitude vit heureure à l'ombre de leurs lauriers, tandis qu'eux repose presque toujours dans le coin d'un cimetière ignoré. Plusieurs autres personnes, tant en France qu'en Angleterre, furent ruinées pour faire les découvertes dont nous jouissons ; plusieurs vies de grande valeur furent perdues, pour avoir voulu aider à coloniser le nouveau monde. A nous de bien graver ces valeureux noms, dans le cœur de nos enfans.

8. Roberval continua son voyage, et parvint au fort que Cartier avait bâti, où il fit de nouvelles fortifications, pour se mettre à l'abri d'un coup de main imprévu. Il hiverna dans le port, et au printems, il y laissa trente hommes, puis il retourna en France. Dans le cours des six années suivantes, il s'occupa peu des intérêts du Canada, étant engagé au service de l'empéreur Charles V.

9. Après la mort de l'empereur Charles V, Roberval s'embarqua de nouveau pour le Canada, accompagné de son frère Achille et d'un assez grand nombre de jeunes hommes entreprenants. Comme on n'entendit plus parler de ces voyageurs, on supposa qu'ils avaient péri sur mer. La mort de Roberval et de son frère fit une grande sensation en France. Roberval était fort estimé, et son frère Achille avait une si grande réputation guerrière, que

le martial François I le regardait comme l'ornement de son armée. "Avec ces deux gentilhommes," dit le vieil historien Charlevoix "périt l'espoir de fonder un établissement colonial en Amérique."

III. Découvertes Anglaises.—1. 1576, Martin Forbisher reçut ordre de la reine Elizabeth d'appareiller trois vaisseaux, pour faire un voyage de découvertes. Martin Forbisher poussa jusqu'à la Pointe Elizabeth du Détroit de Forbisher. Par une erreur assez singulière, Forbisher emporta en Europe une assez grande quantité de minerais de mica, et de talc, sous l'impression que c'était de l'or. L'année suivante, il revint encore chercher de l'or, et chercher un passage aux Indes par le nord-ouest; il retourna en Angleterre sans autre succès que l'importation de deux cents tonneaux de faux or, d'un Sauvage, de sa femme et d'un enfant.

2. En 1578, Forbisher fit encore voile pour le Continent Américain, ayant sous lui quinze vaisseaux, pour chercher de l'or, à la ruine de ces aventuriers, qui ne reçurent que du mica, au lieu de leurs trésors anticipés.

IV. Voyages des sieurs De LaRoche, Pontgré et Chauvin.—1. Près de cinquante ans s'écoulèrent avant que le gouvernement Français pensât à établir une colonie en Canada. La paix étant rétablie dans ce pays, sous le règne de Henri IV, le Marquis De LaRoche, noble Breton, entreprit d'équiper une nouvelle expédition, pour faire un établissement permanent sur les côtes du nouveau monde. Il amena un grand nombre de défricheurs qu'il tira presque tous des prisons de France. Ce voyage est

peu connu ; on sait seulement que le Marquis de La Roche laissa quarante malheureux sur l'Ile de Sable, petite île déserte près des côtes de la Nouvelle-Ecosse, et qu'ensuite il retourna en France où il mourut.

2. Après la mort de De LaRoche, on oublia les malheureux défricheurs sur leur île déserte ; lorsque sept ans après un vaisseau fut envoyé à leur recherche, on n'en retrouva que douze, les autres étaient morts. Ces douze malheureux furent ramenés en France, où ils furent reçus avec bonté ; le roi leur pardonna leurs crimes, et leur fit à chacun un don libéral.

3. L'établissement du Canada est plutôt dû aux entreprises particulières, qu'aux ordres royaux. Les marchands de St. Malo, de Dieppe, de Rouen et de LaRochelle, ouvrirent des communications avec des postes qu'ils établirent pour le commerce des pelleteries, ce commerce se faisait principalement à Tadousac. En 1599, Chauvin de Rouen, et Pontgravé de St. Malo, mariniers éminens, entreprirent d'établir cinq cents personnes en Canada. Pour reconnaître ce service, le roi leur accorda le monopole du commerce des pelleteries sur le St. Laurent.

4. Chauvin fit deux heureux voyages en Canada ; les Sauvages se rendaient à Tadousac, où ils échangeaient les fourrures les plus précieuses pour des bagatelles. Néanmoins les pionniers souffraient tellement du manque de provision, que plusieurs périrent avant l'arrivée des vaisseaux de France. Dans le cours de son troisième voyage, Chauvin tomba malade et mourut ; l'établissement sur le bord du St. Laurent ne fut pourtant pas ébranlé par cette perte.

V. Découvertes Anglaises sous Barthélemi Gosnold.— 1. Le nouveau monde fut ensuite visité par Barthélemi Gosnold, qui fit voile de Falmouth en Angleterre. Gosnold abandonna la voie des Canaries, et de là aux Indes Occidentales, que l'on avait toujours suivie, pour traverser directement l'Atlantique ; sept semaines après, il touchait le continent, probablement à l'extrémité nord de la Baie de Massachussetts. Ne trouvant pas de port sûr, il navigua au sud, et découvrit un promontoire, qu'il nomma Cape Cod, (Cap de la Morue) à cause du grand nombre de ces poissons qu'il trouva en ce lieu ; il débarqua près de ce cap. Faisant voile de là, en suivant la côte, il découvrit plusieurs îles ; â l'une desquelles il donna le nom d'Ile Elizabeth, et à une autre le nom de Vignoble de Marthe.

2. Il bâtit sur cette dernière île une maison en pierre, avec l'intention de laisser là une partie de l'équipage, pour former un établissement ; mais les naturels ayant montré des intentions hostiles, tous les marins remontèrent sur les vaisseaux, pour retourner en Angleterre ; ils parvinrent en ce pays,en cinq semaines,ayant fait le voyage en quatre mois

---

Questions sur la 2me Partie.—Chapitre I.

Que contient le chapitre premier ?

I.—1. Que fit François I en voyant que le Pape donnait la possession du nouveau monde à l'Espagne ? Quelle remarque joyeuse fit-il ? Que fit-il alors ?

2. D'où vient le nom du fleuve du Canada ? Quel nom donna-t-il à l'Ile d'Orléans ?

3. Quelle visite Cartier reçut-il devant Québec ? Donnez des détails sur cette visite ? Quelle fut la conduite de Cartier ? Quel nom Cartier donna-t-il à la Rivière St. Charles ? Racontez la seconde visite de Donacona ? Quels étaient les interprêtes ? Que suppose-t-on que signifiaient les noms que les Sauvages donnèrent aux interprêtes ? Que firent les Sauvages ensuite ?
4. Où Cartier alla-t-il ensuite ? Que fit-il avant de partir ? Quel effet produisit le bruit du canon ? Que fit Cartier au Lac St. Pierre ? Cartier fit-il une rencontre vers cet endroit ? Quelle visite reçut-il ensuite ?
5. En quel endroit Cartier arriva-t-il ensuite ? Cartier admira-t-il la montagne ? Que pensa Cartier de la situation du village ?
6. Comment le village de Hocheloga était-il alors ? Quels étaient ses moyens de défense ? Comment étaient faites les huttes des Sauvages ? Où était la gallerie, et comment le toît était-il construit ?
7. De quelle tribu étaient les Sauvages de Hochelaga ? Comment considérèrent-ils Cartier ? Que nous rapportent les historiens français ? Comment dit-on que la cérémonie se termina ? Qui accompagna Cartier à son retour ? Quelle fut la conduite des Sauvages ?
8. Que dit-on de la beauté des bords du St. Laurent, et des compagnons de Cartier ? Quelle histoire rapporte-t-on d'une femme Sauvage ? Par qui Cartier fut-il sauvé ? Comment fit-il ? Réussit-il ? Que devinrent les compagnons de Cartier ? Quels ordres donna Cartier ? Pourquoi les Sauvages ne s'étaient-ils pas sauvés plus loin ?
9. Cartier reçut-il une nouvelle visite de Donacona ? Quel malheur les Français éprouvèrent-ils ? Comment furent-ils guéris ? De quelle action inexcusable Cartier se rendit-il coupable avant de laisser le Canada ?
10. Que convient-il de dire avant de continuer cette relation ? D'où vient le nom d'Indien ?
11. Quelles furent les idées des nations européennes, lorsqu'elles furent certaines de l'existence des races aborigènes sur le nouveau continent ? Comment supposait-on que ces nations vivaient ? Quel était l'état réel de ces nations ?
12. Qu'ont appris les Français et les Anglais sur ces nations sauvages ? Qu'a-t-on supposé sur l'origine de la race Indienne ? Que dit-on de la race Mongolienne ? Quels sont les traits semblables entre la race Indienne et la race Mongolienne ? Quelle est la stature des deux races ? A quoi peut-on attribuer la petitesse de la femme ?

II.—1. Quand les Français recommencèrent-ils leurs explorations ? Qui eut le commandement de l'expédition ?
2. Quelle fut la conduite des naturels, au retour de Cartier ? D'où venait leur méfiance ?
3. Comment Donacona et ses compagnons furent-ils reçus en France ? Que dit-on de Donacona ? Que dit-on des autres naturels ?
4. Comment reçut-on en France le projet de coloniser le Canada ? Quelle idée avait-on du pays ?
5. Où Cartier mit-il ses vaisseaux à l'ancre ? Quel fort bâtit-il ensuite ? Qui y laissa-t-il comme commandant ? Pourquoi laissa-t-il deux garçons à Hochelai ? Remonta-t-il le rapide ?
6. Pourquoi prit-il la résolution de retourner en France ? Qui recontra-t-il sur son chemin ? Revint-il en Canada ? Comment parla-t-il du Canada ? Pourquoi ne revint-il pas avec Roberval ? Que fit-il alors ?
7. Qu'arriva-t-il à Cartier après ce voyage ? La plupart des hommes qui ont fait des découvertes en ont-ils profité ?
8. Où Roberval se rendit-il ? De quoi s'occupa-t-il ensuite ?
9. Quand Roberval se rembarqua-t-il pour le Canada ? Par qui fut-il accompagné ? Comment périrent-ils ? Quelle sensation produisit la mort des deux Robertval ? Comment étaient-ils considérés ? Quelle fut la conséquence de cette perte ?

III.—1. En quel temps la reine Elizabeth envoya-elle une expédition en Amérique ? Quelles furent les découvertes de Forbisher ? Quelle erreur fit-il ? Quel fut l'objet du second voyage ? Quel en fut le succès ?
2. Quel fut le succès de ce troisième voyage ?

IV.—1. Combien de temps s'écoula en France avant que l'on pensât au Canada ? Qui entreprit de faire une expédition ? Où prit-il ses défricheurs ? Où les laissa-t-il ?
2. Que devinrent des défricdeurs ? Comment le roi les traita-il ?
3. A qui l'établissement du Canada est-il dû ? Que dit-on des marchands Français ? Q'entreprirent deux mariniers éminens en 1599 ? Quelle fut leur récompense ?
4. Que dit-on des Indiens ? Que dit-on des pionniers ? Qu'arriva-t-il à Chauvin dans son troisième voyage ? L'établissement fut-il ébranlé par cette perte ?

V.—1. Qui succéda à Chauvin ? Quelle route prit Gosnold ? Sur quelle partie du continent parvint-il ? Pourquoi donna-t-il le nom de Cap Cod ? Quelles iles découvrit-il ensuite ?
2. Quelle était son intention ? Pourquoi l'abandonna-t-il ? Combien de temp mit-il à faire le voyage ?

CHAPITRE II.

I. Voyages de De Chatte et de Champlain, 1603.—*II. Le Sieur De Monts,* 1605.—*III. Retour de Champlain en Canada en* 1608.

I. Voyages de De Chatte et de Champlain.—1. De Chatte qu'on doit considérer comme l'associé de Champlain, fut la première personne qui conduisit une expédition en Canada dans le 17ème siècle. Il organisa une compagnie à Rouen, pour faire le commerce des pelleteries. La meilleure de ses opérations fut l'engagement de Samuel De Champlain, officier distingué de marine, qui était destiné à être le fondateur des principaux établissemens français en Canada.

2. Pontgravé qui était lui-même un éminent marin, reçut ordre d'accompagner Champlain, dans son voyage en Canada, pour examiner le pays, et en visiter la partie ouest. Ce voyage d'examen fut entrepris des bords du golfe, sur un léger bateau contenant cinq matelots seulement. Les voyageurs remontèrent le fleuve jusqu'au Sault St. Louis ; mais ils ne purent remonter les rapides, et furent obligés d'abandonner le projet de leur examen. Champlain visita le Mont-Royal avec quelques difficultés ; là il fit les meilleures observations qu'il put. Il est à remarquer que l'établissement indien de Hochelaga, était alors si peu important, que Champlain n'en parle pas. Probablement que la tribu Huronne était émigrée ailleurs.

3. Bientôt après, Champlain retourna en France ; son départ dérangea le projet de colonisation. En arrivant

en France Champlain se dirigea sur Paris ; il mit sous les yeux du roi, la carte des régions qu'il avait vues ; le roi en parut très satisfait.

II. VOYAGE DU SIEUR DE MONTS.—1. L'entreprise de la colonisation fut promptement reprise par le Sieur De Monts, gentilhomme opulent et distingué, grand favori de Henri IV. Il était Calviniste, mais il avait obtenu du roi le libre exercice de sa religion, pour lui, et pour ses amis, à condition néanmoins, de favoriser l'établissement de la religion catholique parmi les naturels. De Monts avait obtenu de plus grands priviléges qu'aucun de ses prédécesseurs ; de plus le monopole de la traite des pelleteries.

2. Ayant préparé une expédition plus considérable qu'aucune de celles qui l'avait précédée, il se mit en mer. De Monts ne voulant pas entrer dans le St. Laurent dirigea ses vaisseaux dans la Baie de Fundy, à l'entrée de la Rivière St. Jean, où il débarqua avec son monde. Il passa quelques mois à faire le commerce des pelleteries sur les côtes de la Nouvelle Ecosse et du Nouveau Brunswick ; après quoi il bâtit un fort sur l'île, dans lequel il hiverna. Ces Européens souffrirent beaucoup de la rigueur du froid, et du manque de provisions. Le printems suivant, De Monts passa sur le continent, à l'extrémité de la Baie de Fundy, où il bâtit un fort, auquel il donna le nom de Port Royal. Tout le pays du Nouveau Brunswick et de la Nouvelle Ecosse, reçut le nom d'Acadie.

3. De Monts retourna en France en 1605 ; des plaintes de la part des pêcheurs furent faites contre lui, ce qui fut

cause qu'il perdit sa commission. Elle lui fut remise en 1607, pour une année seulement. Il paraît que les représentations de Champlain déterminèrent De Monts d'abandonner les côtes inhospitalières de la Nouvelle Ecosse, pour les côtes fertiles du St. Laurent. Deux vaisseaux furent envoyés dans ces parages pour y fonder un établissement.

III. Retour de Champlain en Canada en 1608. —1. Le commandement des vaisseaux dont nous avons parlé fut donné à Champlain, qui fit voile au mois d'Avril ; il arriva à Tadousac au mois de Juin, 1608. Pontgravé qui avait accompagné Champlain dans ce voyage, demeura à Tadousac, principal port de commerce des pelleteries, Champlain remonta la rivière jusqu'à l'Ile d'Orléans. Il examina soigneusement les rives du fleuve, et fixa son choix près d'un promontoire que les naturels nommaient Québéio ou Québec, près de l'endroit où Cartier hiverna et où il avait établi un fort en 1541. Les fondations de la ville de Québec furent posées le 3 Juillet, 1608. Personne ne peut douter du jugement de ce grand homme, sur le choix de l'emplacement de la ville qu'il voulait fonder. Il éleva les premiers bâtimens sur une élévation ; ensuite il fit exhausser un espace en bas, au-dessus des hautes marées, sur lequel furent établis des magasins et une batterie. Cet endroit se nomme aujourd'hui Rue de la Montagne." Le seul établissement à cette époque sur le nouveau continent, était un établissement anglais, dans la Virginie, fondé en 1607, et nommé Jamestown.

2. Aussitôt que la saison le permit, Champlain voulut

encore explorer le pays dont il avait pris possession. Sur sa route il rencontra un parti d'Indiens, appartenant à la tribu des Algonquins. Ces Sauvages lui demandèrent de les aider dans une guerre contre les puissants Iroquois qu'ils allaient combattre. Champlain accompagna les Algonquins jusqu'au haut de la Rivière Richelieu, qui coulait dans le pays appartenant alors aux Iroquois. Les bords enchantés de cette rivière plurent beaucaup à Champlain.

3. Les guerriers arrivèrent à la source de la rivière, ensuite ils naviguèrent sur le beau lac qui porte aujourd'hui le nom de Champlain ; après l'avoir remonté pendant quelque jours, ils entrèrent dans un autre lac, maintenant appelé Lac George, en connection avec le Lac Champlain, sans rencontrer les ennemis. Là les ennemis en vinrent aux mains, la bataille fut courte ; la victoire demeura aux Français et à leurs alliés. Après cette facile victoire, Champlain retourna à Québec, où il apprit la nouvelle désagréable de la révocation de la commission du Sieur De Monts. Les marchands avaient fait de justes plaintes sur le monopole du commerce des pelleteries, confié à un seul homme, et ils étaient parvenus à obtenir la révocation de cette commission. Champlain reprit la route de France ; il fut bien reçu du roi, qui eut une entrevue avec lui, à Fontainebleau, pour s'informer exactement de ce qui se passait dans la Nouvelle France.

4. Le printems de 1610 vit arriver Champlain à Québec avec de grands renforts. Un arrangement avait été fait avec les marchands de France, dans lequel on était convenu, que l'établissement de Québec servirait de port

commun, aux autres postes de traiteurs de pelleteries. A son arrivée,les Sauvages invitèrent Champlain à les accompagner dans une guerre ; Champlain leur promit son aide. Cette guerre fut peu importante. Quelques mois après, Champlain fit voile pour la France, et à la prière des Sauvages ses alliés, il amena avec lui un jeune naturel en France.

5. En 1611, Champlain revint en Canada, amenant avec lui le jeune Sauvage qu'il avait amené en France l'année précédente. N'ayant pas trouvé les Sauvages à Québec, il remonta le fleuve pour fixer un lieu propre à un nouvel établissement. Il choisit un terrain près de la montagne que Cartier avait nommée Mont Royal ; le choix de ce lieu prouve encore la justesse du coup d'œil de cet homme, par l'importance qu'a aujourd'hui la ville de Montréal.

6. Peu de temps après, Champlain retourna en France. Il entra en relation avec le comte De Soissons, qui avait obtenu le titre de lieutenant-général de la Nouvelle-France : ce dernier délégua ses pouvoirs à Champlain ; mais il mourut bientôt après. Le titre du comte de Soissons fut alors accordé au prince de Condé, qui remit à Champlain les pouvoirs de son importante charge, en qualité de suppléant.

7. La commission de Champlain comportait le monopole de la traite des pelleteries, ce qui fit jeter des hauts cris aux marchands ; Champlain trouva le moyen de les apaiser, en leur permettant de s'embarquer avec lui. Il en vint donc trois de la Normandie, un de LaRochelle et un de St. Malo. Ces marchands reçurent la permission de

commercer librement, à la condition de fournir chacun six hommes, pour aider Champlain dans ses plans de découvertes, et de payer le vingtième de leur profit, pour le support des établissemens nouveaux. Cette expédition arriva à Québec en Mai, 1613.

8. Il ne faut pas oublier que le grand mobile qui fit faire tant d'efforts dans ce temps, était l'espoir de trouver un passage ouest pour aller à la Chine et aux Indes ; c'était probablement pour cette fin que Champlain exigeait des marchands chacun six hommes pour aider à faire des découvertes. Champlain était tellement convaincu de ce fait, qu'il nomma l'endroit au-dessus des rapides de Montréal Lachine, c'est-à-dire chemin pour aller à la Chine. Ce nom est demeuré à cette place.

9. A son retour en France en 1614, Champlain trouva les affaires de la colonie en bien bon état. Le prince de Condé étant puissant à la cour, il n'était pas difficile d'organiser une nouvelle expédition ; on en organisa une à Rouen et à St. Malo. Sur cette flotte s'embarquèrent quatre Pères Récollets qui voulurent se consacrer à la conversion des Sauvages ; ces Récollets furent les premiers prêtres qui vinrent s'établir dans le pays.

10. Champlain arriva en Mai, 1615, à Tadousac, d'où il se rendit immédiatement à Québec ; de là il se rendit au rendez-vous ordinaire, près du Sault St. Louis. Il y trouva les Algonquins pleins du sentimens guerriers, et très animés contre les Iroquois, qui demeuraient dans le pays maintenant appelé Etat de New-York. Il les accompagna dans un long et intéressant voyage sur la

rivière des Outaouais, et sur la rivière des Algonquins ; il fallut rendu là, porter les canots pour continuer le voyage sur le Lac Nepissing, le Lac Huron et la Baie Géorgienne. Un Français qui avait hiverné chez les Sauvages, lui dit que la rivière des Algonquins, communiquait à un lac et ensuite à la mer du nord. Il dit aussi qu'il en avait visité le rivage, et qu'il avait été témoin du naufrage d'un vaisseau anglais, que l'équipage au nombre de quatrevingts personnes avait péri, excepté un jeune garçon. Comme tout ce qui donnait corps à l'idée d'une mer au nord du Canada augmentait l'espoir de découvrir un passage au nord-ouest, Champlain entreprit de remonter la rivière des Outaouais. Après beaucoup de trouble et de recherche, il reconnut qu'il avait été trompé. On suppose que l'homme qui fit ce rapport voulut faire un coup d'éclat, et recevoir par là de l'avancement, ne croyant pas qu'on serait si pressé de vérifier ce qu'il avançait.

11. Le récit du voyage, au grand lac inconnu de l'ouest, est extrêmement intéressant. Lorsque les voyageurs arrivèrent au Lac Nipissingue, ils furent bien reçus des Sauvages de la tribu de ce nom, au nombre de sept à huit mille. Après être demeurés là deux jours, les voyageurs repartirent, allant tantôt par terre et tantôt par eau, jusqu'au grand Lac Attigouantan, évidemment la partie nord du Lac Huron qui est presque coupé en deux par une chaîne d'îles, dont la plus grande est appelée Manitoulin. L'île fut cotoyée jusqu'à son extrémité ouest ; alors on arriva dans l'intérieur du lac. Les bords en étaient cultivés soigneusement ; ils abondaient en blé-d'inde et en

fruits. Au rendez-vous marqué par les amis qui étaient probablement à la Baie Verte, les voyageurs furent reçus joyeusement ; on passa plusieurs jours en fêtes et en dances.

12. Au retour, les voyageurs après être sortis du Lac Huron, entrèrent dans un autre lac, embelli d'un grand nombre d'îles, ce qui paraît être la Baie Géorgienne ; sur le bord de l'une de ces îles, était un fort Iroquois ; c'était pour attaquer ce fort que les Sauvages étaient venus. Après une bataille malheureuse, les Sauvages résolurent d'abandonner l'entreprise, et de retourner dans leur pays ; ce qui n'était pas très aisé. Champlain fut obligé d'hiverner dans le pays, sans autre amusement que d'accompagner les Sauvages à la chasse ou la à pêche. Au mois de Juin de l'an 1616, il arriva au Sault St. Louis, où il demeura peu de temps ; ensuite il descendit à Tadousac et repartit pour la France.

13. Nous ne pouvons trop admirer l'activité et l'énergie que Champlain déploya dans ses recherches en Canada ; mais nous pouvons avouer qu'il commit une erreur fatale, en se joignant aux Hurons et aux Algonquins dans leurs guerres contre les Iroquois, et en leur enseignant l'usage des armes à feu. Cette science tourna d'une manière terrible contre les établissemens Européens, pendant plus d'un siècle.

14. Lorsque les Français arrivèrent en Canada, ils trouvèrent le pays partagé entre trois grandes nations, les Algonquins, les Hurons, et les Iroquois divisés en cinq nations. La domination des Algonquins s'étendait sur une longueur d'environ cent lieues sur les bords du St.

Laurent ; ils se considéraient comme les maîtres de l'Amérique. On dit qu'ils avaient un aspect plus doux et des manières plus polies que les autres tribus. Ils vivaient exclusivement de chasse ; ils méprisaient leurs voisins qui cultivaient la terre. Un reste de cette puissante tribu, demeure encore aujourd'hui au Lac des Deuz Montagnes, et dans le voisinage des Trois-Rivières.

15. Les Hurons ou Wyandots étaient nombreux. Leur territoire s'étendait depuis les frontières des Algonquins, jusqu'aux rives du Lac Huron. Ils étaient plus industrieux que les Algonquins ; ils tiraient une partie de leur subsistance de la terre ; mais ils étaient afféminés, et moins fiers de l'indépendance de la vie sauvage. Lorsque les Européens les connurent, ils étaient engagés dans une guerre mortelle contre les cinq nations des Iroquois. Ces derniers finirent par chasser les Hurons de leur pays. Un reste de cette tribu demeure à la Jeune Lorrette près de Québec.

16. Les Iroquois ou les Cinq Nations étaient les plus éminens de tous les naturels. Leur territoire s'étendait au sud du St. Laurent depuis les bords du Lac Champlain jusqu'à l'extrémité du Lac Ontario. Leur territoire s'étendait donc au-delà des bornes actuelles du Canada ; mais ils avaient tant d'intérêt dans ce pays, que nous devons les considérer comme y appartenant. Les Cinq Nations au sud du St. Laurent étaient les Mohawks, les Onéidas, les Onondagas, les Sénécas et les Cayugas. De toutes les tribus à l'est du Mississippi elles étaient les plus puissantes. Les quelques arts que l'on trouva chez ces

Sauvages étaient mieux confectionnés que chez leurs voisins. Ils furent toujours attachés au parti anglais, dans les guerres qui eurrent lieu dans la suite, entre les Français et les Anglais. En 1714, les Tuscororas se joignirent à eux, et depuis ce temps, on les nomma les Six Nations. On trouve des restes de la puissante nation Iroquoise au Sault St. Louis, à l'est du St. Lanrent. On nomme leur village Caughnawaga ; ce village ainsi que celui des Deux-Montagnes, était le rendez-vous de Champlain lorsqu'il voulait conférer avec les Sauvages. On peut trouver des restes des Six Nations à Tyendenaga sur la Baie de Quinté, et sur la Grand'Rivière dans le Canada Ouest.

17. Lorsque Champlain arriva en France, en 1616, il trouva les intérêts de la colonie fort compromis. Le prince de Condé, vice-roi du Canada, était en disgrâce et emprisonné, pour avoir pris part aux troubles, sous la minorité de Louis XIII. Après de grandes querelles entre les marchands, le duc de Montmorency acheta la charge de Condé, pour la somme de 11,000 piastres. Champlain considéra cet arrangement comme très favorable à la colonie, car le duc était mieux qualifié que le prince, pour la charge de vice-roi ; sa position de grand amiral lui donnait les moyens de pourvoir plus facilement aux expéditions nécessaires à la colonie.

18. De malheureuses disputes entre les villes commerçantes de France, et entre les catholiques et les protestants, furent la cause que plusieurs années s'écoulèrent avant qu'une expédition fût envoyée dans la nouvelle

colonie. Durant ce temps, on essaya d'enlever à Champlain la haute situation qu'il occupait ; cet homme estimable, soutenu du roi et du duc de Montmorency, parvint à écraser ses ennemis ; et en Mai 1620, il remit à la voile, emmenant avec lui sa famille en Amérique. Après un voyage long et ennuyeux, il arriva à Tadousac. Le premier enfant né de parens chrétiens en Canada, fut le fils d'Abraham Martin et de Marguerite Langlois ; il fut baptisé sous le vocable d' "Eustache," le 24 Mai, 1621.

19. Le titre de vice-roi du Canada, qui, jusqu'ici, n'avait été qu'un titre nominal ou glorieux, tomba alors entre les mains d'un homme d'énergie et d'activité. Le duc de Ventadour, étant entré dans les ordres sacrés, reçut la charge de vice-roi, et le gouvernement de la Nouvelle France ; son but était de convertir les Sauvages à la religion catholique. A cette fin, il envoya trois Pères Jésuites, et deux Frères du même ordre, hommes de caractère exemplaire, qui se joignirent aux quatre Récollets qui étaient à Québec. Ces neuf hommes missionnaires, furent les premiers, pensons-nous, qui demeurèrent en Canada.

20. La société de marchands qui avait été formée quelques années auparavant, demeurant sans activité, perdit sa charte, qui fût donnée aux Sieurs De Caen, oncle et neveu. A l'arrivée du jeune De Caen à Tadousac, Champlain alla le rencontrer ; il fut reçu avec courtoisie. La nomination d'un surintendant ne devait pas être très agréable à Champlain, qui était certainement la

personne la mieux qualifiée pour conduire les affaires locales de la colonie. Son amour de la paix, l'induisit cependant à user de mesures conciliatrices. Le nouveau surintendant, au contraire, usa de manières violentes ; il réclama le droit de saisir tous les vaisseaux des marchands, et il saisit celui de Pontgravé, l'agent des associés. Champlain se joignit à ce dernier pour faire des remontrances au surintendant ; mais il n'avait aucun pouvoir pour empêcher les violences du nouveau dictateur. Cet homme inexpérimenté crut alors convenable de repasser en France ; avant son départ il laissa aux colons des provisions, des armes et des munitions. Sa conduite fût la cause que le plus grand nombre des marchands laissèrent la colonie, qui ainsi, au lieu d'augmenter, diminua sensiblement, à cause du mécontentement. Les colons furent réduits au nombre de quarante-huit.

21. Champlain s'étant débarrassé du malencontreux surintendant, entreprit de terminer la longue et désolante guerre entre les Hurons et les Iroquois. Il accompagna quelques chefs au quartier général des Iroquois ; on leur fit une réception cordiale. Un traité entre les deux nations était presque terminé, quand l'irréflexion d'un Huron faillit rompre les négociations. Ce barbare ayant rencontré un Iroquois dans une place écartée, il le massacra. Un tel fait chez les nations civilisées aurait terminé les négociations ; mais les intéressés ayant représenté aux Iroquois, que ce crime était l'œuvre d'un individu que la tribu Huronne honnissait, on passa par-dessus, et la paix fût conclue.

22. La colonie était alors dans un bien triste état de faiblesse ; l'établissement de Québec ne contenait que cinquante-cinq personnes. Tous les établissemens français consistaient dans le port de Québec, environné de quelques maisons peu considérables, quelques cabanes sur l'île de Montréal, autant à Tadousac, et un commencement d'établissement à Trois-Rivières.

23. Les affaires des Indiens étaient dans un aussi grand désordre. Les Iroquois en avaient tué cinq en allant attaquer une nation nommée "Les Loups ;" un esprit d'animosité soulevait ces féroces tribus. Champlain faisait tout en son pouvoir pour appaiser les mauvais sentimens, mais il ne lui était pas toujours possible d'empêcher un corps de jeunes Indiens à tête exaltée de faire des courses sur le territoire Iroquois.

24. Une de ces bandes s'étant rendue au Lac Cham plain, elle surprit un canot d'Iroquois contenant trois Sauvages, dont deux furent amenés à Québec en triomphe. Les préparations pour leur torture étaient déjà faites, lorsque Champlain apprit ce que l'on préparait ; il vint immédiatement au lieu du supplice. La vue de ces malheureux captifs exita son humanité ; il demanda la vie des prisonniers, ajoutant qu'il fallait les renvoyer dans leur pays, avec des présents pour compenser un dommage fait inconsidérement.

25. L'avis de Champlain fut adopté ; on convint même, qu'un Français nommé Mangan, et un chef de la tribu, iraient remener les prisonniers dans leur pays. Cette expédition eût une fin bien tragique. Un Algonquin qui

désirait la guerre persuada aux Iroquois que la prétendue politesse qu'on faisait à leurs compatriotes n'était qu'un prétexte pour avoir des informations sur leur pays, pour ensuite en user au besoin. Les Iroquois circonvenus par ce méchant homme, déterminèrent de se venger cruellement d'une telle tricherie. Lorsque les prisonniers, le chef et le Français arrivèrent chez les Iroquois, ils trouvèrent le feu allumé, et le pot bouillant dessus. On les reçut bien, et on les pria de s'asseoir. Les Iroquois demandèrent alors au chef Algonquin s'il n'avait pas faim ? L'Algonquin répondit affirmativement. Alors les Iroquois se jetèrent sur lui et le lièrent ; ensuite ils coupèrent des tranches de sa chair, les grillèrent un peu, et les lui offrirent à manger ! Les Iroquois continuèrent de tourmenter ce malheureux même après sa mort, qui fût horrible. Leurs compatriotes qui étaient revenus le cœur gai, voulurent alors prendre la fuite ; ils furent tués sur le champ. Le Français fut ensuite tourmenté jusqu'à la mort.

26. Lorsque ces affreuses nouvelles parvinrent aux Algonquins et aux Français, les premiers poussèrent le cri de guerre ; Champlain, quoique affligé, ne vit pas de possibilité d'éviter les hostilités. Il comprit que la mort d'un Français non vengée ferait mépriser le pouvoir de la France. Il faut convenir qu'il était difficile d'agir au milieu des tribus sauvages, qui entouraient Champlain ; car dans bien des cas, ces barbares massacrèrent mystérieusement les Européens d'une manière atroce.

27. Dans le même temps, les De Caen, quoique absents de la colonie, prenaient un vif intérêt au commerce des

pelleteries. Comme ils étaient Huguenots, et qu'on supposait qu'ils ne favorisaient pas les mesures du duc de Ventadour, le cardinal de Richelieu, alors premier ministre de Louis XIII, revoqua leurs priviléges ; ensuite il forma une compagnie composée d'un grand nombre d'hommes de crédit. Cette compagnie reçut une charte en 1627, sous le titre de " Compagnie des Cent Associés."

28. La compagnie s'engageait premièrement : à fournir a chaque colon qu'elle établissait, le logement, la nourriture, le vêtement, et les outils, pendant le cours de trois ans. Ce temps écoulé, la compagnie devait fournir un terrain suffisamment défriché, et la semence nécessaire à la production d'une récolte, pour le support du colon. Les catholiques seulement pouvaient être reçus, dans la colonie. Secondement, à fournir à chaque établissement, le ministère de trois prêtres, qui devaient être entretenus de tout ce qui était nécessaire, tant pour leur personnel, que pour le nécessaire du culte, pendant le temps de quinze années. Après ces quinze ans, la compagnie devait devait fournir des terres défrichées au clergé, pour le maintien de la religion catholique romaine dans la Nouvelle France.

29. En retour de ces services le roi abandonnait à la compagnie, le fort et l'établissement de Québec, tout le territoire de la Nouvelle France, avec ensemble celui de la Floride ; avec le pouvoir de nommer les juges des dits pays, de bâtir des forts, d'y introduire du canon, de conférer des titres, et de prendre tous les moyens jugés nécessaires pour la conservation de la colonie et l'agrandissement du commerce. Le roi accordait aussi à la compagnie le mono-

pole du commerce des pelleteries, se reservant, pour lui et ses héritiers, la foi et hommage comme souverain de la Nouvelle France, avec ensemble une couronne d'or à chaque succession au trône. Le roi réserva en outre, pour le bénéfice de tous ses sujets, la pêche de la morue, et celle de la baleine dans le Golfe St. Laurent, et sur les côtes du pays.

30. La compagnie avait permission d'importer et d'exporter toutes sortes de marchandises, sans payer de droit de douane. Les gentilhommes et le clergé furent invités à prendre des parts dans le capital de cette compagnie, qui en peu de temps fût au complet. Les vues du cardinal Richelieu étaient réalisées dans ce nouveau plan. Les écrivains français du temps applaudissent hautement à ces vues, qui si elles eûssent été strictement suivies, étaient calculées pour rendre la Nouvelle France la colonie la plus puissante du nouveau monde.

31. Ce plan d'amélioration fut momentanément interrompu par la guerre qui fût déclarée entre la France et l'Angleterre, en 1628. Immédiatement après la déclaration de guerre, Charles I, roi d'Angleterre, donna au Sieur David Kerkt, refugié français, la commission d'aller s'emparer du Canada. Quelques temps après, Kerkt se présenta devant Tadousac ; après quelqu'agression sur ce poste, la flotte se présenta devant Québec. Kerkt somma Champlain de lui rendre la place ; Champlain fit comprendre au Sieur Kerkt qu'il ne rendrait son fort qu'après avoir épuisé ses moyens de défense. Kerkt jugea prudent de se retirer.

32. En 1629, Kerkt accompagné de ses frères Louis et Thomas, se présenta encore devant Québec, pour s'en emparer ; Champlain réduit à la dernière extrémité, sans provisions, sans habits et sans munitions ; exposé en outre aux attaques des Iroquois, fut obligé de remettre Québec aux Anglais. L'étendard anglais fut hissé sur les murs de Québec, justement cent vingt-cinq ans avant la bataille des Plaines d'Abraham.

33. On ne peut blâmer Champlain d'avoir remis la ville à Kerkt ; car la famine était si grande, que les habitans de Québec étaient réduits a une ration de cinq onces de pain par jour. Kerkt fut généreux pour les colons, qui étaient ses compatriotes ; sa générosité induisit plusieurs de ceux-ci à demeurer en Canada. Ceux qui voulurent s'en aller, purent le faire, emportant avec eux leurs armes et bagages. La requête de les remener en France ne put leur être accordée ; cependant il fut pourvu à ce qu'ils eussent un passage commode d'Angleterre en France.

34. Champlain emmenant avec lui deux petites filles qu'il avaient soigneusement instruites, fut conduit à Dover en Angleterre le 27 Octobre. De ce port il alla à Londre pour conférer avec l'ambassadeur français. Peu après il retourna en France, où ses conseils prévalurent à la cour. Lorsque la paix fût faite, il fut de nouveau investi du gouvernement du Canada.

Questions sur la 2me Partie.— Chapitre II.

Quelles sont les divisions du deuxième chapitre ?

I.—1. Quelle fût la première personne qui visita le Canada dans Le I7me siècle ? Quelle fût la meilleure de ces opérations ?

2. Dans quel voyage Pontgravé reçut-il ordre d'accompagner Champlain ? Purent-ils visiter le Canada Ouest ? Quelle place Champlain visita ? Que dit-il de l'établissement indien de Hochelaga ?

3. Quand Champlain retourna-t-il en France ? A qui Champlain montra-t-il la carte du Canada ?

II.—1. Qui succéda à Champlain ? Que dit-il du Sieur de Monts ? Quels priviléges obtint-il ?

2. Que dit-on de son expédition ? Où bâtit-il un fort ? Où De Monts se retira-t-il le printems suivant ? Quel nom reçut tout le pays ?

3. Pourquoi la commission de De Monts lui fût-elle retirée ? Quand la commission de De Monts fût-elle renouvellée ? Que dit-on de Champlain.

III.—1. Qui commandait cette expédition ? Que dit-on de Pongravé? Que dit-on que Champlain fit ? Quelle place choisit-il pour fonder une ville ? Quand Champlain fonda-t-il Québec ? Que dit-on de son choix ? Donnez quelques détails sur ce premier établissement ? Quel fut le premier établissement anglais sur le continent ?

2. Pourquoi Champlain remontait-t-il encore le fleuve ? Qui rencontra-t-il sur la route et que lui demanda-t-on ? Champlain accompagna-t-il les Algonquins ?

3. Où les tribus ennemis se rencontrèrent-elles ? Qui fut victorieux ? Quelle nouvelle désagréable Champlain reçut-il en arrivant à Québec ? Comment ceci arriva-t-il ? Qu'est-ce que Champlain fit ensuite ? Comment Champlain fut-il reçut du roi ?

4. Quand Champlain revint-il à Québec ? Quel arrangement avait eu lieu ? Qui Champlain amena-t-il en France à son retour ?

5. Quand Champlain revint-il en Canada ? Quel lieu choisit-il pour fonder un second établissement en Canada ?

6. Quel titre reçut le comte De Soissons lorsque Champlain retourna en France ? Quand mourut le comte De Soissons ? Qui succéda au comte De Soissons ?

7. Que comportait sa commission ? Qui a compagna Champlain en Canada ? Quelles conventions fit Champlain avec les marchands français ?

8. Quel était le mobile qui faisait faire la plupart de ces découvertes ? Donnez une raison pour appuyer cette hypothèse ?
9. Dans quel état Champlain trouva-t-il les affaires de la colonie en 1614 ? Quels hommes accompagnèrent Champlain dans ce voyage ? Que dit-on de ces prêtres ?
10. Où Champlain alla-t-il étant revenu de Québec ? Quelles étaient les idées des Algonquins ? Où les accompagna-t-il ? Quel rapport lui fit un Français ? Rapportez ce qu'il dit ? Pourquoi cette histoire fût-elle crue par Champlain ? Quel fut le résultat de ce voyage ? Pourquoi cet homme fabriqua-t-il cette histoire ?
11. Que dit-on de ce voyage ? Par qui les voyageurs furent-ils bien reçus ? A quel grand lac arrivèrent-ils ? Où allèrent-ils ensuite ? Comment étaient cultivées les côtes de ce pays ? Quelle réception reçurent-ils ?
12. Que dit Champlain de la Baie Géorgienne ? Où était le fort des Iroquois ? Quel fut le résultat de la bataille ? Combien de temps Champlain demeura-t-il dans ce pays ? Quand arriva-t-il au Sault St. Louis ? Quand partit-il pour la France ?
13. Que devons nous blâmer dans les actions du grand Champlain ? Quel en fut le résultat ?
14. Nommez les trois grandes nations sauvages que les Européens trouvèrent en Canada ? Quelle était l'étendue de la domination des Algonquins ? Quelles étaient leurs mœurs ? Où peut-on encore retrouver des restes de cette tribu ?
15. Où étaient le territoire des Hurons ? Que dit-on des Hurons ? Lorsque les Européens connurent les Hurons dans quelle guerre étaient-ils engagés ? Où peut-on voir un reste de la tribu des Hurons ?
16. Que dit-on des Iroquois ? Pourquoi doit-on les considérer comme appartenant au Canada ? Nommez les cinq nations ? Que dit-on de ces Sauvages ? Quelle tribu se joignit à eux en 1714 ? Comment les appelle-t-on maintenant ? Où peut-on encore trouver des restes de ces tribus ?
17. Dans quel état étaient les intérêts de la colonie lorsque Champlain parvint en France ? Qui acheta la vice-royauté du prince de Condé ? Champlain approuva-t-il l'arrangement ?
18. Qui fut la cause du retard d'une nouvelle expédition ? Y eut-il des essais faits pour nuire à Champlain ? Quand Champlain revint-il en Canada ? Quel fut le premier enfant né en Canada de parens chrétiens ?

19. Q'était jus'ici la charge de vice-roi ? Qu'était le duc de Ventadour ? Qu'étaient les prêtres premiers missionnaires ?
20. Que faisait la compagnie des marchands ? A qui leur charte fût-elle donnée ? Champlain visita-t-il De Caen ? Cette nomination devait-elle lui être agréable ? Quelle fût la conduite de Champlain ? Quelle fût la conduite de De Caen ? Champlain avait-il le pouvoir d'empêcher les violences de De Caen ? Que fit De Caen ensuite ? Quel effet eût cette conduite sur les colons ? A quel nombre furent-ils réduits ?
21. Quel effort fit Champlain après le départ du surintendant ? Où alla-t-il ? Les négociations ne furent-elles pas sur le point d'être rompues ? Quel crime un Huron commit-il ? Ce crime arrêta-t-il les négociations ?
22. En quel état était la colonie en ce temps ? En quoi consistaient les possessions de la France en Canada ?
23. Dans quel état étaient les affaires des Indiens ? Quelle mauvaise action les Iroquois firent-ils ? Champlain pouvait-il toujours retenir les Sauvages ?
24. Quels prisonniers firent les Sauvages alliés de Champlain ? Racontez la conduite de Champlain en cette occasion ?
25. L'avis de Champlain fut-il suivi ? Quelle fût la fin de cette expédition ? Quelle résolution prirent les Iroquois ? Comment les voyageurs furent-ils reçus ? Quelle torture fit-on souffrir à l'Algonquin ? Que firent-ils à leurs compatriotes ? Comment le Français fut-il traité ?
26. Quel effet produisit l'action des Iroquois ? Dans quelle position se trouvait Champlain ? Q'arrivait-il assez souvent ?
27. Que dit-on des De Caen ? Que fit le cardinal Richelieu ? A qui une charte fut-elle accordée ?
28. A quoi s'engageait la compagnie premièrement ? Secondement ? Que devait-on donner au clergé au bout de 15 ans ?
29. Quel abandon le roi faisait-il à le compagnie ? Quels étaient les pouvoirs de la compagnie ? Quel monopole le roi accorda-t-il à la compagnie et que se réserva-t-il ? Qu'est-ce que le roi réserva encore ?
30. De quelles faveurs jouissait la compagnie ? Quels hommes furent appelés à prendre des parts dans cette compagnie ? De quel homme célèbre ce plan émanait-il ?
31. Comment ce plan fut-il interrompu ? Quel commission reçut le Sieur De Kerkt ? Que fit Kerkt ?
32. En quel année Kerkt revint-il ? Pourquoi Champlain fut-il obligé de se rendre ? Que dit-on de l'étendard anglais ?

33. Dans quel état étaient les colons à la prise de Québec ? Que dit-on de Kerkt ? Comment furent traités ceux qui voulurent retourner en France ?
34. Quand Champlain arriva-t-il en Angleterre ? Pourquoi alla-t-il à Londres ? Quelle commission reçut-il de nouveau de Louis XIII ?

CHAPITRE III.

DIVISIONS.

I Aministration de Champlain, 1632.—*II. Administration de M. De Montmagny*, 1635.—*III. Administration de M. d'Aillebout*, 1647.—*IV. Administration de M. d'Argenson*, 1658.—*V. Administration de M. d'Avaugour*, 1661.—*VI. Gouvernement de M. De Mésy*, 1663.

I. Administration de Camplain, 1632.—1. Le Canada demeura sous la domination Anglaise pres de trois ans. Le gouvernement d'Angleterre n'attachant pas une grande importance à la Colonie, elle fut remise à la France, à la paix de St. Germain en Laye, qui fut signée le 19 Mars 1632. Champlain eut ensuite le plaisir de retourner à son pays chéri d'adoption, sur une flotte portant un grand renfort de tout ce qui manquait à la Colonie.

2. Champlain reprit les rênes du gouvernement qu'il avait déja tenues pendant de longues années. Il continua d'administrer toutes les affaires avec une grande prudence, une grande résolution, et un ferme courage. Ce grand homme mourut à Québec en 1635 ; après avoir demeuré

près de trente ans dans le pays, il mourut riche d'honneur, d'estime et de respect publics. Ses funérailles furent aussi solennelles que la Colonie put les rendre. Ses restes mortels furent portés en terre, accompagnés de la véritable douleur du clergé, du civil, du militaire et des habitans de toutes les classes. Chacun sentait avoir perdu un bon ami.

3. La mort de Champlain était la plus grande calamité que le Canada pût supporter en ce temps. Durant son gouvernement actif, le plus grand désir de son cœur était d'appuyer solidement la Colonie naissante; il sentait qu'elle devait un jonr devenir un pouvoir considérale. Le second désir de son cœur était la civilisation et la conversion des sauvages. Son zèle pour la religion était si grand qu'il disait souvent: "Le salut d'une ame vaut mieux que la conquête d'un empire."

4. Ce fut vers le temps de la mort de Champlain que furent fondés en Canada, les établissemens religieux, si nombreux aujourd'hui en Canada. Ces établissemens religeux n'avaient pas le pouvoir d'aider considérablement au défrichement du pays; mais ils jetaient dans les colons des sentimens de moralité, qui font encore l'admiration des étrangers qui ont des relations avec les Canadians-Français.

5. Le premier promoteur de ces établissemens fut le Marquis de Gamache, homme fervent, qui s'était joint à l'ordre des Jésuites. Il conçut le dessein de fonder un Collége à Quebec; ses amis le mirent en état de disposer de la somme de 6,000 couronnes d'or, pour cette fin. Ses

propositions furent promptement acceptées et mises à effet. Une Institution pour l'instruction des sauvages fut aussi fixée à Sillery, à quelques milles de Québec. L'Hôtel-Dieu fût fondé deux ans après, par quelques religieuses Ursulines, qui vinrent s'établir en Canada, sous les auspices de la duchesse d'Aiguillon. Une jeune veuve de haute condition, madame de la Peltrie, engagea aussi quelques autres religieuses de Tours, en France, qu'elle amena à ses frais à Québec, pour fonder le couvent des Ursulines.

6. Plusieurs prêtres étaient retournés en France lors de l'occupation de la colonie par les Anglais; lorsque la France eût repris possession du pays, ils revinrent continuer leurs travaux. Ces missionnaires comprirent promptement, que l'île de Montréal était très importante. Plusieurs personnes animées d'un zèle religieux, soutenues d'amis puissants, se réunirent en société, pour coloniser cette île. Il fut résolu qu'un village serait établi sur l'île, qu'il serait fortifié de manière à pouvoir résister à un assaut subit, afin que les colons trouvassent là un asile, et du support; que le reste de l'île serait occupée par des tribus de sauvages amis, qui auraient embrassé la religion catholique, ou qui désireraient s'instruire pour le devenir. On espérait que ces enfants de la forêt s'accoutumeraient à la vie civilisée, et qu'ils subsisteraient du produit de la terre.

7. En 1640, le roi céda toute l'île de Montréal à cette société, et l'année suivante, M. de Maisonneuve amena plusieurs familles de France Avant son départ il reçut le titre de gouverneur de l'île. Le 17 de Juin 1642, l'endroit destiné pour être la ville fut bénit par le Supé-

rieur des Jésuites, qui supplia la "Reine des Anges" de prendre cette ville sous sa protection ; la ville fut nommée ville de Marie.

8. Dans l'après-midi de ce jour mémorable, Maisonneuve visita la montagne. Deux vieux Sauvages le guidèrent dans ce voyage. Lorsque Maisonneuve fut parvenu au sommet de la montagne, les Sauvages lui dirent qu'ils étaient d'une tribu qui avait autrefois occupé tout le pays qu'il voyait ; qu'ils en avaient été chassés avec leur tribu, et obligés de se réfugier chez d'autres tribus ; mais que quelques-uns, desquels ils étaient, avaient préféré demeureur avec les nouveaux dominateurs du sol. Maisonneuve dit alors à ces vieillards, qu'ils pouvaient inviter leurs compatriotes à revenir ; les assurant qu'ils ne seraient point troublés dans lenrs chasses, et qu'ils ne manqueraient de rien. Les sauvages promirent de se conformer à ses désirs ; mais il parait qu'ils ne réussirent pas. En 1644, tout le beau domaine de l'île de Montréal devint la propriété des Sulpiciens de Paris ; qui ensuite le cédèrent aux Sulpiciens du même ordre de Montréal ; ces derniers jouissent encore de la Seigneurie de l'île de Montréal.

II. Administration de M. de Montmagny.—1. M. de Montmagny succéda à Champlain dans le gouvernement du pays, en 1635. Il le trouva dans un état de gène, occasionné par les incursions des Sauvages. Les Iroquois comprenant la faiblesse des Français, avaient acquis une grande importance ; ils avaient diminué de beaucoup la puissance des Algonquins, et resserré le tetritoire des Hurons, permettant à peine aux canots de ces derniers

de descendre sur le St. Laurent. Le gouverneur fut obligé de bâtir un fort à l'entrée de la riviere Richelieu, par où ils descendaient ordinairement.

2. A la fin, ce peuple féroce fit des propositions pour établir une paix solide; Montmagny les reçut cordialement. Le gouverneur rencontra les députés Iroquois à Trois-Rivières; les députés présentèrent à Montmagny dix-sept boucliers qu'ils avaient arrangés sur une corde retenue par deux poteaux placés aux extrémités. L'orateur des députés s'avança alors en avant des boucliers, et se plaçant devant le gouverneur, il lui donna le titre d'Ononthio, qui signifie "Grande Montagne." Quoique ce titre fut donné à Montmagny seulement, les sauvages continuèrent de donner ce nom aux gouverneurs, y ajoutant quelques fois le respectable nom de Père.

3. L'orateur declara le souhait des Iroquois, "oublions" dit-il, "nos chants de guerre, pour ne rappeler que les "chants de la paix." Alors il expliqua ce que signifiaient les boucliers: "ils signifient" dit-il, "l'esprit de guerre "endormi—l'ouverture des chemins—les visites échangées "—les fêtes données—la restitution des captifs—et les "meilleurs termes d'amitié entre tous." Conformement a l'étiquette sauvage, le gouverneur demeura deux jours avant de répondre; alors il fit autant de présens qu'il en avait reçus; un interprête était chargé de s'exprimer dans les termes les plus pacifiques. Le grand chef Piscaret dit alors: "Voici une grosse pierre, je la place sur les tombes de "ceux qui furent tués dans les guerres, afin que personne "ne puisse remuer leurs os, et qu'aucun desir de ven-

" geance n'en puisse venir." Trois décharges de canon scellèrent le traité. Cette paix fut observée pendant quelques temps ; les Iroquois, les Algonquis et les Hurons oublièrent leur cri de guerre ; ils chassèrent ensemble, comme s'ils eussent été de la même nation. M. de Montmagny sut commander le respect des naturels ; il est fâcheux que des intrigues de cour aient été la cause qu'il fut soudainement rappelé.

III. Administration de M. d'Ailleboút, 1647.— 1. Le successeur de M. de Montmagny dans le gouvernement du Canada fut M. d'Ailleboút, qui amena avec lui cent soldats. La bienveillante Marguerite Bourgeois fonda, dans le même temps, l'admirable maison des Filles de la Congrégation de Montréal, qui aujourd'hui tient un des premiers rangs parmi les maisons d'éducation, destinées à l'instruction des femmes dans le pays.

Tandis que les établissemens Français progressaient dans le Canada, les établissemens Anglais sur les côtes de l'Atlantique progressaient aussi. L'union entre ces établissemens semblait si importaute que le nouveau gouverneur proposa à la Nouvelle-Angleterre une étroite alliance entre les deux colonies, cette alliance qui consistait à s'aider mutuellement contre les nations Iroquoises dans une guerre projetée. Quelque désirable que fût cette alliance aux colonies Anglaises sous tous les autres rapports, elles ne crurent pas devoir accepter d'entrer en guerre aves les Iroquois ; en conséquence les négociations furent rompues. Si une telle alliance eût eu lieu, il est impossible de conjecturer ce qui en serait résulté de bien ou de mal. On

ne peut nier cependant que la rupture de ces négociations a influé considérablement sur les évènemens qui suivirent, —l'esprit de rivalité entre les deux nations—et ensuite les guerres qui se terminèrent par la prise du Canada par les Anglais.

3. A cette époque, les prêtres mêlèrent un peu de politique à leurs efforts religieux, dans la vue d'augmenter le pouvoir des Français dans le nouveau monde. Ils proposèrent à plusieurs Iroquois de laisser leur pays, pour venir s'établir près des établissemens français ; mais ils ne parvinrent pas à civiliser ces nations féroces. Les Hurons furent plus traitables et plus dociles. On dit que trois mille furent bâptisés le même jour. Un grand changement se fit promptement sentir dans le pays de ces derniers. Ces Sauvages chrétiens, furent établis dans les villages de Sillery, de St. Joseph et de Ste. Marie.

4. Sous l'administration de M. D'Aillebout, les Iroquois renouvelèrent la guerre avec ses fureurs. Les paisibles colons comprirent promptement que ces terribles ennemis savaient s'avancer comme des renards rusés, et attaquer comme de braves lions. Tandis qu'un missionnaire célébrait la messe dans la chapelle du village de Sillery, on entendit subitement un grand cri de guerre, qui fut suivi d'un affreux carnage, parmi les quatre cents familles qui demeuraient dans ce lieu. Peu après mille guerriers de la même nation, attaquèrent la mission de St. Ignace. Trois des malheureux Sauvages de ce village parvinrent à se sauver ; les autres furent tués, ou enmenés en esclavage. Le village St. Louis fut ensuite attaqué. Une courageuse

résistance permit à quelques femmes et à leuss enfans de se sauver. Les missionnaires auraient pu se sauver ; mais attachant une haute importance à l'administration des sacremens aux mourants, ils sacrifièrent leur vie pour exécuter leur devoir de prêtre.

5. Les Hurons étaient effrayés ; leur territoire, naguère si paisible, était devenu un champ d'horreur et de sang ; un sépulcre de morts. Les survivants sans espoir, se séparèrent et se dispersèrent dans toutes les directions. Quelques-uns se réunirent aux Iroquois ; mais le plus grand nombre chercha un asile chez la nation des Chats ou Eriez, chez les Outaouais et chez d'autres nations plus éloignées encore. Le village de Ste. Marie subsistait encore, les habitans se retirèrent sur l'Ile St. Joseph, où ils campèrent pendant quelque temps. Les Iroquois tombèrent sur eux avec tant de précision, qu'ils paraissaient à chaque pas être guidés par l'ange de la mort ; les familles furent tuées les unes après les autres, et dans un tel ordre que pas un seul individu ne put s'échapper.

6. Les Iroquois étaient alors les vrais maîtres du pays ; les Français étaient véritablement bloqués dans les forts de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal. Des maraudeurs Iroquois enlevèrent soudainement des cultivateurs sous les canons des forts même, et détruisirent les récoltes de toutes ces places, et des environs.

7. Après la destruction des villages, les Sauvages devenus chrétiens, épuisés par la guerre, sollicitèrent les missionnaires de les placer sous la protection des Français, dans le principal fort à Québec. Après une sérieuse

considération de leur demande, on résolut de les assembler à Québec. Ces malheureux, au nombre de trois cents, traversèrent leur beau pays, qui peu auparavant comptait plus de douze mille habitans. La joie, la paix, l'abondance étaient disparues, pour faire place au silence et à la désolation. Les endroits ci-devant habités étaient marqués des traces du sanglant massacre des pleuplades qui les habitaient.

Les Hurons arrivèrent à Québec navrés de douleur ; ils étaient sûrs que leur puissante tribu était presqu'entièrement détruite. La réception qu'ils reçurent chez les blancs, fût loin d'être celle que dans une semblable situation, ils auraient reçue dans une tribu amie de Sauvages. Ces derniers les auraient reçus, logés, nourris et vêtus, en les regardant comme des égaux. Les blancs ne virent en eux que des hommes dignes de leur charité ; mais fort inférieurs à eux. Les maisons religieuses donnèrent asile aux plus malheureux ; environ cent furent ainsi logés, les autres eurent beaucoup à souffrir de la faim et du froid. Cette position humiliante fit mal au cœur de ces enfans de la forêt.

9. Quelque temps après, on leur fit des logements à leur ancien village de Sillery. Ce lieu est situé dans un charmant séjour près de la rivière St. Charles ; quelques maisons religieuses de Québec en jouissent aujourd'hui. Les descendants des Hurons sont aujourd'hui au village de Lorette, près de Québec, où les visiteurs qui s'intéressent aux sauvages, ne manquent pas d'aller faire une visite. Quel contraste mélancolique dans la position de ces hom-

mes, jadis si puissants, lorsqu'ils étaient maîtres des magnifiques côtes du lac Huron, et leur position actuelle !

10. Enfin les Iroquois proposèrent de faire la paix, à la la suggestion des missionnaires, qui y contribuèrent puissamment. A leur arrivée chez les Iroquois, ces hommes furent très maltraités, cependant quelques-uns d'eux, après avoir souffert la torture et la mutilation, avaient été épargnés, et adoptés par des familles Iroquoises. Leur douceur, la solennité de leurs cérémonies, leur ferveur lorsqu'ils élevaient vers Dieu "*des mains mutilées et sans doigts*", faisaient une vive impression sur ces cœurs sauvages. Enfin parurent des députés, qui demandèrent la paix. Dans leur langage figuré, ces députés dirent : "Nous venons essuyer le sang qui rougit les montagnes, les lacs, et les rivières ; ramener le soleil qui a caché sa face durant ces temps de guerre." Ils demandèrent aussi "des robes noires" ; c'était ainsi qu'ils appelaient les missionnaires, qui leur enseignaient la religion et sa doctrine, et de plus, leur montraient à être vertueux et à garder la paix.

IV. Administration de d'Argenson, 1658.—1. Le successeur de M. Montmagny dans le gouvernement du Canada fut M. d'Argenson, qui arriva en Canada en 1658, avec le titre de gouverneur. Il crut nécessaire d'accepter les termes de la paix. Tant de professions paisibles procurèrent à peine un peu de repos ; car tandis qu'un parti faisait la paix, un autre attaquait. Dans l'été de 1659, l'Abbé de Montigny débarqua à Québec. Il y venait étant revêtu du titre sacré d'Evêque de Petrée, ayant reçu un bref de la cour de Rome, le constituant vi-

caire apostolique dans la Nouvelle France. La population française connaît mieux cet homme éminent, sous le nom de Mgr. François de Laval.

V. ADMINISTRATION DE M. D'AVAUGOUR, 1661.—1. Le vicomte d'Argenson ayant demandé son rappel pour cause de santé; il eut pour successeur le Baron d'Avangour, officier de grande intégrité et de résolution. Ses mesures hardies et décisives, paraissent avoir sauvé le Canada. Il représenta vigoureusement la faiblesse du pays, sa beauté, et son importance. La force des termes du gouverneur] excita, dans le roi, un grand intérêt pour la colonie; dont il semble que jusqu'ici on avait ignoré la valeur.

2. La nouvelle parvint au gouverneur qu'une grande députation venait de tous les cantons Iroquois avec l'intention de faire une paix qui "unirait toute la terre"; et qui devait enterrer la hache de guerre si profondément, que jamais elle ne pourrait être retrouvée." Les députés apportaient avec eux cent boucliers, dont chacun avait une signification dans les conditions à proposer. Malheureusement un parti d'Algonquins fit tomber les Iriquois dans une embuscade et ils tuèrent la plupart des députés. Ce déplorable évènement fit perdre tout espoir de paix; les fureurs de la guerre recommancèrent aussi terribles qu'aux jours les plus néfastes.

3. Les Iroquois avaient appris à connaitre l'effet terrible des armes à feu, dans leurs guerres avec les Français. Ils en demandèrent à acheter des Hollandais établis à Manhatt, maintenant New-York, qui leur en vendirent. La

puissance des armes à feu jointe à leur supériorité sur les autres tribus, les établit maîtres de toute la forêt. Ils attaquèrent les Outaoauis, qui n'osèrent pas même leur résister ; ils s'enfuirent et cherchèrent un réfuge dans les îles du lac Huron. Les Iroquois firent alors une guerre terrible aux Eriez, nom, qui dans le langage indien, signifie *Chats ;* après un effort désespéré de ces derniers, les Iroquois furent complètement victorieux. Il est surprenant que cette puissante tribu des *Chats*, n'ait laissé d'autre souvenir d'eux. que le nom du Lac Erié qui porte encore leur nom.

4. En 1663, la colonie eut à souffrir de très forts tremblemens de terre, qui commencèrent au milieu de la nuit, le 6 Février, et qui continuèrent pendant environ six mois presque sans interruption. La terre tremblait deux ou trois, fois par jour ; l'èau même était agitée. La terreur était universelle dans la colonie, les malheurs ne furent pas pourtant très grands, pas une seule vie ne fut perdue.

5. Cet évènement remarquable fut précédé d'un grand bruit, qui fut entendu dans tout le pays ; tout le monde sortit des maisons, comme si elles eussent été en feu. Qu'elle fut la surprise générale, lorsqu'au lieu de feu, on vit les murs aller en arrière et revenir en avant ; les pierres se détacher les unes des autres ; les cloches sonnaient, les toits ployaient et craquaient sur la terre, qui tremblait violemment. Les animaux effrayés couraient dans toutes les directions ; les enfans criaient en pleurant dans les rues, les femmes, les hommes effrayés, ne sachant où fuir, demeuraient sur a même place, n'osant remuer ; la plupart

de ces gens effrayés étaient à genoux, invoquant les saints de venir à leur aide ; presque tous passèrent la nuit en prières.

6. Les mouvemens de la terre ressemblaient aux vagues de la mer ; les forêts paraissaient être en combat ; les sauvages dans leur langage figuré, disaient "*que les arbres étaient ivres.*" La glace, qui avait en quelques endroits jusqu'à six pieds d'épaisseur, fut cassée et bouleversée, en grands morceaux, sous elle, venant de l'eau, s'élevaient d'épais nuages de fumée, ou de grands jets de boue et de sable. Les sources furent imprégnées de souffre ; plusieurs rivières disparurent ; quelques-unes devinrent jaunes : d'autres rouges ; le St. Laurent parut entièrement blanc jusqu'à Tadousac.

7. L'étendue de ce tremblement de terre fut si grande, que l'on s'assura que plus de soixante mille lieues carrées, furent agitées dans le même jour. Rien de plus remarquable que les soins de la providence divine dans ce grand phénomène ; car personne ne perdit la vie ; pas un cheveu de la tête même ne fut injurié.

8. Louis XIV resolut vers le même temps d'élever le Canada au rang qu'il devait occuper ; et de ne pas laisser plus longtemps, le plus beau pays du monde, ainsi que le pouvoir de la France méprisé, par les attentats de quelques Sauvages. A cette fin, il envoya quatre cents soldats sous le commandement de M. De Mésy. Ce dernier avait le titre de commissaire pour examiner et régler les différentes branches de l'administration du gouvernement du pays.

VI. Gouvernement de M. de Mésy, 1663.—1.

Jusqu'ici le gouverneur avait eu un immense contrôle dans le pays, exerçant toutes les fonctions de législation locale, et la justice civile et criminelle. Louis XIV voulut établir un gouvernement royal en Canada. Un intendant devait avoir la pesante charge de l'administration de la justice, de la police, des finances, et de la marine. Le roi fut aidé dans ce changement par son premier ministre, le grand Colbert, qui, animé par l'exemple de l'Angleterre, voulait augmenter la navigation et le commerce du pays par des établissemens coloniaux.

2. La compagnie des "Cent Associés" avait exercé un grand pouvoir dans le Canada. Ces hommes étaient très attentifs à leurs intérêts ; ils guidaient rigidement la monopole des pelleteries ; mais presqu'aucun d'eux ne s'occupait du bien de la colonie. Ce ne fut pas sans de grands murmures cependant que la Compagnie remit ses pouvoirs à la couronne.

3. Le roi établit, sur les ruines de la compagnie, un conseil supérieur, ayant juridiction royale. Ce Conseil était composé du gouverneur, de l'evêque, de l'intendant et de quatre conseillers. Ce conseil avait droit de s'enquérir de toutes les causes civiles et criminelles ; de juger un dernier ressort, suivant les lois de France, et la pratique du parlement de Paris, ou "la Coutume de Paris," comme on s'exprimait alors. Le pouvoir législatif de la couronne fut réservé, pour être appliqué en certaines circonstances.

Questions sur la 2me Partie.—Chapitre III.

Quelles sont les divisions du troisième chapitre ?

I.—1. Combien de temps le Canada demeura-t-il sous le gouvernement anglais ? Quand fut-il remis à la France ? Que dit-on du retour de Champlain ?

2. Quand Champlain reprit-il le gouvernement du Canada ? Quand mourut-il ? Parlez-nous de ses funérailles ? Que vit-on à ses funérailles ?

3. Comment peut-on considérer la mort de Champlain eu égard au Canada ? Quels avaient été les désirs de son cœur ? Rapportez une phrase mémorable de cet homme ?

4. Vers quel temps commencèrent les établissemens religieux en Canada ? Comment doit-on regarder ces établissemens ?

5. Qui fut le premier promoteur des établissemens religieux ? Quel fut le premier ? Quel fut le second ? Quel fut le troisième ? Qui fut l'auteur de la fondation du quatrième ?

6. Que dit-on des prêtres ? Quelle société fût formée vers ce temps ? Que se proposa-t-on eu égard à l'île de Montréal ? Qu'espérait-on qu'il adviendrait des Sauvages ?

7. A qui l'île fût-elle cédée ? Qui fut nommé gouverneur ? Qui bénit l'emplacement de la ville ?

8. Quelle histoire raconte-t-on de Maisonneuve et des deux Sauvages ? Que leur dit Maisonneuve ? Les Sauvages revinrent-ils ? A qui l'île de Montréal fût-elle transférée ensuite ?

II.—1. Dans quel état Montmagny trouva-t-il le pays ? Que dit-on des Iroquois ? Que fut obligé de faire le gouverneur ?

2. Quelles propositions les Iroquois firent-ils ? Où Montmagny rencontra-t-il les Iroquois ? Quels titre les Sauvages donnèrent-ils au gouverneur ?

3. Racontez l'entrevue ? Que signifiaient les présens ? Que fit le gouverneur ? Rapportez le discours de Piscaret ? Comment la paix fût-elle scellée ? Les Sauvages observèrent-ils le traité ? Pourquoi M. De Montmagny fut-il rappelé ?

III.—1. Qui succéda à De Montmagny ? Quelle institution fû fondée vers ce temps ?

2. Que dit-on des établissemens anglais vers le même temps ? Que proposa le gouvernement français vers ce temps ? Pourquoi les négociations furent-elles rompues ? Q'aurait pu produire l'union des deux colonies ? Que produisit la désunion des deux nations ? Comment se terminèrent ces guerres ?

3. Que dit-on des missionnaires vers ce temps ? Quels Sau-

vages cherchèrent-ils à entraîner en Canada? Les Hurons furent-ils plus traitables? Quel changement eut lieu vers ce temps.

4. Qui renouvela la guerre dans ce temps? Qu'arriva-t-il à Sillery? Qu'arriva-t-il à St. Ignace? Qu'arriva-t-il à St. Louis? Les missionnaires auraient-ils pu se sauver?
5. Quelle était la situation de la tribu des Hurons? Où les Hurons fuirent-ils? Qu'arriva-t-il aux Sauvages du village Ste. Marie? Comment furent-ils exterminés?
6. Dans quel état était les Français à cette époque? Que dit-on des Sauvages?
7. Que demandèrent alors les Sauvages chrétiens? Leur demande fût-elle accordée? Décrivez l'aspect de leur pays?
8. En quel état les Hurons arrivèrent-ils à Québec? Comment furent-ils reçus? Comment auraient-ils été reçus chez les Sauvages? Quel fut l'effet de cette réception?
9. Que fit-on enfin pour eux? Où est situé Sillery? Où en dernier lieu les Hurons se fixèrent-ils? Quel contraste existe entre leur situation présente et celle d'autrefois?
10. Qui proposa la paix ensuite? A la suggestion de qui la paix fût-elle proposée? Que dit-on de ces missionnaires? Répétez le langage des députés Iroquois? Que demandaient encore les Iroquois?

IV.—1. La paix fût-elle acceptée? Fut-elle observée? En quelle année arriva le premier évêque catholique à Québec?

V.—1. Qui succéda à M. D'Argenson? Que fit le gouverneur D'Argenson? Le roi eut-il égard aux représentations du gouverneur?
2. Quelle nouvelle reçut le gouverneur alors? Qu'apportaient les députés? Que firent les Algonquins? Quel fut le résultat de cette action?
3. D'où les Iroquois se procurèrent-ils des armes à feu? Quelle tribu fit la première attaque? A qui les Iroquois firent-ils la guerre ensuite? Que faut-il remarquer sur la tribu des Eriez ou Chats?
4. Quelle calamité le Canada souffrit-il en 1663? Ces tremblemens étaient-ils fréquents?
5. Qu'entendit-on avant le commencement de ce terrible phénomène? Décrivez ce tremblement de terre? Quel en fut l'effet sur les animaux et sur les peuples?
6. Décrivez les mouvemens de la terre? Celui des arbres? Que dit-on de la glace? Des sources? Des rivières?
7. L'étendu de ce tremblement fut-elle considérable? Qu'est il de plus remarquable dans ce grand phénomène?
8. A quoi Louis XIV se résolut-il alors?

VI.—1. Comment le gouvernement avait-il fonctionné jusqu'à ce temps ? Quel changement fut-il fait ? Qui seconda Louis XIV ? A l'exemple de quel peuple ces changemens furent-ils faits ?
2. Comment s'était conduite la compagnie des "Cent Associés" ? Remit-elle volontiers ses pouvoirs à la couronne ?
3. Quelles personnes formaient le conseil supérieur ? Quels étaient ses pouvoirs ? Le roi réserva-t-il son pouvoir législatif ?

CHAPITRE IV.

DIVISIONS.

I. *Gouvernement du Marquis De Tracy,* 1665.—*Quelques mots sur les établissements sur le continent Américain en ce temps.*

I. Gouvernement du Marquis de Tracy, 1665. —1. En 1665 le Marquis de Tracy arriva en Canada, ayant reçu le tître de vice-roi, et lieutenant-général du pays. Il était accompagné de tout le régiment de Carignan Salières, composé dé plus de mille hommes, dont les officiers devinrent les principaux seigneurs de la colonie. Ce régiment venait de la Hongrie, où il avait acquis une haute réputation de valeur. Ce régiment avec un grand nombre d'autres colons, comprenant des agriculteurs, des artisans ; ayant avec eux des chevaux, des animaux domestiques, formait une augmentation qui surpassait en valeur et en nombre, la population antérieure de la colonie entière.

2. La police éclairée de Colbert mit le Canada dans

une position toute nouvelle ; de grands succès ne manquèrent pas de suivre la réalisation de ses idées. A un gouvernement bien régularisé, on eut à ajouter une grande sécurité maintenue par le militaire, qui était en état de tenir les Iroquois dans une neutralité paisible. La sécurité amena l'émigration Française, qui augmenta considérablement en nombre et en importance. La présence d'un militaire nombreux imprima un esprit martial à la population, qui commença à s'organiser pour défendre la nouvelle patrie.

3. Le vice-roi ne perdit pas de temps après son arrivée ; il prépara une expédition, destinée à humilier les Iroquois, et à leur faire sentir son autorité. Pour y parvenir, il bâtit trois forts sur la Rivière Richelieu, le premier à Sorel, le second à Chambly, et le troisième au haut de la rivière. Effrayés par ces forts, et par la nouvelle qu'une grande force arrivait, trois cantons envoyèrent faire leur soumission, et demander la paix, proposant l'échange de tous les prisonniers de guerre, depuis le dernier traité. Le vice-roi accepta leurs propositions.

4. Les féroces Oneidas et les Mohawks, ne voulaient pas faire la paix. Un de leurs partis rencontra trois officiers qui furent tués ; l'un d'eux était De Chasy, neveu du vice-roi. Le général De Courcelles fut envoyé pour venger la mort des officiers français ; la nouvelle en étant parvenue aux Iroquois, ils envoyèrent des députés à Québec pour demander la paix. Les députés furent bien reçus, et admis à la table du gouverneur. Malheureusement la conversation tomba sur la mort de l'infortuné De

Chasy ; alors le député Mohawk, dans un paroxisme d'orgueil sauvage se leva, et étendant la main, il dit : " Avec cette main, j'ai tué le jeune officier français." M. De Tracy, transporté de colère, lui dit qu'il ne vivrait pas pour en tuer un autre Français ; il ordonna qu'il fut tué immédiatement ; le député des Oneidas fut retenu prisonnier. Cet événement mit un terme à toutes les propositions de paix. Le gouverneur ne voulut pas même entendre de nouveaux députés, qui lui furent envoyés. Il résolut de commander une expédition en personne et accompagné de De Courcelles et d'un corps de six cents hommes du régiment de Carignan, il alla bravement ravager le pays des ennemis.

5. Malgré le secret dans lequel s'enveloppa le gouverneur dans sa marche, les Indiens furent instruits de son approche. Ils abandonnèrent immédiatement leurs villages, et se retirèrent dans l'intérieur du pays. A son arrivée, le gouverneur trouva les villages déserts ; il put cependant faire vivre ses soldats avec les grains qu'il trouva dans des silos que les Sauvages avaient faits avant de partir. De Tracy résolut de poursuivre les Sauvages jusque dans leur nouvelle retraite ; mais ces derniers continuèrent de fuir, se dirigeant dans des retraites inaccessibles. Le gouverneur ne pouvant occuper un si vaste territoire, fut obligé de revenir sans avoir pu combattre les Sauvages ; cependant la leçon avait été sévère.

6. Le gouvernement du marquis De Tracy ne dura qu'un an et demi ; il sut dans ce court espace de temps, se concilier tous les esprits de la colonie ; il partit, empor-

tant avec lui les regrets de tous les colons. Le gouvernement de cet homme, fut lus ferme qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Outre le régiment de Carignan, le gouverneur eut le pouvoir de maintenir une garde, portant l'uniforme de la garde royale de France. Il ne paraissait jamais dans les occasions d'état, sans être accompagné de vingt-quatre hommes de cette garde ; quatre pages l'accompagnaient immédiatement, suivis de cinq valets. On pensait alors que cette démonstration donnait une haute idée de l'autorité royale.

7. Avant de laisser le pays, De Tracy le mit en état de défense ; il établit aussi la Compagnie des Indes Occidentales ; cette compagnie ayant été unie aux possessions françaises en Amérique, ce que nous n'avons pas encore dit. Cet homme habile laissa le gouvernement à M. De Courcelles, qui prit le titre de gouverneur, ayant sous lui plusieurs officiers d'un mérite distingué.

II. Quelques Mots sur les divers Etablissemens sur le Continent Américain en ce Temps.—1. Avant d'aller plus loin dans notre histoire, jetons un coup d'œil sur les divers établissemens formés sur les côtes de l'Atlantique, afin de montrer la situation du Canada en regard de la situation des autres colonies de ce temps.

2. Le premier essai des Anglais pour former un établisment en Amérique, fut fait en 1583, lorsque Sir Humphrey Gilbert obtint une charte de la reine Elizabeth, et fit voile avec plusieurs vaisseaux. Une suite de désastres, détruisirent le projet ; au retour du voyage, le vaisseau qui portait Sir Humphrey fit naufrage, tous les voyageurs et l'équipage périrent.

3. Comme nous l'avons dit dans la première partie de cette histoire, la Floride fut découverte par Sébastien Cabot ; Ponce de Léon, en prit possession en 1513. Allyon, prit possession de la Caroline en 1520. Les découvertes de Verrazani succédèrent en 1524 ; ce dernier découvrit depuis le New-Jersey jusqu'à Terre-Neuve. En 1562, Coligny, amiral de France, voulut faire un établissement en Amérique, pour les protestant français ; à cette fin, il envoya une escadre à la Floride, sous le commandement de Jean Ribault, ce dernier ayant navigué trop au nord arriva à Port-Royal de la Caroline. Après quelques délibérations, on résolut d'y faire un établissement, et on bâtit un fort. Le pays fut nommé Caroline, en l'honneur du roi, Charles IX, de France. Lorsque Jean Ribault retourna en Europe, il laissa vingt-six hommes pour garder le fort. L'année suivante, ces hommes construirent un petit vaisseau, sur lequel ils s'embarquèrent pour retourner en France ; ils étaient sur le point de périr de famine, lorsqu'ils furent pris par un vaisseau anglais.

4. En 1564, une nouvelle expédition fût envoyée sur le bord de la Rivière St. Jean, en Floride, pour y établir une colonie. On était sur le point de l'abandonner, lorsque Ribault arriva de France avec de grands secours, et de nouveaux émigrants. Ribault avait le titre de commandant.

5. La nouvelle étant parvenue en Espagne, que des Français protestants étaient établis sur le territoire espagnol ; le général Melandez fut envoyé pour chasser ces hérétiques. Le 18 Septembre, 1565, il débarqua sur les

côtes de la Caroline, où il proclama le roi d'Espagne monarque de toute l'Amérique du nord.

6. Peu après cette proclamation, la flotte française mit à la voile avec l'intention d'attaquer les Espagnols à la Caroline ; elle fut surprise par une tempête furieuse ; tous les vaisseaux furent jetés à la côte de la Floride où ils se brisèrent. Le fort des protestants français à la Caroline demeura sans défence. Les Espagnols ayant appris que le fort était sans défence, vinrent à travers les bois, jusqu'au fort, tous les habitans incapables de se défendre furent tués, excepté ceux qui purent se sauver dans les bois. Après cette boucherie les Espagnols se retirèrent, sur deux vaisseaux français qui étaient dans le port. Avant de partir, les Espagnols écrivirent une inscription qu'ils suspendirent au-dessus des restes mortels des Français: "Ce ne sont pas des Français que nous avons traités de la sorte, ce sont des hérétiques." Les Français dispersés dans les bois purent se réunir; ils firent une légère embarquation, sur laquelle ils s'embarquèrent; bientôt l'embarquation fit naufrage ; mais les Français, purent gagner la côte ; les Espagnols en ayant eu connaissance allèrent les massacrer ; quelques catholiques furent épargnés, ainsi que quelques mécaniciens, ces derniers furent réservés pour être esclaves. Cet outrage ne demeura pas impuni ; l'année suivante, 1556, le chevalier De Georges, noble Gascon, prépara trois vaisseaux à ses frais ; il surprit les Espagnols dans leur fort sur le bord de la Rivière St. Jean, de la Floride, et il pendit toute la garnison aux arbres. Au-dessus des cadavres il écrivit

par moquerie amère : " Ce ne sont pas des Espagnols que nous traitons de la sorte, ce sont des traitres, des voleurs et des meurtriers."

7. En 1583, Sir Humphrey Gilbert voulut fonder une colonie sur les côtes de l'Atlantique, tous ceux qui firent parti de cette expédition périrent. Ce malheur n'empêcha pas son beau-frère, Sir Walter Releigh, de s'embarquer dans la même vue. Ayant obtenu une patente de la reine Elizabeth, il fit voile, l'année suivante, et prit possession du territoire entre le 33me et le 40me degré de latitude. Il donna le nom de Virginie a tout ce territoire, en l'honneur de la reine Elizabeth. Les Anglais désignèrent pendant quelque temps toute l'Amérique du nord, sous cette dénomination. Les deux vaisseaux de Sir Walter Releigh visitèrent ensuite les côtes de la Caroline ; les îles de Pamlico et le détroit d'Albemarle.

8. Durant l'année 1585 Sir Walter débarqua cent hommes sur le bord de la rivière Roanoke. Le désir d'amasser de l'or détourna ces hommes des travaux de l'agriculture ; bientôt on n'eut plus de provisions ; la plus grande partie de ces aventuriers périt de misère ; une autre partie fut ramenée en Angleterre par Sir Francis Drake, au retour d'un voyage aux Indes Occidentales.

9. Peu après le départ de Sir Francis Drake, une autre colonie arriva sous les ordres de Richard Grenville. En 1587 Sir Walter envoya une autre colonie sous les ordres du gouverneur White, qui, à son arrivée, trouva la côte déserte ; la colonie précèdente était éteinte ; les colons étaient morts ou par la famine, ou massacrés par les Sau-

vages. Malgré cette prespective effrayante, White laissa cent-cinquante hommes dans le fort. Le 13 du mois d'Août de cette année, Mantéo fut baptisé. Ce fut le premier Indien qui devint chrétien. Le 18 du même mois, naquit d'une madame Dare le premieur enfant de parens européens. C'était une fille elle fut baptisée sous le vocable de Virginie. Les souffrances de cette colonie doivent avoir été terribles ; car White ayant été pris par les Espagnols, ne put revenir en Amérique qu'en 1590 ; il ne put trouver à son retour ùn seul individu ; tous étaient morts, ou de faim, ou de la main des Sauvages.

10. Le voyage de Barthélemi Gosnald est connu ; il eut lieu en 1602. Martin Pring lui succéda. Il débarqua sur les côtes du Maine ; il découvrit les principales rivières de ce pays, ensuite il examina les côtes du Massachusutts, et se rendit jusqu'à la terre des Vignobles de Marthe. En 1604, M. De Monts forma un établissement dans la Nouvelle-Ecosse qu'il nomma l'Acadie.

11. En 1606, M. Percy frère du Duc de Northumberland alla à la Virginie, où il découvrit la Rivière James qu'il nomma ainsi, en l'honneur du roi d'Angleterre. L'année suivante, une compagnie, nommée " Compagnie de Londres," envoya trois vaisseaux sous le commandement du Capitaine Newport. L'établissement que fonda cette Compagnie, fut le premier établissement permanent des Anglais dans le nouveau monde. Il fut fait cent dix ans après le voyage de Cabot, et quarante-un ans après l'établissement de St. Augustin dans la Floride.

12. L'année 1608 est mémorable par la fondation de

la ville de Québec, le premier établissement permanent que les Français firent dans le nouveau monde. Les Anglais avait fait leur premier établissement un an auparavant.

13. Durant les années 1607 et 1608, Henri Hudson, marin anglais de quelque célébrité, fit deux voyages sur les côtes du nord de l'Amérique, dans l'espoir de trouver un passage par la mer du nord, pour aller en Asie. En 1609 il entra au service des Hollandais et fit voile pour la troisième fois, au compte de la compagnie des Indes. Ne trouvant pas de passage par le nord pour les Indes, il tourna vers le sud et cotoya la côte est, dans l'espoir de trouver un passage pour aller dans l'Océan Pacifique. Après être venu jusqu'au Cap Charles et Henri, il retourna encore vers le nord ; il examina la baie de Delaware ; continuant de suivre la côte est du New-Jersy, le 18 Septembre il jeta l'ancre de son vaisseau près de Sandy-Hook. Il demeura là une semaine ; ensuite il entra dans le Détroit et remonta pendant dix jours la belle rivière qui porte son nom. Ce ne fut qu'après que son vaisseau eut dépassé la ville de Hudson, et qu'un de ses bateaux eut remonté probablement jusque vers Albany, qu'il abandonna l'espoir de passer par là, à la mer Pacifique.

14. L'année suivante, la compagnie des Indes Hollandaise, mit en mer un bâtiment, chargé de marchandises, pour aller trafiquer avec les Sauvages du pays que Hudson avait découvert et exploré. Le voyage ayant été avantageux, il fut renouvellé, et on augmenta le commerce. Lorsque le capitaine Anglais Argall visita l'île de Man-

hattan en 1613, en revenant de détruire l'établissement Français de Port Royal, il trouva quelques huttes que les Hollandais avaient bâties là, comme station d'été, pour le commerce avec les Sauvages. Incapable de résister aux forces d'Argall les Hollandais se soumirent passiblement aux Anglais, qui réclammaient le droit de souveraineté dans le pays. Après le départ d'Argall, les Hollandais continuèrent de trafiquer, tout en érigeant un fort sur la partie sud de l'île. En 1615, ils commencèrent un établissement à Albany, où ils érigèrent un fort, qu'ils nommèrent fort d'Orange. Ils donnèrent aussi le nom de Nouveaux Pays Bas au territoire sous leur domination.

15. Dans le même temps, le petit établissement anglais de la Virginie était réduit à la dernière extrémité. Sir George Somers, qui le visita vers ce temps, trouva le nombre de colons réduit à soixante ; tous s'embarquèrent avec Sir George pour retourner en Angleterre. Dès le second jour après le départ, le vaisseau de Sir George rencontra un vaisseau pórtant lord Delaware, qui avait reçu le titre de gouverneur de la nouvelle colonie ; lord Delaware parvint à ramener les colons dans le fort qu'ils avaient abandonné. Quelques jours après, Thomas Gates arriva accompagné de plus de trois cents nouveaux colons ; la colonie prit un nouvel aspect.

16. En 1614, le capitaine John Smith qui avait déjà obtenu de la distinction dans la Virginie, explora soigneusement la côte depuis la rivière Penobscot jusqu'au Cap Cod. Il donna à ce pays le nom de "Nouvelle-Angleterre." Le prince Charles approuva ce nom, qui est en-

core reconnu de nos jours. Durant plusieurs années, il fit des efforts pour former des établissemens sur le territoire qui s'étend depuis le 40 jusqu'au 48 degré de latitude nord ; cette étendue de territoire fut donnée à une compagnie anglaise sous le nom de " Companie de Plymouth."

17. Un certain nombre de personnes connues en Angleterre sous le nom de " Puritains ", froissées dans leurs sentimens religieux, émigrèrent au nouveau monde ; elles vinrent fonder un établissement permanent à Plymouth. Ces colons ne venaient pas directement d'Angleterre ; dès 1608 ils avaient émigré en Hollande ; ils avaient demeuré dans ce pays, mais ne s'y trouvaient pas heureux. Ils aimaient leur langue et leur pays quoique le gouvernement de ce dernier les eût persécutés ; le 1er d'Avril 1620, ils firent voile de Delft Haven en Hollande pour revenir en Angleterre, d'où le 16 Septembre ils firent voile de Plymouth pour le nouveau monde. Après un voyages long et dangereux, les émigrants découvrirent le Cap Cod, le 19 Novembre ; le 21 ils entrèrent dans le port. Un détachement fut envoyé pour découvrir un endroit propre à fonder un établissement. Ces explorateurs choisirent Plymouth qui fut l'endroit choisi, et qui reçut ce nom en mémoire de Plymouth, port d'où l'expédition avait fait voile.

18. L'établissement du New Jersy fut commencé en 1623 par quelques colons qu'amena le capitaine Cornelius May. On placerait plus positivement la première colonisation à la fondation d'Elizabethtown en 1624. Le New-Hampshire fut établi en 1623. Lord Baltimore contribua

largement à l'établissemens du Maryland, en 1633. Les l'établissemens du Connecticut et du Rhode Island datent de 1634 et 1626 ; ceux du Vermont datent de 1664, et ceux de la Caroline 1670.

19. William Penn organisa un plan sage et prudent de colonisation en 1668, sous la protection d'une charte royale. Il acheta le territoire nécessaire à sa colonie des Sauvages ; ensuite il donna au pays le nom de Pennsylvanie ; cette colonie eut un commencement plus prospère que les autres. Les mesures du colonisateur étaient justes et éclairées ; son nom sera toujours prononcé avec estime et vénération.

20. Depuis ce temps la colonisation marcha rapidement ; sur toute la côte étaient établis des Anglais ; l'établissement Hollandais sur l'île de Manhantan prit le nom de Nouvelle-Belgique, maintenant New-York ; on en excepte un territoire acheté des Sauvages par les Suédois et les Finlandais s'étendant depuis lé Cap Henlopen jusqu'à la Delaware.

Questions sur la 2me Partie.—Chapitre IV.

Que contient le chapitre quatre ?

I.—1. Quand le marquis De Tracy arriva-t-il en Canada ? Qui accompagnait le marquis de De Tracy ? Que dit-on de ce régiment ? Quand les agriculteurs importèrent-ils en Canada les animaux domestiques ?

2. Que dit-on de la police de Colbert ? Quels avantages suivirent l'établissement d'un bon gouvernement ? Quel esprit se répandit alors dans la colonie ?

3. Que fit le vice-roi ? Quelle mesure prit-il ? Quel effet produisit la mesure du vice-roi ?

4. Quelles tribus ne voulurent pas faire la paix ? Que firent ces barbares ? Que leur fit faire la crainte après ce meurtre ? Comment les députés furent-ils reçus ? Qu'arriva-t-il pendant le repas ? Quelles furent les conséquences de de cette forfanterie ? Quel effet eut cet événement ? Que fit ensuite le vice-roi ?

5. Les Sauvages apprirent-ils la venue du gouverneur ? Que firent-ils alors ? Comment les soldats subsistèrent-ils ? Pourquoi De Tracy revint-il sans avoir battu les Sauvages ?

6. Combien de temps dura le gouvernement de De Tracy ? Comment maintient-il le gouvernement ? Qui l'accompagnait dans les occasions d'état ? Pourquoi faisait-on cette démonstration ?

7. Que fit le vice-roi avant de quitter le pays ? A qui laissa-t-il le gouvernement du pays ?

II.—1. Avant d'aller plus loin dites nous quelques mots des autres colonies avoisinant le Canada ?

2. Racontez l'essai fait sous la reine Elizabeth ? Fut-il fructueux ?

3. Pourquoi l'amiral Coligny envoya-t-il une escadre en Amérique ? Quel établissement fit Jean Ribault ? Quel nom reçut le pays ? Qu'arriva-t-il aux hommes qui demeurèrent au fort ?

4. Où jeta-t-on ensuite les fondations d'une colonie ?

5. Quelle nouvelle parvint en Espagne ? Qui fut envoyé pour chasser les Français ? Quelle proclamation fit-il ?

6. Quel crime horrible les Espagnols commirent-ils ? Quelle inscription les Espagnols écrivirent-ils ? Que devinrent les Français qui s'étaient sauvés dans les bois ? Qui vengea ce crime ? Quelle inscription écrivit-il ?

7. Comment se termina l'essai de Humphrey ? Qui lui succéda ? De quelle terre prit-il possession ? En l'honneur de qui nomma-t-il le territoire Virginie ? Quelles côtes visita-t-il ensuite ?

8. Quelle nouvelle colonie Sir Walter amena ? Quelle erreur commirent ces colons ? Quel en fut le résultat ?

9. Qui ensuite vint dans la Virginie ? Que trouva White à son arrivée ? Laissa-t-il des colons dans le fort ? Quel événement eut lieu en 1587 ? Quel fut le sort de cette colonie ?

10. Qui succéda à Gosnold ? Quelle contrée visita-t-il ? Quand l'Acadie fut-elle habitée ?

11. Qui découvrit la Rivière James ? Pourquoi ce nom fut-il donné ? Quand la compagnie de Londres fut-elle formée ? Quand eut lieu le premier établissement permanent des Anglais ?

12. Pourquoi l'année 1608 est-elle mémorable ?
13. Que dit-on des deux voyages de Hudson ? A qui Hudson s'engagea-t-il ensuite ? Jusqu'où alla-t-il vers le sud ? Quelle baie visita-t-il ? Que dit-on sur la découverte de la Rivière Hudson ? Jusqu'où la remonta-t-il ?
14. Que fit la Compagnie des Indes Hollandaise ? Que dit-on du trafic que l'on fit avec les Sauvages ? Qu'était l'établissement Hollandais sur l'île Manhattan en 1613 ? Les Hollandais se soumirent-ils à Argall ? Quel fort bâtirent les Hollandais ensuite ? Quand fut établi le fort d'Albany ? Quel nom les Hollandais donnèrent-ils au pays ?
15. Dans quel état était le petit établissement Anglais de la Virginie dans ce temps ? Qui le visita ? Combien y trouva-t-il de colons ? Qu'arriva-t-il le second jour après le départ des colons ? Qui amena de nouveaux colons ?
16. Qui explora la côte de la Nouvelle Angleterre ? Qui approuva ce nom ? Quel effort fit John Smith ? Quelle étendue de côte visita-t-il ? A qui le pays fut-il accordé ?
17. Que dit-on des Puritains ? Ne demeurèrent-ils pas en Hollande ? Aimèrent-ils toujours l'Angleterre ? Que firent-ils alors ? Qu'admirèrent-ils au Cap Cod ? Pourquoi envoyèrent-ils un détachement ? Où se fit le débarquement ?
18. Quand les autres établissemens furent-ils commencés ?
19. Qui commença l'établissement de la Pennsylvanie ? De qui le territoire fut-il acheté ? Quelles furent les mesures de Penn ?
20. Quels étaient les colons de toute la côte ? Donnez les exceptions ?

CHAPITRE V.

DIVISIONS.

I. Gouvernement de M. De Courcelles, 1668.—*II. Gouvernement de M. De Frontenac,* 1672.—*III. Gouvernement de M. De LaBarre,* 1782.—*IV. Gouvernement De Denonville,* 1685.—*V. Seconde Administration de M. De Frontenac.*

I. Gouvernement de M. de Courselles, 1668.

—1. Il faut reprendre notre histoire au départ de M. de Tracy, qui en partant laissa l'administration à M. de Courcelles. Durant l'administration de M. de Courcelles, il n'y eut aucun doute sur la permanence de la colonie. Les habitans commencèrent à s'étendre, on s'occupa à cultiver la terre. Les officiers et les soldats reçurent de grandes étendues de terre, où un grand nombre s'établirent ; la colonie fut favorisée du commerce libre avec la mère patrie.

2. Comme le nombre d'hommes surpassait de beaucoup celui des femmes, on en envoya plusieures centaines de France en Canada. Aussitôt qu'elles furent arrivées, on fit savoir au peuple de la colonie, que tous ceux qui voulaient prendre femme pourraient en avoir une à Québec. On prévenait qu'il y en avait de grandes, de petites, de blanches, de brunnes, de grasses, de maigres et que chacun pourrait chosir. Les femmes étaient tellement rares, que quinze jours après, il n'y en avait pas une seule à marier. Aucun historien ne dit ce que durent penser les Sauvages de cette nouvelle spéculation.

3. En 1670 l'église du Canada fut érigée en siége épiscopal ; on fit aussi des améliorations dans le gouvernement du pays, tout en continuant de maintenir la paix avec les Sauvages. Le commerce et l'agriculture florissaient, les prêtres redoublaient de zèle pour convertir les Sauvages à la religion catholique.

4. Une calamité jusqu'ici inconnue au Canada fit sentir un grand mal aux habitans du pays ; c'était la petite vérole connue vulgairement sous le nom de " picotte." Ce

fléau plus terrible encore pour les Sauvages que pour les blancs, emporta près de la moitié de leur nombre ; il répandit une terreur plus aisée à concevoir qu'à décrire.

5. M. De Courcelles avait demandé son rappel ; en 1672, au retour d'un voyage à Cataraqui, où il était allé fixer la place d'un fort à construire près du site où est Kingston, il trouva sa place remplise. Son successeur était le comte Louis De Frontenac, qui devait jouer un grand rôle dans le Canada.

II. Gouvernement De M. de Frontenac, 1692.— 1. M. de Frontenac était capable, actif, entreprenant et ambitieux ; mais il était fier, tyran, capricieux et jaloux. Il crut néanmoins nécessaire de continuer le fort de Cataraqui selon les vues de son prédécesseur ; ce fort fut bâti immédiatement, il reçut ensuite son matériel, ensuite Frontenac fit de vastes projets pour explorer les régions intérieures du nouveau continent.

2. Les talents brillants de M. De Frontenac ne peuvent être niés, ses défauts les obscurcisent quelque fois ; néanmoins ses plans d'agrandissement du Canada furent splendides et justes ; malheureusement son esprit ne pouvait souffrir la contradiction. L'intendant général ayant négligé de remplir un ordre que le gouverneur lui avait donnée fut emprisonné ; le procureur-général fut exilé sans plus de scrupule ; le gouverneur de Montréal fut mis aux arrêts ; l'Abbé Salignac Fénélon, supérieur du séminaire des Sulpiciens de Montréal, fut emprisonné, sous prétexte qu'il avait fait un sermon sur la conduite du gouverneur. Le seul homme qui ôsa lui faire face, fut l'evêque qui

prêcha hardiment contre la traite de l'eau-de-vie avec les Sauvages ; cette traite produisait les plus grands désordres. M. De Frontenac trouvait ce trafic très profitable ; il croyait aussi par ce moyen s'attacher les Sauvages plus fortement. L'évêque en ayant appelé au trône, eut gain de cause, et le trafic de l'eau-de-vie fut prohibé.

3. Durant l'administration de M. De Frontenac, M. De Courcelles, général Français, explora la plus grande partie du Canada ; il enseigna aux Indiens à craindre les colons. M. Perrot voyageur infatiguable, visita toutes les nations établies sur le bord des grands lacs. Une tribu d'Indiens chrétiens, guidés par le Père Marquette, s'établit à Michillimackinac. Les Iroquois chrétiens avaient été séparés des autres de la même nation, et établis au Sault St. Louis. L'intendant-général, M. Talon, était un homme d'un grand jugement; il fit beaucoup pour agrandir la puissance de la France dans les parties les plus éloignées du Canada. Ayant entendu parler par les Sauvages d'un grand fleuve appelé Mississipi ou le " Père des Eaux", à l'est des grands lacs, il résolut de ne pas laisser l'Amérique sans s'assurer de la vérité de cette imformation importante. Pour parvenir à cette découverte, il employa le Père Marquette qui avait voyagé dans toutes les parties du Canada ; il lui donna pour compagnon de voyage M. Tonti, marchand à Québec, homme habile et expérimenté.

4. Les voyageurs se dirigèrent par le lac Michigan ; ils remontèrent ensuite la rivière Fox ; de là ils traversèrent le pays, jusqu'à la Rivière Esconsin (Wisconsin), descendirent jusqu'à son embouchure dans le Mississipi. Les vo-

yageurs descendirent sur le fleuve dans un canot d'écorce, jusqu'à quelques villages indiens, à quelques milles plus bas que le confluent du Missouri et du Mississipi ; ils continuèrent de descendre le fleuve jusqu'à la Rivière Arkansas, vers le 33ème degré de latitude nord ; étant alors convaincus que le fleuve se déchargeait dans le golfe du Mexique, ils s'en revinrent. Le Mississipi fut donc découvert par la voie du Canada. Les avantages que ce grand fleuve présente furent négligés pendant quelques temps, car le Père Marquette mourut et M. Talon passa en France.

5. En 1678 le sieur de La Sale accompagné du chevalier de Tonti arriva en Canada. Le roi avait accordé à La Sale la seigneurie de Cataraqui, près du fort Frontenac. La Sale se rendit dans sa seigneurie ; il bâtit ensuite un vaisseau sur lequel il se rendit à Niagara, accompagné de Tonti et du Père Hennepin, Récollet Flamand. Les voyageurs passèrent l'hiver à Niagara, où ils firent la traite des pelleteries. Le printems suivant, ils construisirent un vaisseau sur le bord du Lac Erié, sur lequel ils allèrent jusqu'à Michillimackanac. Alors ils se séparèrent ; le Père Hennepin se rendit aux Illinois, et La Sale revint à Cataraqui. Ce ne fut qu'en l'année 1682 qu'on descendit le fleuve Mississipi jusqu'au golfe du Mexique. Ce grand voyage fut fait par La Sale. Tout le pays que ce grand fleuve arrose fut proclamé colonie Française, et reçut le nom de Louisianne en l'honneur de Louis XIV.

6. La cour de France trouvant qu'il était impossible d'accorder le gouverneur Frontenac avec l'intendant Du Chesnau les rappela tous les deux, après quoi M. de La Barre fut envoyé en qualité de vice-roi.

III. Gouvernement de M. de LaBarre, 1682.— 1. Peu après la nomination du nouveau vice-roi, les Iroquois reprirent leur ton de hauteur, et firent de grands préparatifs de guerre. On appréhenda fortement une guerre générale entre les Sauvages ; la crainte pouvait être sérieuse, car toute la population Française ne se montait qu'à neuf mille personnes.

2. La force militaire du Canada était considérablement réduite, car beaucoup de militaires étaient devenus propriétaires et ils cultivaient leurs terres. M. De LaBarre comprenant qu'il lui était impossible d'éviter la guerre, obtint deux cents hommes de troupes ; ayant joint ses forces, il se dirigea sur Montréal par le St. Laurent. A Montréal il rencontra une députation des cantons, qui lui fit une profession d'amitié ; De LaBarre ne la crut pas sincère ; il continua son chemin. Il dirigea ses forces contre les Sénécas, parceque c'était par leur pays que les Anglais allaient faire la traite des pelleteries sur le bord des lacs. Rendu sur les lieux, De LaBarre trouva les cantons faisant cause commune ; ils avaient reçu des assurances de support des Anglais qui étaient maîtres à New-York depuis quelques années. Les Anglais avaient obtenu une certaine autorité chez les Iroquois qui fréquentaient leurs divers établissemens ; ils s'en servaient pour alliéner l'esprit des Sauvages envers les Français, principalement en offrant à ces derniers un commerce plus avantageux.

3. Les Iroquois trouvaient leur intérêt, non-seulement à vendre leurs pelleteries aux Anglais ; mais encore à acheter celles des tribus alliées aux Français, qui les leur

vendaient volontiers. Les Français s'en plaignirent hautement ; mais les Sauvages ne firent aucun cas de leurs plaintes. Ils comprirent adroitement que la compétition entre les deux nations leur était avantageuse et rendait leur position plus importante.

4. Après avoir rencontré des députés à Montréal, M. De LaBarre se rendit sur la côte nord du Lac Ontario où il eut une entrevue avec les Iroquois. Il prit en leur parlant un ton hautain, se plaignant de leurs courses dans le pays des tribus alliées aux Français ; ajoutant que c'était par le concours des Iroquois, que les Anglais étaient parvenus sur le bord des lacs, pour s'emparer du commerce des Français. Il conclut en disant que si les Iroquois ne réparaient pas ce mal, en promettant de mieux faire à l'avenir, il leur ferait la guerre, et qu'il dévasterait leur pays. Les Iroquois répondirent froidement, " que le gouverneur paraissait parler comme dans un songe ; s'il voulait ouvrir les yeux, il verrait qu'il n'avait aucun des moyens nécessaires pour accomplir ces formidables menaces." Quant aux Anglais, ils dirent : " Les Anglais ont reçu la permission de traverser notre territoire sur le même principe que les Français." Ils dirent encore : " Nous désirons que la hache de guerre demeure enterrée ; néanmoins si notre territoire est attaqué, nous saurons la retrouver." Les députés Onondaga promirent des réparations pour les pillagess fait chez les Français ; mais ils déclarèrent ne pouvoir accorder rien de plus ; ajoutant que l'armée française devait être retirée immédiatement. Humilié par ces termes, après avoir parlé si hautement, De LaBarre fut obligé de revenir à Québec, sans avoir rien obtenu.

5. A son retour, De LaBarre trouva, en arrivant à Québec, un renfort de troupe nouvellement arrivée. Les lettres qu'il reçut de de la cour lui laissaient entendre, qu'on s'attendait qu'il ferait une guerre éclatante aux Iroquois. On lui disait aussi qu'on s'attendait qu'il enverait un nombre de prisonniers Iroquois, pour conduire la galère du roi.

6. Lorsque l'issue de la campagne parvint à la cour, le mécontentement fut grand. Le gouverneur jugé incapable, fut immédiatement rappelé, et remplacé par le marquis de Denonville.

IV. Gouvernement de Denonville, 1685.— 1. Denonville était un officier d'une grande bravoure ; dès qu'il fut arrivé à Québec, il s'embarqua pour le fort de Cataraqui, maintenant Kingston, avec environ deux cents soldats. Peu après son arrivée, il déclara sa conviction, que jamais les Iroquois ne pourraient aimer les Français ; qu'il était nécessaire, ou de les chasser du territoire, ou de les réduire entièrement à l'état de dépendance. Il proposa aussi de bâtir une bonne forteresse à Niagara, pour empêcher les Anglais de parvenir sur le bord des lacs d'en haut, pour y faire le commerce des pelleteries.

2. Denonville commit ensuite une atrocité inqualifiable, qui fait une tache sur son caractère ; il attira sous divers prétextes plusieurs chefs Iroquois au Fort Frontenac (Kingston) ; ensuite il les fit enchaîner sans pitié ; puis il les envoya en France, pour satisfaire le désir absurde du roi, qui voulait avoir des Sauvages pour conduire sa barque. Denonville se mit en marche alors, pour attaquer

les Senecas, où il rencontra peu d'opposition ; il marcha sur le territoire pendant dix jours, brûlant et détruisant tous les grains qui n'étaient pas nécessaires à ses troupes. Quoique le gouverneur de New-York, lui envôyât faire des remontrances, lui disant que les Iroquois étaient sujets Anglais, il n'en continua pas moins sa marche, et il fit bâtir un fort à Niagara, qu'il approvisionna fortement, y fixant une forte garnison. Alors il crut nécessaire de retourner en Canada, par le côté nord du Lac Ontario.

3. A peine était il rendu à Québec, que les Iroquois montrèrent qu'ils étaient maître du pays. Ils attaquèrent le fort de Niagara ; s'en étant emparés, ils tuèrent la garnison ; puis ils rasèrent les fortifications. Après ce coup de bravoure, les Iroquois couvrirent le Lac Ontario de leurs canots, pour venir attaquer le Fort Frontenac ; ne le pouvant prendre, ils détruisirent toute la récolte de blé-d'inde du fort ; ils vinrent ensuite à bout de s'èmparer d'une barque française chargée de provisions et de marchandises. Dans le même temps, les alliés des Français, attaquaient les Iroquois près de Sorel ; ensuite ils allèrent faire des déprédations sur les établissemens anglais, pillant tant qu'ils pouvaient ; tuant et scalpant les habitans.

4. Enfin, les deux partis fatigués de la guerre, demandèrent la paix ; un traité fut préparé pour cette fin. Les députés des Iroquois arrivèrent à Montréal, laissant à deux jours de marche derrière eux douze cents guerriers, préparés à soutenir les députés. Fiers de leur position supérieure, ils demandèrent la mise en liberté des chefs Iroquois, injustement mis en captivité, ainsi que les autres captifs. Le

gouverneur eut quatre jours pour prendre sa résolution ; mais les députés le ménacèrent que s'il n'acquiesçait pas à leur demande, le feu serait aussitôt mis aux maisons et aux champs de blé-d'inde, qu'enfin la population serait massacrée. La plus grande consternation régnait à Montréal ; Denonville ne put refuser ces dures conditions ; il fut obligé de rappeler de France les chefs qu'il avait traitreusement envoyés là. Cette mortification profonde, mais méritée, était une juste récompense de sa mauvaise conduite envers les Sauvages.

5. Le traité fut interrompu par un jeune chef Huron, nommé Kondiaronk ou le Rat. Il fut mortifié de voir les Français faire la paix avec les Iroquois, sans avoir consulté les Hurons, dont le vœu le plus ardent était de voir la nation Iroquoise exterminée. Afin de parvenir à son but, il prit une bande choisie de Hurons, et se dirigea vers Cataraqui ; sachant que les députés et les otages remontaient le St. Laurent, il descendit jusqu'aux Cascades, à environ dix lieues de Montréal. Là il tua ou fit prisonniers les députés et les otages, lorsqu'ils voulurent débarquer pour remonter les Cascades. Il informa ensuite secrètement les Iroquois, qu'il agissait ainsi au nom et par l'ordre du gouverneur, qui lui avait assuré que les Iroquois étaient venus pour piller les établissemens des Français. Les Iroquois lui ayant dit ce qui venait d'avoir lieu à Montréal ; il parut très fâché d'avoir été employé dans un tel acte de tricherie ; alors il renvoya tous les Iroquois dans leur pays, excepté l'un d'eux, qui devait remplacer un Huron que le chef Huron pré-

tendait avoir perdu dans l'escarmouche des Cascades. Kondiaronk retourna alors à Michillimackinac, où il livra le malheureux prisonnier au commandant du fort ; ayant soin de faire un rapport qui fut cause que le prisonnier fut aussitôt tué. Le chef Huron satisfait de la tournure des affaires, appela ensuite un vieillard Iroquois, esclave chez les Hurons, et lui dit : « Tu as vu couler le sang de ton frère, va, retourne dans ton pays, pour y mourir en paix ; mais ne manque pas de dire à ta nation la conduite des Français, qui tout en amusant votre nation d'offres de paix, ne perd aucune occasion de la voler et de tuer tous les membres qu'ils peuvent saisir. Dis à tes frères que tous mes efforts n'ont pu sauver la vie à l'homme que j'avais pris pour remplacer le prisonnier que j'ai perdu aux Cascades." Cette dissimulation sans pareille du chef Huron eut l'effet qu'il en avait espéré, Les Iroquois, au lieu de venir conclure le traité, comme Denonville s'y attendait, débarquèrent sur l'île de Montréal, au nombre de douze cents ; ils mirent le feu partout où ils passèrent ; ils tuèrent plus de mille colons, et ils emmenèrent plus de deux cents prisonniers. Après avoir dévasté l'île, ils retournèrent à leurs canots, n'ayant perdu que trente hommes dans cette expédition.

6. Les deux partis faisaient la guerre la plus barbare que l'on puisse imaginer. Les Français, pour chaque chevelure ennemie, payaient la somme de quarante francs ; de leur côté,les Iroquois tombaient sur les Français si soudainement, que le cri de guerre du victorieux, et le cri de mort du vaincu, étaient entendus dans le même moment. Les

Anglais d'Albany furent si alarmés, qu'ils se préparèrent à abandonner le pays; cette terrible crise fut cause que les colonies anglaises formèrent une coalition offensive et défensive qui rassura les colons de cette ville.

7. Les affaires de la colonie paraissaient dans un état désespéré. Les Iroquois avaient rasé le fort de Niagara. Les Français démolirent le fort Frontenac et ils abandonnèrent ce poste. Deux vaisseaux construits pour naviguer sur le Lac Ontario furent brûlés, pour empêcher les Sauvages de s'en emparer. La guerre, la famine, la maladie semblaient s'être réunies pour détruire la colonie.

8. Dans cette extrémité, la cour de France jugea nécessaire de placer à la tête des affaires de la colonie, un officier possédant l'énergie, le caractère, et l'adresse nécessaire pour agir au milieu des Sauvages. Ces qualités se trouvant réunies dans le comte De Frontenac qui, durant sa première administration, avait su se faire aimer et craindre des Indiens; il fut nommé pour la seconde fois gouverneur du Canada.

V. Seconde administration de M. De Frontenac, 1689.—1. M. De Frontenac amena avec lui les chefs Iroquois que M. Denonville avait traitreusement fait, captifs. Les manières de M. De Frontenac étaient si aimables que, pendant la traversée, il gagna complètement la faveur d'Ouréonharé, le principal d'entre eux, qui lui demeura toujours très fidèle depuis ce temps. Tous ces chefs avaient tant d'égard pour lui, que Frontenac entretenait l'espoir de pouvoir facilement rétablir la paix. Dans cette intention, il envoya des députés, accompagnés de quatre

captifs Iroquois aux cinq nations, pour leur annoncer son retour et son désir de rétablir la paix. Ouréonharé envoya un message aux chefs de sa nation, leur demandant d'envoyer des députés à leur " ancien père," dont ils éprouveraient la tendresse et l'estime.

2. Le conseil des Iroquois renvoya les mêmes députés à Frontenac ; ils étaient porteurs de six boucliers exprimant leurs résolutions ; elles étaient absolues et conçues en termes amers. " Nous considérons Oninthio comme un, et toujours le même," disaient les Iroquois, quoiqu'ils sussent bien que Frontenac n'était pas l'homme qui les avait offensés et dont ils avaient à se plaindre. " La verge a été trop pesante, la correction trop dure," disaient encore les boucliers, " les racines de l'arbre de paix planté à Frontenac ont été arrosées de sang, et elles se sont séchées ; l'arbre a été pollué." Les Iroquois demandèrent que toutes les injures que les Français avaient faites fussent réparées ; qu'Ouréonharé et ses compagnons de captivité devaient être mis en liberté, avant qu'eux, les Iroquois, missent en liberté les Français captifs chez eux. Les choses ainsi remises, Oninthïo sera libre de replanter l'arbre de la liberté, en une autre place, dirent les Iroquois.

3. Deux circonstances encourageaient les Iroquois à tenir un langage si élevé et si fier. La première était la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre, à l'occasion de la révolution qui eut lieu en Angleterre en ce temps là. La France prit hautement le parti de Jacques II. Les Iroquois savaient qu'ils seraient soutenus par les Anglais, s'ils faisaient la guerre aux Français. La

seconde était que les Iroquois trouvaient meilleur le marché des pelletiries chez les Anglais que chez les Français.

4. Les négociations de Frontenac n'ayant pas réussi, il résolut d'agir avec une vigueur telle, que les Iroquois ne pussent lui résister. Frontenac assembla donc ses alliés, ils les partagea dans les cadres de ses troupes régulières ; il se dirigea ensuite sur les établissemens des Anglais ; plusieurs de ces derniers furent surpris et pillés. Schenectady étant la ville la plus rapprochée du territoire français dans l'état de New-York, fut attaqué par cent soldats et un parti de Sauvages ; la ville fut prise ainsi que le fort ; tout fut pillé et ensuite on brûla les maisons ; toutes les horreurs des guerres sauvages tombèrent sur les malheureux habitans ; un écrivain anglais rapporte que soixante-trois personnes, tant hommes que femmes et enfans, furent massacrés de sang froid.

5. Le premier soin de Frontenac, après cette action, fut d'envoyer un détachement pour conduire à Montréal les pelleteries emmagasinées à Michillimakinac. Les Iroquois l'ayant appris, envoyèrent un parti de guerriers, pour intercepter le convoi ; mais il fut défait et les pelleteries parvinrent à Montréal. Malgré le succès des Français, les Iroquois conservaient leur ton hautain, et continuaient leurs hostilités. Les anciens alliés des Français, voyant ces derniers reprendre leur ancienne énergie, abandonnèrent les Anglais, pour se joindre à eux. Les Outaouais avouèrent qu'ils étaient sur le point de conclure un traité avec les Anglais ; mais que puisque leur " ancien père" était revenu, ils ne voulaient plus le conclure. Les

Hurons nièrent être entrés en négociations, disant que rien ne les détacherait de l'alliance de leur " bien aimé Oninthio."

6. Vers l'automne, Frontenac abandonna un peu ses attaques contre les Iroquois, pour s'occuper des colons anglais, qui avaient résolu de chasser les colons français du Canada. Pour y parvenir, les Anglais voulaient attaquer le Canada, de deux côtés à la fois ; ils avaient fait un fond commun de £15,000, pour subvenir aux frais de l'expédition. Le Canada devait être envahi par terre, par la navigation intérieure, puis par une flotte qui devait partir de Boston pour venir s'emparer de Québec.

7. La flotte, commandée par sir William Phipps, se rendit jusqu'à Tadousac avant que le gouverneur à Québec, eut la moindre inquiétude. Alors Frontenac s'occupa activement de pourvoir à la défence de la place ; ses forces consistaient en de gros et puissants morceaux de bois, entre lesquels on mit de la terre ; car Frontenac n'avait pas le temps de faire des fortifications plus solides en si peu de temps.

8. Le 16 Octobre, la flotte composée, de trente-quatre voiles de différentes descriptions, parut devant Beauport. Sir William Phipps envoya de suite un officier portant un pavillon de paix vers le rivage, pour sommer le gouverneur de lui rendre la ville ; ce que Frontenac refusa poliment de faire. M. De Frontenac aimait le luxe ; il demeurait dans le château St. Louis, au milieu de toute la splendeur qu'il pouvait se procurer. Voulant surprendre l'officier anglais qui lui était envoyé en parlementaire, il

l'envoya rencontrer par un major de son armée, qui lui banda les yeux ; il le conduisit ensuite par des rues détournées jusqu'au château ; tous les moyens furent employés pour faire croire à l'officier anglais qu'il traversait une forte garnison. Etant arrivé dans le château, le bandeau de l'officier fut enlevé. Alors on introduisit cet Anglais dans le sallon où était le gouverneur, entourré de l'intendant, de l'évêque et d'un nombreux état-major, revêtu de divers habits militaires. Avec la plus grande assurance le jeune Anglais présenta au gouverneur une sommation de rendre la ville au nom de Guillaume et de Marie, roi et reine régnant sur l'Angleterre. Frontenac refusa, disant spirituellement qu'il ne connaissait d'autre souverain anglais que Jacques II. L'officier anglais demanda une réponse écrite. Frontenac refusa de le faire, disant : "Je vais répondre à votre commandant par la bouche de mes canons. Il apprendra que l'on ne somme pas de la manière qu'il vient de le faire une personne de mon rang." Alors le bandeau fut remis sur les yeux de l'officier, et il fut reconduit avec le même mystère jusqu'à son bateau. A peine était il sur le vaisseau admiral, que les batteries commencèrent à tirer sur la flotte.

9. Le 18, quinze cents Anglais débarquèrent près de la Rivière St. Charles, sans trop souffrir du feu continuel des Français, qui tiraient de derrière les rochers et du milieu des broussailles. Quatre des plus gros vaisseaux vinrent jeter l'ancre devant la ville ; puis ils commencèrent à la bombarder ; mais le feu des batteries de la ville était si puissant, que les Anglais furent forcés de remon-

ter la rivière jusqu'au Cap Diamant. Le 19 il y eut une escarmouche assez vive ; le 20 il y en eut une autre dans laquelle les Français firent si bonne contenance qu'ils forcèrent les Anglais de retraiter à Beauport, abandonnant leurs canons et leurs amunitions. Deux jours après, les Anglais remontèrent sur les vaisseaux et firent voile pour Boston.

10. Les mauvaises dispositions de Phipps furent cause qu'il perdit un grand nombre de soldats et sept ou huit vaisseaux, qui firent naufrage dans le St. Laurent. L'expédition contre Montréal n'eut pas lieu au temps marqué, par un défaut de concert entre les ennemis ; ce qui permit à Frontenac de concentrer ses troupes au même lieu, et de s'opposer avec succès aux Anglais.

Questions sur la 2me Partie.—Chapitre V.

Quelles sont les divisions du cinquième chapitre ?

I.—1. A quelle époque reprenons-nous l'histoire du Canada ? Comment considérait-on la colonie en 1648 ?

2. Qu'est-ce que la France envoya au Canada vers ce temps ? Quel avertissement donna-t-on ? Furent-elles toutes mariées ?

3. Quand un siège épiscopal fut-il érigé en Canada ? Qu'étaient le commerce et l'Agriculture ? Que faisaient les prêtres ?

4. Quelle calamité le Canada eut-il a souffrir ? Que dit-on de ce fléau ?

5. M. De Courcelles demanda-t-il son rappel ? Qu'était-il allé faire à Cataraqui ? Qui lui succéda ?

II.—1. Faites connaître M. De Frontenac ? Continua-t-il le fort de Cataraqui ?

2. Qu'est-ce qui obscurcissait les talens de M. De Frontenac ? Quels actes arbitraires fit-il ? Qui osa lui résister ? Quel fut le résultat de cette affaire ?
3. Qui explora le Canada vers ce temps ? Qui visita les Indiens sur le bord des lacs ? Quelle tribu s'établit à Michillimakinac ? Où furent fixés les Iroquois chrétiens ? Que dit-on de M. Talon ? Quel rapport lui fit-on ? Quelle détermination prit M. Talon ? Quelles personnes furent employées pour faire cette découverte ?
4. Quelle rivière les voyageurs remontèrent-ils ? Quelle autre descendirent-ils ? Jusqu'où descendirent-ils ensuite ? Jusqu'où allèrent-ils sur le Mississipi ? Par quelle voie le Mississipi fut-il découvert ? Pourquoi les avantages que présente ce fleuve furent-ils négligés ?
5. Qui arriva de France en 1678 ? Que dit-on de LaSale ? Que fit LaSale ? Quand lui et ses compagnons visitèrent-ils Michillimackinac ? En quelle année descendit-on le Mississipi jusqu'à la mer ? Pourquoi le pays fut-il nommé Louisiane ?
6. Que fit alors la cour de France ?

III.—1. Que firent les Iroquois en 1682 ? Quelle était la population du Canada en ce temps ?
2. Qu'était devenue la force militaire en Canada ? Que fit M. De LaBarre ? Qui rencontra-t-il à Montréal ? Pourquoi dirigea-t-il ses forces contre les Senecas ? Les Iroquois faisaient-ils cause commune ? Que dit-on des Anglais ?
3. Que firent les Iroquois ? De quoi les Français se plaignirent-ils ? Que comprirent les Sauvages ?
4. Où alla M. De LaBarre ? Comment parla-t-il ? De quoi se plaignit-il ? Quelle réponse lui firent les Sauvages ? Que dirent les Sauvages eu égard aux Anglais ? Que souhaitaient-ils ? Que promirent les Onondagas ? Que fit ensuite De LaBarre ?
5. Que trouva De LaBarre en arrivant à Québec ? Que lui demandaient les lettres de la cour ?
6. Comment reçut-on son humiliation chez les Sauvages ? Qui remplaça De LaBarre ?

IV.—1. Où Denonville alla-t-il après son arrivée à Québec ? Chercha-t-il des mesures de conciliations ? Que proposa-t-il de faire à Niagara ?
2. Quelle atrocité commit Denonville ? Que fit-il ensuite sur le territoire des Senecas ? Que fit le gouverneur de New-York ? Oú alla Denonville ensuite ?
3. Que firent les Iroquois ? Quelles représailles les alliés des Français firent-ils ?

4. Quel changement eut alors lieu ? Que dirent les députés ? Quelles étaient leurs menaces ? Denonville fut-il obligé d'accepter leurs propositions ?
5. Qui interrompit le traité de paix ? Pourquoi ? Jusqu'où descendit-il le fleuve ? Que fit-il à l'arrivée des députés ? Que dit-il alors aux prisonniers ? Sous quel prétexte retint-il un Iroquois ? Que fit-il de cet infortuné ? Qui mit-il ensuite en liberté ? Que lui dit-il ? La dissimulation du chef Huron réussit-elle suivant ses vues ? Où les Iroquois débarquèrent-ils ? Que firent-ils ?
6. Comment la guerre était-elle conduite ? Que dit-on des colons de la Nouvelle-Angleterre ?
7. Comment était les affaires du Canada ? Quels autres fléaux ruinaient la colonie ?
8. Qu'est-ce que la cour de France fit alors ? Qui avait les qualités requises pour gouverner le Canada ?

V.—1. Quels personnages Frontenac ramenait avec lui ? Que Que dit-on des manières de Frontenac ? Quel espoir intretenait M. De Frontenac ? Que fit-il dire aux Iroquois ? Que fit dire Ouréonharé aux Iroquois ?
2. Dites-nous la réponse des Iroquois aux offres de M. De Frontenac ? Comment les Iroquois regardaient-ils Oninthio ? Que demandaient les Iroquois ? Que dirent-ils à Oninthio ?
3. Pour quelles raisons les Iroquois tenaient-ils un language si fier ? Quelle était la première ? Quelle était la seconde ?
4. Quelle résolution prit M. De Frontenac ?Quelles mesures prit-il ? Quelle fut la première place qui eut à souffrir ? Que rapporte un écrivain anglais sur cette prise ?
5. Que fit ensuite De Frontenac ? Qui attaqua le convoi ? Que dirent les autres nations ? Que dirent les Hurons ?
6. De quoi s'occupa Frontenac à l'automne ? Quels étaient les plans des colons anglais ? Décrivez leurs plans d'attaque ?
7. Les Français crurent-ils véritablement à l'attaque d'une flotte ? Comment Frontenac pourvu-t-il à la défense de Québec ?
8. Quand la flotte anglaise arriva devant Québec ? Qui fut envoyé par Sir Wm. Phipps ? Où demeurait le gouverneur ? Comment l'envoyé fut-il introduit ? Devant qui fut-il introduit ? Quelle fut la conduite de l'officier anglais ! Que répondit le gouverneur ? Comment fut reconduit l'envoyé ? Que fit le gouverneur dès que l'envoyé fut sur le vaisseau amiral ?

9. Où les Anglais débarquèrent-ils ? Comment furent-ils reçus ? Décrivez le bombardement ? Où les vaisseaux furent-ils forcés de se retirer ? Qu'arriva-t-il le 19 ? Qu'arriva-t-il le 20 ? Quand les Anglais retournèrent-ils à Boston ?
10. L'expédition contre Montréal fut-elle plus heureuse ? Pourquoi cela ?

CHAPITRE VI.

DIVISIONS.

I. Continuation de l'Administration de M. De Frontenac, 1691.—*II. Administration de M. De Callière,* 1698.— *Administration de M. De Vaudreuil,* 1703.

I. Continuation de l'Administration de M. De Frontenac, 1691.—1. Durant l'été de 1691, les Iroquois, leurs aliés, et les Anglais descendirent par la Rivière Richelieu, pour attaquer Montréal. M. De Calières, gouverneur de cette ville, homme habile, assembla près de huit cents Sauvages, lesquels joint aux Français, soutinrent une rude attaque, et parvinrent à repousser les ennemis. Ces derniers brûlèrent une trentaine de maisons, et autant de granges ; ils enlevèrent aussi quelques prisonniers, auxquels ils firent souffrir les plus affreux supplices.

2. Les efforts de Frontenac furent si grands, ses mesures si vigoureuses, dans la défense de la colonie, qu'en 1692, les cultivateurs purent cultiver leurs terres ; le commerce des pelleteries put aussi être fait avantageusement.

3. Au commencement de l'année 1694, les Iroquois firent des propositions de paix. Deux Onondagas vinrent à Montréal demander au gouverneur, si des députés de la part des Iroquois seraient reçus ? ajoutant qu'il en venait quelques-uns. Quoique la réponse faite aux Sauvages fut affirmative, ce ne fut que plusisurs mois après que les Sauvages parurent. Ils furent bien reçus. Les députés apportaient plusieurs boucliers avec eux, l'un desquels signifiait des dispositions pacifiques, et demandait le rétablissement du fort Cataraqui.

4. Ouréonharé accompagna les députés, à leur retour dans le pays des Iroquois. Il était accompagné de plusieurs personnages de distinction, qui étaient captifs depuis bien longtemps, chez les alliés des Français. Quoique le langage de l'un des boucliers des Iroquois fût conçu en termes d'amitié, les autres étaient conçus en termes ambigus et obscurs, on essaya vainement de les faire expliquer par les députés. Tout ce dont on put en conclure, c'est que l'on voulait enterrer la hache de guerre. Le comte de Frontenac ne voulut recevoir que le premier bouclier, déclarant que les autres n'exprimaient pas des termes assez pacifiques, et que pour arrêter les coups, il fallait plus de clarté.

5. Frontenac ne désirant pas une rupture ouverte avec une nation qui pouvait à volonté lever trois mille guerriers, désirait gagner du temps. Durant cette suspension d'armes, le gouverneur fit rebâtir le fort Frontenac ; il fit aussi fortifier les lieux circonvoisins, espérant être en état, l'été suivant, d'entreprendre des mesures plus actives.

6. Au mois de Juin 1696, toutes les forces disponibles

furent dirigées sur Cataraqui, et de là sur le canton des Onondagas. Sur le bord d'un lac, les Français trouvèrent deux bottes de jonc, suspendus à un arbre, intimant que quatorze cent trente-quatre guerriers attendaient les Français pour engager le combat. Immédiatement les Français traversèrent le lac ; ensuite il se formèrent en ordre de bataille, attendant l'engagement promis par les Sauvages. De Caillière commandait l'aile gauche de l'armée, le chevalier de Vaudreuil, l'aile droite ; Frontenac alors âgé de soixante et dix-sept ans, commandait le centre, porté sur une chaise à bras. Les Sauvages ne parurent pas ; ensuite on trouva leur principale forteresse réduite en cendre. Il était évident que les Indiens étaient résolus de laisser leurs ennemis marcher sur leur territoire sans les molester, encore moins les combattre.

7. Les Onéidas envoyèrent des députés à Frontenac, qui ne voulut rien entendre, excepté si les Iroquois voulaient se soumettre sans conditions. De Vaudreuil eut ordre de traverser leur pays et de le dévaster. Il avait été résolu de traiter les Cayugas de la même manière ; mais le comte De Frontenac retourna soudainement à Montréal, ce qui fut la cause qu'il fut sévèrement blâmé par les écrivains français ; il aurait pu, pensaient-ils, humilier les Iroquois complètement dans cette expédition. De Frontenac ne put empêcher la destruction du village des Goyogoins (Cayugas) dont Ouréonharé était le chef.

8. La manière honteuse dont les Indiens alliés des Français étaient traités, eu égard à leur commerce des pelleteries, donnait de continuels sujets de plaintes et de mé-

contentement. Le trafic était fait par des aventuriers connus sous le nom de " Coureurs des Bois." C'était un monopole parfait. Les marchands appareillaient les canots de ces " Coureurs ;" ils leur donnaient des marchandises qui rapportaient un si grand profit, que la valeur de 8000 écus en fourrures ne coûtaient que 1000 écus de marchandises.

9. Aussitôt que les Sauvages purent apprécier la valeur réelle des pelleteries, ils firent de hautes et incessantes plaintes. Afin de les apaiser, il fut déterminé que les Sauvages eux-mêmes apporteraient leurs pelleteries à Montréal, pour les vendre aux marchands de cette ville. Le gouverneur et les officiers du gouvernement craignaient cependant que si on faisait sortir les alliés de leurs forêts, il pourrait arriver que la proximité des Iroquois et des Anglais, ferait perdre entièrement le commerce des pelleteries, et amenerait une confédération entre toutes les tribus sauvages.

10. Pendant ce temps, les Iroquois continuaient la guerre, quoique leurs alliés et eux-mêmes désirassent la paix. On finit par entrer en négociations au moyen d'Ouréonharé, dans lequel Frontenac avait une grande confiance ; la mort de ce dernier retarda la conclusion de la paix. Un traité fut enfin signé à Ryswick, le 12 Septembre, 1697. Les gouverneurs Français et Anglais s'engagèrent mutuellement à maintenir l'harmonie entre les Sauvages. Le désir manifesté par les deux nations, pour obtenir l'amitié des Iroquois flatta ce peuple brave et trompeur, et lui donna une haute opinion de lui-même.

Le désir des Français et des Anglais, était de diminuér le pouvoir des Iroquois ; la paix eut une tendance à augmenter leur orgueuil.

11. Peu après la conclusion de la paix, Louis comte De Frontenac mourut à Québec, âgé de soixante et dix-huit ans ; il en avait passé vingt en Canada. La grande habileté de cet homme conserva le Canada à la France ; il eut toujours la confiance du roi ; les officiers le respectèrent, et les Sauvages l'aimèrent d'un amour filial. Il fut inhumé dans l'église des Récollets à Québec, près de l'endroit où est aujourd'hui la cathédrale Anglaise. La seule mémoire que l'on trouve de cet homme marquant, dans la ville de Québec, est le nom de la rue Buade, qui était le nom de famille de Frontenac.

II. Administration de M. De Caillière, 1698.—1. Le successeur de M. De Frontenac fut M. De Callière, qui était gouverneur de Montréal depuis quelque temps. Il administra les affaires de la colonie avec une grande fermeté, et une grande prudence ; la vigueur et l'adresse en lui ne manquèrent pas non plus ; il parvint en 1700 à obtenir une paix générale parmi les Sauvages. L'échange des prisonniers eut lieu de tous côtés il amena la connaissance d'un fait bien mortifiant pour les Français. Les Sauvages retournèrent joyeusement chez eux. Il n'en fut pas ainsi des Français ; la plupart avaient contracté une habitude de la liberté Sauvage ; ni le commandement au nom du roi, ni les supplications de leurs amis, rien ne purent les engager à quitter leurs nouveaux compatriotes.

2. A peine la paix était faite entre les Sauvages, qu'elle fut violée par les Européens. La succession de Philippe d'Anjou au trône d'Espagne, souleva une longue guerre entre la France et l'Espagne. La guerre fut commencée par Louis XIV, qui eut un moment l'idée de pouvoir faire la loi à toute l'Europe. Son espoir fut déçu par les exploits du brave Marlborough, et du prince Eugène, sur les champs de Blenheim et de Ramilies. La situation du roi de France devint si précaire, que son trône en fut ébranlé. Durant ces temps malheureux, les colons Français furent abandonnés à leurs propres ressources, tandis que l'Angleterre concevait le hardi dessein de réunir toute l'Amérique du nord sous sa domination.

3. La mort du gouverneur De Callières, qui conduisait si bien le pays, vint ajouter à l'état critique de la colonie. La France faillit alors perdre cette partie importante du nouveau monde.

III. Administration de M. De Vaudreuil, 1703. —1. Le comte De Vaudreuil succéda à M. De Callière; il se montra digne du haut office de gouverneur. Pendant plusieurs années, il put empêcher la colonie d'être molestée, et il put permettre de faire le commerce et de s'adonner à l'agriculture. En 1608, il fit quelques excursions guerrières sur le territoire anglais ; ayant auparavant négocié avec les Iroquois pour obtenir leur neutralité ; cette nation fut flattée d'être traitée en pouvoir indépendant. Les opérations de Vaudreuil ne furent pas très importantes ; peu après il fut forcé de se tenir sur la défensive.

2. La cruelle persécution qu'eurent à souffrirent vers

ce temps les protestants en France, anima l'animosité qui existait déjà entre les Français et les Anglais. Malheureusement cet esprit se fit sentir jusque chez les colons du nouveau monde. Un peuple comme celui de la Nouvelle-Angleterre, qui avait récemment souffert pour ses croyances religieuses, ne pouvait voir d'un œil indifférent la persécution des Français contre les protestants leurs frères. Disons de suite que plusieurs personnages haut placés n'approuvaient pas ces haînes religieuses ; de ces sentimens différens, l'opposition à l'autorité augmentait journellement.

3. Durant tout le temps des troubles qui eurent alors lieu, il est surprenant de voir les Iroquois garder toujours la plus stricte neutralité. La situation de leur pays, au milieu des deux colonies, contribua sans doute pour beaucoup à entretenir la neutralité des Iroquois ; ils avaient la possibilité de recevoir des informations des deux côtés. Les égards que les deux pouvoirs leur montraient les accoutumèrent probablement à la dissimulation. Lorsque les Anglais demandèrent l'aide des cinq nations pour faire la guerre aux Français, elles montrèrent la plus grande répugnance. Les députés Iroquois alléguèrent, que quand ils faisaient un traité, ils avaient l'intention de le suivre ; que les Européens semblaient faire des traités pour le seul plaisir de les violer ; un des vieux chefs leur dit même dans son rude langage : " les deux nations, Française et Anglaise, ressemblent à deux hommes ivres."

4. En 1709, un homme du nom de Vetch mit devant la cour de la reine Anne, un plan pour conquérir le Canada ; il en reçut les pouvoirs nécessaires pour mettre son dessein

à exécution. Les forces Anglaises ayant été requises pour aller en Portugal, on ne put les conduire sur le St. Laurent; le marquis de Vaudreuil eut le temps de pourvoir à la défense du pays.

5. Quelques temps après, les Anglais occupèrent les bords du Lac George et du Lac Champlain, où ils érigèrent des forts. Les Iroquois, pour empêcher les Anglais de s'établir dans ces lieux, empoisonnèrent l'eau que les Anglais buvaient. Les Anglais effrayés abandonnèrent leur entreprise; ils blûlèrent leurs forts et leurs canots, puis ensuite ils se retirèrent à New-York.

6. Le Canada put alors jouir de quelques moments de repos; on savait que les Anglais faisaient des préparatifs pour une nouvelle expédition; et qu'ils faisaient tous les efforts possibles pour s'assurer la co-opération des Iroquois. Les Français eurent pourtant à soutenir une guerre assez sérieuse contre une nation Sauvage appelée Outagamis ou Renards. Ces Sauvages demeuraient dans la partie la plus reculée du territoire; ils furent enfin forcés de demander humblement la paix; les Sauvages alliés des Français engagèrent ces derniers à pousser la guerre à l'extrémité, ce qui fut cause que cette tribu fut presqu'entièrement exterminée.

7. Le Canada fut près d'être envahi par mer et par terre en 1171, par les Anglais. Cette attaque fut honteusement conduite; la flotte fut surprise par une tempête, près des Sept Iles, à l'entrée du golfe St. Laurent. Les pilotes ne connaissant pas le fleuve ne purent sauver les vaisseaux. Les Anglais perdirent en un jour huit vais-

seaux et huit cent quatre-vingt-quatre hommes, tant officiers et soldats que matelots, et la flotte fut obligée de retourner à Boston.

8. A la paix d'Utrecht, qui eut lieu entre la France et l'Angleterre en 1713, il fut stipulé que la France garderait le Canada ; mais que l'Acadie et Terre-Neuve passeraient à l'Angleterre, qui jouirait de tous les droits de la France ; les Iroquois étaient aussi reconnus sujets Anglais. Cette paix procura encore quelques années de paix à la colonie ; pendant ce temps les ressources du pays augmentèrent considérablement. Le marquis De Vaudreuil profita de la paix pour renforcer les fortifications de Québec et de Montréal. La force militaire fut augmentée jusqu'au nombre de 5000 hommes ; la population était de 26,000 habitans ; elle fut bien gouvernée, les militaires furent pourvus de ce qui leur était nécessaire ; le gouverneur fit aussi faire des baraques dont le besoin se faisait vivement sentir. Les habitans du pays furent forcés de payer une contribution, qui servit à payer les troupes et à payer pour ériger des fortifications. La colonie fut prospère le reste du temps de l'aministration de M. De Vaudreuil, qui mourut en 1725. Le gouvernement de cet homme fut juste, ferme et vigilant.

9. Le voyageur français Charlevoix visita le Canada de 1720 à 1721 ; il donna une description très intéressante de ce pays. Québec contenait alors environ sept mille âmes ; il y avait des établissemens dans la haute et la basse ville ; la vue prise du sommet du cap, dit ce voyageur, sera sans égale en beauté, lorsque les rives du fleuve

seront cultivées. Dès ce temps, la société était très agréable à Québec ; on y parlait le français avec une grande pureté. Il faut pourtant avouer, dit-il, que " les militaires et la noblesse, sous ce voile de gaîté, cachent une grande pauvreté. Ces messieurs avouent que les Anglais, leurs voisins, savent mieux qu'eux amasser des trésors ; mais qu'une fois amassés, ils ne savent plus qu'en faire ;" tandis qu'eux, savaient parfaitement comment on peut employer l'or en élégance et en modes agréables. Le seul moyen de faire fortune, convenant aux Français, était le commerce des pelleteries ; mais ils étaient si empressés d'en dépenser le revenu dans les plaisirs, que le même voyageur compare la fortune des Français aux monticules de sable des plaines mouvantes du désert de l'Afrique, qui disparaissent presque aussitôt après leur formation.

10. Jusqu'à ce temps, le travail lent et dur de l'agriculture n'était pas encore assez en honneur pour attirer l'attention ; le commerce des bois était encore dans les langes de l'enfance ; l'absence du minerai d'or ou d'argent était cause qu'on ne prisait pas très fort le pays de la Nouvelle-France. Les deux rives du St. Laurent étaient déjà entre les mains des seigneurs, qui avaient près de leurs manoires quelques cultivateurs peu fortunés et plus malheureux qu'aisés. Il y avait sur la Rivière Bécancour, un baron du nom de cette rivière ; il était revêtu du titre d'inspecteur-royal des chemins, quoiqu'il demeurât presque dans un désert. Trois-Rivières était une place agréable contenant environ huit cents âmes. Les mînes de fer n'étaient pas encore exploitées, quoique découvertes depuis quelques années.

11. Charlevoix suivit la côte sud du Lac St. Pierre ; il parle particulièrement de la paroisse de St. François, où quoique la terre fut très fertile, il ne rencontra que quelques cultivateurs très pauvres. Il parle favorablement de la beauté de l'île de Montréal ainsi que de la ville, comme le font encore de nos jours tous les visiteurs. Charlevoix ne parle pas de la population de l'île ; mais nous savons par d'autres écrivains, qu'elle était d'environ trois milles âmes en 1720 ; les parties hautes et basses de la ville étaient habitées, les faubourgs même étaient en voie de construction. Les villages voisins du Sault St. Louis et de Montmagny étaient habités par des Sauvages amis des Français ; ces Sauvages servaient de barrières contre leurs frères barbares des forêts.

12. Il n'y avait au-dessus de Montréal que des stations détachées des unes des autres ; elles servaient à protéger le commerce. Charlevoix passa avec sa suite par les rapides du St. Laurent, jusqu'au Lac Ontario, en canots d'écorce. Il ne donne aucune description du fort de Cataraqui, maintenant Kingston ; il n'en parle que comme d'un fort peu important, n'ayant aucune culture alentour. Il continua son voyage sur le côté sud du Lac Ontario ; la légèreté de ses embarquations, l'obligeait de suivre le vent, et de faire quelquefois une route alongeant considérablement son voyage.

13. Charlevoix parvint enfin à la Rivière Niagara, où il trouva une jolie habitation, occupée par un monsieur Joncaire. Il y trouva aussi plusieurs officiers distingués et quelques soldats. Il ne parait pas que la culture du sol fût considérable.

14. Le voyageur ne manqua pas de visiter la Chûte de Niagara, qui devait être alors un peu différente de ce qu'elle est de nos jours, si nous ajoutons foi à la description du Père Hennepin, qui passa là près de quarante ans avant Charlevoix. La description qu'il en fit représente un bloc de rocher sur le côté canadien ; il faisait tourner l'eau sur elle-même. On ne voit plus ce rocher de nos jours ; néanmoins on ne peut nier qu'il y ait eu du changement dans ce lieu ; mais de quelle espèce ? il n'en reste aucune marque. L'opinion générale est que les rochers se sont considérablement reculés ; le professeur Lyell, et les principaux géologues du Canada, et des Etats-Unis entretiennent cette pensée.

15. Les Sauvages portèrent les canots des voyageurs jusqu'au haut des rapides de la chûte. Ces derniers après avoir considéré avec étonnement le beau spectacle offert à l'œil en cet endroit, continuèrent leur route sur le Lac Erié. Charlevoix parle du climat d'une manière avantageuse ; il dit encore, qu'aussi longtemps qu'il fit voile sur le rivage canadien, il trouva " l'eau aussi pure que l'eau de la plus pure fontaine ; beaucoup de chasse ; de beaux rivages, bordés par les plus nobles forêts du monde."

16. Après une navigation de cinq jours près de charmants rivages, Charlevoix arriva au Détroit. Cet écrivain jugea cette partie du pays la plus belle et la plus fertile. Un fort français avait été bâti au Détroit, environ quinze ans auparavant ; mais plusieurs circonstances avaient réduit ce fort à bien peu de chose. Charlevoix continua son voyage jusqu'à Michillimakinac, près de la jonction des

lacs Huron, Michigan et Supérieur. Il ne paraît pas qu'il poussa son voyage plus loin que ce fort. Les bords du Lac Supérieur n'ont été bien connus que dernièrement. L'attention y a été attirée, ces dernières années, par les vastes et riches mînes de cuivre, que l'on a découvertes sur les rivages tant canadiens que des Etats-Unis. Le fort de Michillimakinac comme, tous les autres depuis Montréal, n'était qu'un faible poste, entouré d'un village sauvage. On peut raisonnablement croire de cette description qu'au dessus de Montréal, il n'y avait rien en ce temps qui pût faire donner au pays le nom de colonie.

Questions sur la 2me Partie.— Chapitre VI.

Que contient le sixèieme chapitre ?

I.—1. Que firent les Iroquois ? Qui commandait à Montréal ? Quelle force assembla le gouverneur ? Quel fut le résultat de cette attaque ? Que firent-ils des prisonniers ?

2. Que faisait Frontenac dans ce temps là ?

3. Quand les Iroquois firent-ils des ouvertures de paix ? Comment les députés furent-ils reçus ? Que signifiait l'un de leurs boucliers ?

4. Qui accompagna les députés à leur retour du Canada ? Qui revint avec Ouréonharé ? Que signifiaient les autres boucliers ? Frontenac accepta-t-il tous les boucliers ?

5. Que désirait Frontenac ? Que fit-il durant la suspension d'armes ?

6. Sur quel canton les Français marchèrent-ils ? Quel avis reçurent-ils des Indiens ? Que firent les Français ? Décrivez l'ordre de l'armée ? Les Sauvages parurent-ils ? Qu'avaient-ils fait de leur principale forteresse ? Que comprirent les Français ?

7. Frontenac accepta-t-il les propositions des Onéidas ? Qui dévasta le territoire de ces Sauvages ? Quelle censure les écrivains français font-ils de la conduite de Frontenac ? Que ne put empêcher De Frontenac ?

8. Les Indiens n'avaient-ils pas des sujets de plaintes ? Qui faisait le commerce ? Quel profit faisaient les marchands sur les fourrures ?
9. Que firent les Sauvages dès qu'ils surent apprécier le prix des pelleteries ? Que fit-on pour les contenter ? Que craignait le gouverneur ?
10. Que désiraient les Iroquois et les Anglais tout en faisant la guerre ? Qui ouvrit les négociations ? Quand la paix fut-elle signée ? Quel effet eut cette paix sur les Iroquois ?
11. Quand mourut Frontenac ? Que dit-on de lui ? Oú fut-il inhumé ? Quelle rue porte encore le nom de famille de Frontenac ?

II.—1. Qui succéda à Frontenac ? Que dit-on de son gouvernement ? Quelle douloureuse connaissance fit-on à l'échange des prisonniers ?
2. Par qui la paix fut-elle violée ? Quelle fut la cause de la guerre entre la France et l'Espagne ? Qui la commença ? Que dit-on de Marlborough et du prince Eugène ? Quel hardi dessein conçut l'Angleterre ?
3. Que dit-on de la mort du gouverneur De Calières ?

III.—1. Qui succéda à M. De Frontenac ? Oú le gouverneur porta-t-il la guerre ? Quel en fut le résultat ?
2. L'animosité religieuse ne vint-elle pas se joindre à l'animosité déjà existante ? Quel en fut l'effet ? Que pensa-t-on de la persécution contre les protestants, à la Nouvelle-Angletere ? Tous les colons de la Nouvelle-Angleterre applaudissaient-ils aux haines religieuses ?
3. Que faisaient les Iroquois au milieu de tant de haine ? Que répondirent-ils aux Anglais qui voulaient les entraîner à la guerre contre les Français ? Quelle rude raison donna un vieil Iroquois aux Anglais ?
4. Quel plan fut proposé à la reine Anne ? Oú allèrent les troupes destinées à attaquer le Canada ? Que fit alors Vaudreuil ?
5. Quand les Anglais voulurent-ils s'établir sur les bords des lacs Georges et Champlain ? Que firent les Iroquois ?
6. Que faisaient les Anglais ? Avec qui les Français étaient-ils en guerre ? Les Sauvages demandèrent-ils la paix ? Quelle fut la fin de cette guerre ?
7. Le Canada ne fut-il pas près d'être envahi en 1711 ? Qu'arriva-t-il à la flotte ? Combien de vaisseaux et d'hommes périrent ?
8. Quand eut lieu la paix d'Utrecht ? Quelles en étaient les conditions eu égard au nouveau monde ? Quel fut l'effet de cette paix sur le Canada ? Que fit le marquis de Vau-

d'reuil ? Pourquoi les habitans furent-ils forcés de payer une contribution ? Quand finit l'administration de M. De Vaudreuil ? Que dit-on de son gouvernement ?

9. Qui visita le Canada de 1720 à 1721 ? Que dit-il de Québec ? Que dit-il de la société ? Que dit-il du language ? Quelle était l'opinion des Français sur les Anglais ? Par quel moyen faisaient-ils fortune ? A quoi Charlevoix compare-t-il les fortunes des Français ?
10. Dans quel état était l'agriculture ? Le commerce des bois ? L'absence de minerais nuisait-elle à la colonie ? Les côtes du St. Laurent étaient-elles habitées ? Oú demeurait l'inspecteur-royal des chemins ? Qu'étaient les Trois-Rivières ?
11. Que dit Charlevoix de la paroisse de St. François ? Que dit-il de l'Ile de Montréal ? De la population de l'Ile ? Des Sauvages ?
12. Comment Charlevoix parvint-il au Lac Ontario ? Que dit-il de Kingston ? Comment faisait-il son voyage ?
13. Oú Charlevoix arriva-t-il enfin ? Que trouva-t-il là ?
14. Charlevoix visita-t-il la Chûte de Niagara ? Donnez la description du Père Hennepin ? Voit-on ces rochers de nos jours ? Quelle est l'opinion des géologues ? Qui transporta les canots au haut de la chûte ? Que dit Charlevoix du climat du pays ?
16. Oú Charlevoix se rendit-il ensuite ? Comment regarda-t-il cette partie du pays ? Que dit-il du fort français ? Oú alla-t-il ensuite ? Quand le Lac Supérieur fut-il bien connu ? Que dit le voyageur de Michilimakinac ? Dans quel état était le pays au-dessus de Montréal, en 1721 ?

CHAPITRE VII.

DIVISIONS.

I. Administration du marquis De Beauharnois, 1726. —*II. Administration de M. De LaGalissonnière*, 1747.—*De M. De Jonquiere*, 1749.—*Administration Temporaire du baron De Longueuil.—III. Administration de M. Du Quesne*, 1752.— *IV. Administration de M. De Vaudreuil*, 1755.

I. Administration du marquis de Beauharnois,

1726.—1. La mort du marquis De Vaudreuil, survenue en 1725, plongea les Canadiens dans le deuil ; on pouvait justement regretter cet homme ; car il avait fait beaucoup de bien à la colonie. Le successeur de M. De Vaudreuil, fut le marquis de Beauharnois. Il arriva en Canada en 1726. Son administration ambitieuse alarma justement les colons anglais de New-York, et de la Nouvelle-Angleterre.

2. Le marquis de Beauharnois demeura gouverneur du Canada, pendant l'espace de vingt ans ; tout ce temps fut employé à promouvoir les intérêts de la colonie. Il fit le projet de traverser l'Amérique jusqu'à la mer du Sud ; ce projet n'eut aucun succès. Il fit bâtir un fort important à la Pointe-à-la-Chevelure, sur le Lac Champlain ; il en fit construire plusieurs autres dans différens endroits, dans l'intention de tenir les Anglais serrés, entre la mer et les monts Allèghanys, ne voulant pas qu'ils vinsent sur le bord des lacs, du St. Laurent, du Mississipi ni de leurs tributaires.

3. La guerre ayant été déclarée entre la France et l'Angleterre, une flotte anglaise fut envoyée pour s'emparer du Cap Breton, en 1745. Cette flotte était appuyée des forces militaires de la Nouvelle-Angleterre, appartenant à l'Angleterre, et même des troupes provinciales. La bataille de Fontenoy en Europe, dans laquelle les Français furent victorieux, exita les Canadiens à s'emparer de la Nouvelle-Ecosse en 1746 et 1747 ; les efforts furent vains, le traité D'Aix Lachapelle en 1748, suspendit les hostilités.

4. Des commissaires avaient été nommés pour établir

une ligne entre les possessions françaises et anglaises dans l'Amérique du Nord. Le gouverneur du Canada se prépara pour faire accompagner les commissaires dans les travaux de la ligne de démarquation, par un nombre de militaires assez grand, afin de faire croire aux Sauvages que la France faisait marquer les lignes, aux lieux mêmes où elle croyait avoir des droits. Des plaques de plomb portant les empreintes des armes de France, furent mises en terre, jusqu'aux lieux qu'il plut au gouverneur du Canada dans sa libéralité d'accorder à l'Angleterre. Ce travail fut fait avec une grande cérémonie, et beaucoup de formalités. Ce pas imprudent du gouverneur alarma le courroux des Sauvages, qui se déterminèrent à entrer en co-opération avec les Anglais pour chasser les Français de l'Amérique du Nord.

5. Vers ce temps, le roi de France émana un édit portant qu'à l'avenir on ne pourrait bâtir aucune maison en Canada, autre que celles assises sur une concession d'au moins un arpent et demi de front et quarante arpens de profondeur. Cet édit eut l'effet de confiner les colons sur les deux bords du St. Laurent. Bientôt après, les deux rives étaient peuplées depuis Québec, jusqu'à Montréal. Un changement favorable eut lieu dans le commerce des pelleteries; un système plus libéral et plus équitable fut adopté. Une foire annuelle fut ouverte à Montréal sous de justes réglemens; Montréal était déjà le centre du trafic du pays.

II. Administration du comte De LaGalissonnière, 1747.— 1. Le comte De LaGalissonnière homme de grande noblesse, succéda à M. De Beauharnois, en

1747. Il eut pour successeur le sieur De LaJonquiere, en 1749 ; qui eut pour successeur temporaire le baron de Longueuil ; en attendant l'arrivée du marquis Du Quesne comme gouverneur.

III. Administration du marquis Du Quesne, 1752.—1. Il paraît que le marquis Du Quesne fut de tous les gouverneurs du Canada celui qui chercha le plus à resserrer les limites des colonies de la Nouvelle-Angleterre. Il alla si loin qu'il fit bâtir le fort de Pittsburg, auquel il donna son nom, sur le territoire de la Virginie.

2. Les Anglais firent immédiatement bâtir un fort tout près du fort français, qu'ils nommèrent admirablement bien, du nom de "Fort de Nécessité :" ils envoyèrent dans ce fort une garnison de la Virginie, sous le commandement de George Washington, qui devint si célèbre. Il tenait alors une commission de colonel dans l'armée anglaise. Washington en allant prendre le commandement du Fort Nécessité, rencontra un parti de soldats du fort Du Quesne, sous les ordres de Jumonville. Ce dernier défendit aux Anglais de continuer leur route. Les Aglais indignés répondirent par une bonne mousqueterie. Jumonville fut tué, avec plusieurs de ses hommes. Les Français du fort Du Quesne ouvrirent dès lors les hostilités ; le Fort Nécessité fut assiégé, Washington fut obligé de capituler.

3. Tous les habitans des établissemens anglais furent alarmés des empiétemens des Français ; ils s'assemblèrent en convention à Albany, en Juin, 1754. Dans cette convention Benjamin Franklin proposa une réunion de toutes les colonies anglaises pour résister aux Français. Quoique

cette fédération n'eut pas lieu alors, ce document fut la base de l'union fédérale, qui fut ensuite formée pour renverser la domination anglaise dans les Etats-Unis.

4. L'Angleterre était encore en guerre avec la France. L'ambition de Fréderick de Prusse, et l'état de l'Europe, avaient rendu cette guerre générale. La France appareilla une flotte nombreuse sur laquelle furent embarqués plusieurs régimens destinés à donner de la force à la colonie française du nouveau monde ; une flotte anglaise fut envoyée à la poursuite des Français ; les Anglais réussirent à s'emparer de deux frégates qui pourtaient des troupes et les ingénieurs ; cette prise eut lieu près de Terre-Neuve ; les autres troupes françaises parvinrent à Québec.

IV. Administration du sieur De Vaudreuil, 1755.—1. Le marquis Du Quesne ayant demandé son rappel eut pour successeur le sieur De Vaudreuil, qui fut le dernier gouverneur français en Canada. L'administration du sieur De Vaudreuil s'ouvrit sous des auspices favorables ; ce fut la défaite du brave, mais trop hardi général Braddock, dans un des défilés des monts Alléghanys. Braddock n'étant pas accoutumé à la guerre des Sauvages, négligea la précaution ordinaire d'envoyer des éclaireurs sur sa route ; il refusa aussi de prendre les précautions nécessaires, au cas d'une rencontre des Français et des Sauvages leurs alliés. Lorsque les Anglais furent entrés dans une gorge, d'où ils ne pouvaient retraiter, les Français tombèrent sur eux inopinément. Un feu mortel accabla les soldats de Braddock, dont le plus grand nombre furent tués. Braddock lui-même fut au nombre des morts ; le reste de

l'armée fut sauvé par l'intrépidité du colonel Washington, qui se distingua dans ce lieu, et fit comprendre ce qu'il pourrait faire un jour ; il retrouva dans ce lieu les lauriers qu'il avait perdus à Nécessité.

2. Les troupes ramenées par Washington furent jointes à un corps de provinciaux, sous les ordres des généraux Johnson, Lyman et Shirley ; cette nouvelle armée repoussa une attaque commandée par le baron Dieskau. Après un combat de quatre heures, les Français se retirèrent à la Pointe-à-la-Chevelure, ayant perdu un millier d'hommes, plus la perte du baron Dieskau, qui fut pris par les ennmis ; il était dangéreusement blessé.

3. Ce succès releva le courage de l'armée Anglaise ; ces batailles servirent à aguerrir les colons Anglais, en les préparent à cette grande lutte qu'ils devaient soutenir, quelques années plus tard, contre ces mêmes hommes à côté desquels ils combattaient les Français. Washington ne pensait guère alors à la destinée qui l'attendait sur son chemin.

4. La France comprenant alors l'importance du Canada, envoya un corps choisi de troupes sous le commandement du brave et expérimenté marquis De Montcalm. Il eut de brillants succès, qu'il termina par la réduction de l'important fort anglais Oswago et du fort Edouard, près du Lac George. Cette belle victoire fut tachée par le massacre barbare de près de deux mille Anglais par les Sauvages alliés des Français. Ce fait monstrueux souleva l'indignation des Anglais, et les porta à faire ces préparatifs formidables qui finirent par détruire complètement le pouvoir de la France en Canada.

5. En compensation de ces pertes, la ville fortifiée de Louisbourg, dans l'île du Cap Breton, et la garnison qui la défendait, furent prises par les Anglais ; le général Amherst et le brigadier général Wolfe, futur conquérant du Canada, commandaient cette attaque. En 1758, le fort Frontenac près de Kingston, et le fort Du Quesne, près de la rivière Ohio, furent pris par les colons Anglais

6. La campagne de 1759 fut ensuite préparée ; elle devait être faite par le golfe et par terre. Le Canada devait être envahi sur trois points à la fois, par des généraux habiles. Le commandant général Amherst devait réduire la Pointe-à-la-Chevelure et Ticonderoga sur le Lac Champlain. Il devait ensuite traverser le lac et descendre la rivière Richelieu jusqu'au St. Laurent, pour ensuite rejoindre l'armée devant Québec. Les forces venant par la mer pour prendre Québec, étaient commandées par le brave et héroïque Wolfe. Le général Prideaux, commandant une autre armée, plus un corps de Sauvages alliés, sous les ordres de William Johnson, devait s'emparer de Niagara.

7. L'armée commandée par le général Wolfe était composée d'environ huit mille hommes. Elle fut transportée près de Québec, sur une flotte consistant en vaisseaux de guerre et de transport. Deux divisions débarquèrent sur l'I e d'Orléans le 27 Juin. Le général Montcalm fit de grands préparatifs pour défendre Québec. Il avait sous ses ord es environ treize mille hommes, desquels étaient six bataillons de troupes régulières, le reste étant des milices coloniales très bien disciplinées ; il y avait

aussi un peu de cavalerie, plus quelques centaines de Sauvages. Montcalm plaça ses troupes depuis la rivière St. Charles, jusqu'à la chûte de Montmorency, afin d'empêcher l'armée Anglaise de débarquer sur la côte nord du fleuve.

8. Wolfe essaya de débarquer ses troupes près de Montmorency ; mais les Français le repoussèrent vaillamment, malgré la mitraille que les vaisseaux lançaient pour protéger le débarquement. Vu cet échec, Wolfe envoya des dépêches en Angleterre, portant qu'il doutait pouvoir s'emparer de Québec, dans le cours de l'été. La perspective n'était pas très encourageante ; la forteresse déjà presqu'inataquable, tirait le canon presque sans interruption ; la ville était défendue par une force supérieure, et la population était tout-à-fait hostile aux Anglais. Au-dessus de la ville, les rochers à pic, rendaient le débarquement presqu'impossible ; au-dessous il y avait deux rivières à traverser dans le court espace de trois lieues ; plusieurs redoutes, et des Indiens vigilants. Une partie de la flotte était en haut de la ville, l'autre partie était dans le chenal du nord entre l'Ile d'Orléans et Montmorency.

9. Peu après cet essai infructueux, Wolfe ranima son esprit brave et vigoureux ; il assembla un conseil de guerre, et à l'instigation de son premier officier, le général Townsend, dit-on, il proposa de gagner les hauteurs d'Abraham, derrière la ville, où était la partie la moins fortifiée de la place. Le conseil adhéra à cette proposition hardie. Wolfe commença dès lors à se préparer à exécuter ce plan. Dans le même temps il faisait de si grandes démonstrations contre la position de Montcalm, que les Français

croyaient véritablement n'avoir rien à redouter du côté nord de la ville.

10. Le 11 Septembre, presque toutes les troupes débarquèrent, et montèrent par terre du côté sud du fleuve, jusqu'au-dessus de Québec ; la Rivière Etchemin fut traversée, et on embarqua tout le matériel de guerre au-dessus de Québec. Le 12, Wolfe remonta le fleuve jusqu'à trois lieues au-dessus de Québec, vers le Cap Rouge. Cette feinte trompa Montcalm ; il détacha Bourgainville avec son armée de réserve, pour remonter le fleuve et empêcher les Anglais de débarquer sur la rive nord. Pendant la nuit les Anglais descendirent sans bruit la rivière sur des bateaux aidés par le courant ; à quatre heures du matin, ils commencèrent à débarquer.

11. Il est difficile de concevoir comment les troupes anglaises purent débarquer, car les Français avaient des piquets tout le long du rivage ; ils devaient demander le mot de passe à tous les bateaux, et donner l'alarme en cas de danger. Le premier bateau fut interpellé ; alors le capitaine Donald M'Donald du régiment des Highlanders de Frazer, étant parfaitement maître de la langue française, répondit au " Qui vive ?" interpellation des Français, le mot de " La France." Alors la sentinelle demanda " A quel régiment ?" Le capitaine répondit " De la reine." Il savait par hasard que l'un des régimens de Bourgainville portait ce nom. Le soldat crut que c'était un convoi attendu et il répondit " Passe." Le bateau continua sans autre question. Un des soldats plus inquiet que les autres accourut au rivage et demanda " Pourquoi ne parlez-vous

pas plus haut ?" Le capitaine répondit d'un ton bas, " Tais-toi, nous serons entendus." Le soldat crut avoir tort, et se retira sans autre question. Les bateaux continuèrent de descendre sans autre embarras et prirent terre à l'endroit nommé depuis Wolfe's Cove (L'Anse du Foulon).

12. Le général Wolfe fut un des premiers sur le rivage ; en voyant la difficulté d'escalader la côte, il dit familièrement au capitaine M'Donald. " Je ne crois pas qu'il soit possible de monter ici ; mais voyons, essayez." La côte est véritablement à pic en cet endroit ; on peut croire impossible de l'escalader ; mais les Highlanders se tenant aux branches qui croissent à la surface du sol, montèrent hardiment cette montée terrible. En arrivant au haut de la montée, il fallut déloger un faible piquet qui défendait un étroit passage de la montée ; les soldats contiuèrent à monter, et en arrivant en haut, ils furent mis en ordre de bataille. Après des efforts extraordinaires, les Anglais parvinrent tous en haut en peu de temps ; bientôt l'armée de Wolfe était rangée sur les hauteurs en arrière de la ville, faisant face aux endroits faibles des fortifications.

13. Lorsque Montcalm reçut la nouvelle inattendue du débarquement de Wolfe, il conclut que si on ne pouvait le culbuter en bas des côtes, Québec était une ville perdue pour la France. Sous l'impression qu'un régiment seulement était sur les hauteurs, il perdit l'usage de sa prudence ordinaire ; comprenant que son ennemi avait déjà gagné beaucoup sur lui, en hasardant beaucoup, il résolut de combattre la troupe anglaise sans délai.

14. Il traversa la Rivière St. Charles le 13 au matin, quittant derrière lui une puissante forteresse, pour aller au-devant d'un ennemi dont le nombre n'était pas connu ; sans emmener d'artillerie, et sans attendre Bourgainville, qui, à la tête de deux mille hommes, formait un corps d'observation. Avant même que ses forces fussent toutes arrivées, il commença le combat par une attaque brillante, n'étant qu'à environ sept à huit cents pieds des Anglais. Les Anglais avancèrent régulièrement et bravement, jusqu'à environ cent à cent vingt pieds des Français ; alors ils envoyèrent une décharge qui fût très meurtrière chez les Français. Les Anglais avaient un petit canon, que les marins avaient monté avec des cordes. Il ne servit pas beaucoup, car le sabre et la baïonnette décidèrent du sort de la bataille. Les braves et agiles Highlanders, avec leurs armes pesantes servirent de cavallerie ; le feu bien nourri des fusilliers anglais remplaça en quelque sorte l'artillerie.

15. L'héroïsme de Montcalm était aussi grand que celui de Wolfe, tous deux étaient à la tête de leur armée, tous deux se jetaient hardiment où le danger semblait le plus grand. Souvent par leur valeur, ils ramenèrent la fortune incertaine, pendant un temps assez considérable. Tous deux furent blessés plusieurs fois ; mais ils n'en continuaient pas moins le combat avec enthousiasme. A la fin de l'action, tous les deux tombèrent blessés mortellement, en ramenant une dernière fois les soldats en présence les uns des autres.

16. Wolfe fut blessé au poignet dès le commencement

de l'action. Il enveloppa son bras d'un mouchoir, puis se plaçant à la tête de ses grenadiers, il les conduisit sur l'ennemi. Il reçut une autre balle de cette charge, mais il n'en continua pas moins de charger l'ennemi. Au moment où les ennemis commencèrent à fuir, Wolfe reçut une troisième balle en pleine poitrine ; elle le fit tomber. Ses soldats le relevèrent ; alors de sa main sanglante il essuya ses yeux comme pour en chasser l'ombre de la mort. Il ne put voir comment était son armée ; en s'affaisant de nouveau il entendit le cri de " Ils fuient ! Ils fuient ! !" ces mots retinrent son esprit qui s'envolait. " Qui fuit?" dit le héros mourant. " Les Français" répondit le soldat qui le soutenait, " ils abandonnent le champ de bataille." " Quoi !" dit-il " les Français fuient ; que Dieu soit loué ; je meurs heureux." En achevant ces paroles, le jeune victorieux rendit l'esprit Telle fut la mort de Wolfe à la fleur de l'âge, (il n'avait que trente-cinq ans) au temps où la plupart des hommes ne font qu'apparaître sur le théâtre des événemens de la vie.

17. Il y a un petit monument sur la place où mourut Wolfe, portant la date de l'événement, avec cette inscription " Ici mourut Wolfe victorieux." Le corps de cet homme était d'un trop grand prix pour l'Angleterre, pour le laisser même sur le champ de sa gloire. Il fut emporté en Angleterre, et enterré près du corps de son père, à Greenwich où il était né. La nouvelle de cette victoire parvint en Angleterre quarante-huit heures après les dépêches que Wolfe avaient envoyées précédemment. La

joie fut grande pour la victoire ; mais le prix blessait le cœur des Anglais. Cependant il y eut des illuminations partout en Angleterre ; on y chantait des chansons patrioques. Un seul village demeurait silencieux et convert d'un crêpe ; là une veuve pleurait la mort de son fils, devenu une des gloires de son pays.

18. Wolfe avait un port majestueux et une taille avantageuse, une belle peau, et des cheveux blonds ; son œil était calme, résolu et intelligent. A son retour de Québec, il devait épouser une jeune personne très aimable. Six ans après cette mort, cette dame devint l'épouse du dernier duc de Bolton ; elle mourut en 1809. Il y a un beau monument érigé à l'Abbaye de Westminister en l'honneur de Wolfe.

19. Le valeureux Montcalm mourut aussi noblement. Lorsqu'on lui dit que ses blessures étaient mortelles, il témoigna du contentement de mourir avant la reddition de Québec. M. De Ramzay, commandant de la garnison, joint au commandant De Rousselon lui firent une visite ; il les supplia de pourvoir à la retraite de l'armée, au-delà du Cap Rouge. De Ramzay le pria de vouloir bien donner des ordres ; Montcalm refusa de le faire, ne voulant s'occuper que de son salut ; il passa le reste de la nuit avec l'évêque et son confesseur.

20. Avant de mourir, il fit un beau compliment à l'armée victorieuse ; " Puisque je suis battu et mortellement blesse" dit-il, " c'est une grande satisfaction pour moi d'avoir été vaincu par une armée d'hommes braves et généreux." Un de ses derniers acte, fut d'écrire

une lettre recommandant les prisonniers à la générosité des vainqueurs. Il mourut à cinq heures du matin, le 14 Septembre ; il fut inhumé sur une élévation près du terrain des religieuses Ursulines.

21. A peine la bataille était elle terminée, que Bourgainville était arrivé ; mais le sort du Canada était fixé, le moment critique était passé. Bourgainville se retira à la Pointe aux Trembles, près de Québec, où il campa ; ensuite il se retira aux Trois-Rivières se rendant à Montréal avec son armée. Si toutes les troupes de la colonie eussent été sous les ordres de Montcalm lors de la bataille des hauteurs d'Abraham, l'héroïsme des troupes anglaises n'aurait probablement pu vaincre ce brave général, tant il montra de bravoure. Le 17 Septembre, un pavillon de paix fut envoyé de la ville au camp des Anglais ; le 18 fut signée une capitulation honorable pour les Français qui ne furent pas faits prisonniers, mais renvoyés en France.

22. On ne peut nier que les Highlanders Ecossais n'aient grandement contribué au succès de la prise de Québec. Les Français regardaient les Ecossais avec effroi ; de fausses notions sur ce peuple l'avait fait appeler les "Sauvages d'Ecosse." On disait que les Ecossais ne demandaient jamais quartier, mais aussi qu'ils n'en accordaient jamais ; qu'ils étaient si légers que personne n'était capable de les rejoindre, et par contre ne pouvait leur échapper ; qu'il était impossible de résister à leurs larges et longues épées ; que dans leur férocité, naturelle aux Sauvages, ils ne faisaient point de prisonniers, massacrant également les hommes, les femmes et les enfans.

23. L'Angleterre fut bien récompensée de la mesure prise d'employer les Highlanders à Québec. Ces hommes étaient tous de braves et nobles cœurs. Les Ecossais ayant pris le parti de Charles Stuart, dans la rébellion de 1745, avaient depuis ce temps été accusés d'idées déloyales. Ils saisirent l'opportunité d'entrer au service de l'Angleterre, afin de montrer leur attachement à la maison de Brunswick, plus modérée et plus reconnaissante. Le commandement de ces troupes fut donné à des officiers choisis dans les familles écossaises les plus estimées; une race d'hommes braves et hardis se trouvèrent au milieu de l'armée; ils servirent la couronne anglaise fidèlement, combattirent vaillamment, et gagnèrent à l'Angleterre une partie du nouveau monde.

24. Le bataillon envoyé à Québec était commandé par l'honorable Simon Fraser, fils de lord Lovat, qui eut la tête tranchée, pour crime de haute trahison. Huit cents hommes dépendant des domaines de ce lord, auxquels on avait joint six cents hommes des domaines environnans formaient un régiment. Ce corps superbe était composé de quatorze cent-soixante hommes, commandés par "le maître de Lovat." Tous ces soldats portaient le costume écossais, hiver et été, même sous le rigoureux climat du Canada; leurs armes étaient le mousquet et leurs grandes épées; quelques-uns portaient une longue dague. Ils étaient toujours suivis de leur chapelain, le révérend Robert Macpherson. Leur conduite surmonta promptement la mauvaise opinion entretenue contre "ces fils de la montagne."

25. On peut dire que la prise de Québec décida du sort de la domination française en Canada. Peu après, le général Amherst avec une armée considérable prit le Fort de Ticonderoga, et la Pointe-à-la-Chevelure ; le général Prideaux, aidé de sir William Johnson et des Sauvages, prit le Fort Niagara.

26. Nous avons été plus long sur cette partie de l'Histoire du Canada que sur les événemens précédens, parce qu'il est bon que les enfans sachent comment le Canada passa de la domination française à celle de l'Angleterre, et comment il se fait que le pavillon anglais flotte aujourd'hui sur la citadelle de Québec.

Questions sur la 2me Partie.—Chapitre VII.

Quelles sont les divisions du septième chapitre ?

I.—1. Que dit-on de la mort du marquis de Vaudreuil ? Qui lui succéda ? Que dit-on de son administration ?

2. Le marquis de Beauharnois fut-il longtems gouverneur du pays ? Quels forts fit-il bâtir ? Pourquoi fit-il bâtir ces forts ?

3. Racontez comment le Cap Breton passa sous la domination anglaise ? Les Canadiens ne voulurent-ils pas s'emparer de la Nouvelle-Ecosse en 1746 et 1747 ?

4. Parlez-nous des commissaires qui furent nommés en 1748. Que fit le gouverneur du Canada ? Que mit-on en terre pour faire connaître la ligne de démarquation ? Que pensèrent les Sauvages de ce procédé ? Quelle résolution les Sauvages prirent-ils conjointement avec les Anglais ?

5. Quel édit royal fut émané dans ce temps ? Quel changement eut lieu dans ce temps ? Que devenait Montréal dès ce temps là ?

II.—1. Qui succéda à M. De Beauharnois ? Qui succéda au comte De LaJonquière ?

III.—1. Que dit-ou du gouvernement de Du Quesne ? Où fit-il bâtir un fort ?

2. Que firent les Anglais ? Quel homme remarquable fut envoyé pour commander au fort Nécessité ? Qui rencontra Washington ? Qu'arriva-t-il ? Quelle réponse fit-on à l'ordre de Jumonville ? Quel en fut le résultat ?
3. Quelle confédération eut lieu en Juin, 1754 ? Que proposa Benjamin Franklin ? Que dit-on du document de Franklin ?
4. A qui l'Angleterre faisait-elle la guerre ? Qu'arriva-t-il à la flotte française envoyée au secours du Canada ?

IV.—1. Qui succéda au marquis Du Quesne ? Sous quelles auspices son administration fut-elle ouverte ? Que négligea Braddock ? Qu'arriva-t-il ? Quel fut le sort de Braddock ? Qui sauva le reste de l'armée ?
2. Comment les mêmes troupes se distinguèrent-elles ensuite? Où les Français retraitèrent-ils ?
3. Quel effet eut ce succès ? A quoi servirent ces batailles ? Que dit-on de Washington ?
4. Qui fut envoyé en Canada ? Quels succès obtint-il ? Quel fait affreux eut lieu après ces deux victoires ? Quel fut l'effet de ce massacre ?
5. Où les troupes anglaises furent-elles victorieuses ? Quel forts furent ensuite pris ?
6. Comment la campagne de 1759 fut-elle préparée ? Comment le Canada devait-il être envahi ? Que devait faire le général Amherst ? Que devait faire le général Wolfe ? Que devait faire le général Prideaux ?
7. Quelle armée commandait Wolfe ? Quelles préparatifs fit Montcalm ? Décrivez ces forces ? Où les plaça-t-il ?
8. Où Wolfe essaya-t-il de débarquer ? Quel fut le résultat ? Quelles dépêches envoya-t-il en Angleterre ? Donnez des détails sur la position de Wolfe ? Pouvait-il débarquer en haut de la ville ? Pouvait-il débarquer en bas ? Où était la flotte ? Que fit Wolfe alors ?
9. Quelle proposition fit-il ? Le conseil admit-il le plan d'attaque ? Que faisait Wolfe dans le même temps ?
10. De quel côté du fleuve les Anglais débarquèrent-ils ? Que fit-on le 12 Septembre ? Cette ruse réussit-elle ? Comment les Anglais descendirent-ils le fleuve ?
11. Qu'est-il difficile de concevoir de ce débarquement ? Racontez la ruse du capitaine M'Donald ? Que crut le soldat ? Quelle question fit encore un soldat ? Que lui répondit M'Donald ? Où les bateaux prirent-ils terre ?
12. Quelle remarque fit Wolfe en débarquant ? Que dit-on de la montée en cet endroit ? Que rencontrèrent les Anglais au haut de la côte ? Que fit le général ? Dans quel état était l'armée au lever du soleil ?

13. Que conclut Montcalm du débarquement des Anglais ? Que fit-il alors ?
14. Quelle faute commit Montcalm ? Décrivez l'attaque brillante de Montcalm ? Comment les Anglais avancèrent-ils ? N'avaient-ils pas un canon ? Qui décida du sort de le bataille ? Que dit-on des Highlanders ? Que dit-on des fusilliers anglais ?
15. Que dit-on de Montcalm ? De la valeur des deux commandants ? De leurs blessures ? De leur mort ?
16. Où Wolfe reçut-il sa première blessure ? Où Wolfe reçut-il le coup mortel ? Quel effort fit-il ? Répétez ses derniers mots ? Que dit-on de Wolfe ?
17. Oú est le monument indiquant le lieu de la victoire de Wolfe ? Oú est son corps ? Comment cette nouvelle fut-elle reçue en Angleterre ? Quelles réjouissances eurent lieu ? N'y avait-il pas un village oú les larmes remplacèrent les réjouissances ?
18. Comment était la personne de Wolfe ? Ne devait-il pas se marier, à son retour de Québec ? Oú trouve-t-on un monument érigé en l'honneur de Wolfe ?
19. Comment mourut Montcalm ? Dites quelque chose qui fasse voir sa sollicitude pour l'armée ? Comment passa-t-il la nuit ?
20. Quel compliment fit Montcalm avant de mourir ? Mentionnez l'un de ses derniers actes ? Oú fut-il inhumé ? Qui arriva après la bataille ?
21. Oú se retira-t-il ? Oú les troupes françaises allèrent-elles s'établir en quartier d'hiver ? Qu'arriva-t-il le 18 Septembre ? Quels étaient les termes de la capitulation ? Qui prit le commandement de Québec ?
22. Que doit-on dire des Highlanders Ecossais dans cette occasion ? Quelles idées étranges avaient les Français sur les Ecossais ? L'Angleterre avait-elle hésité de se servir des Ecossais dans la guerre du Canada ?
23. Quelles ésaient alors les idées des Anglais sur les Ecossais? Comment se conduisirent-ils ? Qui reçut le commandement des clans écossais ? Quelle en fut la conséquence ?
24. Qui commandait le bataillon écossais à Québec ? De combien d'hommes était-il composé ? Décrivez leur habillement ? Leurs armes ? Qui les accompagnaient ? Détruisirent-ils la mauvaise opinion qu'on avait sur eux ?
25. Que doit-on dire de la prise de Québec ? Quels furent les succès des généraux Amherst et Prideaux ?
26. Pourquoi a-t-on été plus long sur la prise de Québc que sur les autres événemens du Canada ?

3ME PARTIE.

LE CANADA SOUS LA DOMINATION ANGLAISE.

ISTOIRE DU CANADA RELATANT CE QUI A EU LIEU DEPUIS LA PRISE DE QUEBEC, EN 1759, JUSQU'A L'UNION DES DEUX CANADAS, EN 1840 ; FORMANT UN LAPS DE TEMPS DE QUATRE-VINGT-UN ANS.

CHAPITRE I.

DIVISIONS.

I. Depuis la Prise de Québec, en 1759, *jusqu'au Traité de Paris, en* 1763.— *II. Depuis le Traité de Paris jusqu'à la Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, en* 1774.—*III. Depuis la Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis jusqu'à la Déclaration de Guerre en* 1812.

I. DEPUIS LA PRISE DE QUÉBEC, EN 1759 JUSQU'AU TRAITÉ DE PARIS, EN 1763.—1. Lorsque le Canada tomba sous la domination de l'Angleterre la population était de 65,000 âmes. Presque tous étaient cultivateurs ; la frugalité, l'industrie et la moralité étaient les traits les plus saillants des cultivateurs. Il y avait aussi une noblesse dans le pays. Cette dernière, quoique pauvre, était très

respectée. Il y avait encore un grand nombre de Sauvages, tous ou presque tous catholiques romains.

2. Les termes de la capitulation, en faveur des colons français, furent fidèlement et libéralement observés, par le gouvernement anglais. La liberté civile et religieuse fut accordée aux Canadiens ; les vaincus reçurent beaucoup d'égards des Anglais leurs vainqueurs ; malheureusement toute l'autorité gouvernementale fut donnée, à des sujets anglais. Ces derniers étaient ou militaires ou commerçans ; plusieurs n'avaient pas les qualités nécessaires pour leurs importantes fonctions. Il y en eut qui montrèrent un esprit bigot, et un mépris marqué envers les vieux habitans du pays, sans avoir plus d'égard pour la noblesse.

3. Le général Murray qui administrait le pays, nonobstant les intentions des officiers anglais, protégea courageusement les Canadiens, sans s'occuper des plaintes que ses subalternes faisaient aux ministres d'Angleterre ; sa couduite impartiale lui mérita la confiance des Canadiens. Immédiatement après la capitulation, le gouverneur établit des gouvernemens militaires dans tous les pays ; un peu après la paix qui termina le pouvoir français en Canada, de nouvelles cours civiles et criminelles furent établies, la jurisprudence desquelles était la loi anglaise introduite dans le pays.

4. Les Canadiens furent si satisfaits des changemens introduits par les Anglais, que lorsque George II mourut, vers la fin de 1760, tous les Français du Canada prirent le deuil. Quoique la conquête du Canada eut eu lieu

sous son règne, ce monarque vécut à peine assez pour apprendre l'agrandissement de son empire. Au milieu des réjouissances de son peuple, ce vieillard fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau, à l'âge avancé de soixante-dix-sept ans.

5. Sa majesté George III fut le premier roi d'Angleterre qui reçut l'hommage des nouveaux sujets anglais. Le chevalier de Chaussegros de Léry et sa dame furent les premiers Canadiens qui eurent l'honneur d'être présentés à la cour. Le jeune et gallant monarque en recevant madame De Léry qui était une très belle femme, lui dit gracieusement : " Si toutes les dames du Canada sont aassi belles que vous madame, j'ai vraiment fait une belle conquête."

6. Au mois d'Avril, l'armée française qui avait été cantonnée dans le voisinage de Montréal, sous le commandemant du chevalier de Lévi, marcha sur Québec, dans le dessein de s'en emparer. Le 27 il y eut une bataille près de Québec entre les Français et les Anglais ; elle dura deux heures et fut soutenue vigoureusement de part et d'autre. Le général Murray se voyant accablé par le nombre, retraita sur Québec, après avoir perdu plus de mille hommes. Si ce général fut coupable d'avoir quitté une place fortifiée pour aller rencontrer un ennemi plus nombreux que son armée, il satisfit amplement par la vigueur qu'il déploya en mettant Québec en état de défence ; ce qui lui permit d'attendre des secours, qui lui arrivèrent le 15 de Mai. Une flotte mouilla ce jour même dans la rade de Québec ; elle portait une nouvelle

armée, sous les ordres de l'amiral Swanton, qui arriva à temps pour sauver la ville, et forcer le chevalier de Lévi de retraiter sur Montréal.

7. Toutes les forces françaises furent alors concentrées sur Montréal, où le gouverneur Vaudreuil résolut de faire les plus grands efforts pour soutenir la domination française en Canada. Les fortifications de la ville furent fortifiées de nouveau pour la défence de la ville ; les bateaux furent convertis en bateaux de guerre.

8. Le général Murray ayant pris autant de soldats de la garnison de Québec, que le lui permettait la sureté de la ville, savança sur Montréal. Le général Amherst, avec l'armée stationnée à Oswego, s'approcha aussi de Montréal dans une direction opposée. Les deux armées se trouvèrent près de la ville le même jour. Le colonel Haviland était sur le côté sud du fleuve vis-à-vis Montréal, avec un fort détachement. De Vaudreuil était donc environné de toute part et presque forcé de se rendre.

9. Le 8 Septembre, 1760, Vaudreuil signa la capitulation par laquelle Montréal et tout le reste du Canada passait sous la domination anglaise. Quelques jours après. les troupes françaises descendirent à Québec ; de là elles furent embarquées pour la France, ne devant plus servir dans la guerre qui se faisait alors entre les deux nations. Tel fut le dernier effort pour conserver le Canada à la France ; le tout se termina sans tirer un seul coup de fusil, et sans la perte d'un seul homme.

10. Vaudreuil obtint les stipulations les plus libérales pour le bon traitement du peuple qu'il avait gouverné,

particulièrement pour le libre exercice de la religion catholique romaine, et la préservation des propriétés appartenant aux communautés religieuses. Il demanda même que l'évêque continuât d'être nommé par la cour de France, ce qui lui fut refusé. La possession du Canada, et conjointement celle des territoire adjacents, fut abandonnée à l'Angleterre par la France le 10 Mai, 1763, par le traité de Paris.

11. Tandis que l'on négociait le traité du 10 Mai, 1763, il paraît que les murmures du peuple français, qui ne voulait pas céder le Canada aux Anglais, parvinrent au trône. Le roi envoya immédiatement son ministre Choiseul, homme habile, remontrer au peuple, que tous les hommes d'état jugeaient nécessaire que la France abandonnât le Canada à l'Angleterre. Il fit remarquer que si les Anglais avaient autant de sagesse qu'ils paraissaient en avoir, ils seraient presqu'obligés de payer des subsides à la France bien prochainement ; il prophétisa que les états de la Nouvelle Angleterre, étant tout à fait ennemis du gouvernement monarchique, se déclareraient indépendans dès qu'ils n'auraient plus une puissance ennemie à leur côté. Cette prédiction fut bientôt vérifiée par la conduite des colons anglais de l'Amérique du Nord.

II. DEPUIS LE TRAITÉ DE PARIS, EN 1763, JUSQU'A LA DÉCLARATION DE L'INDÉPENDANCE DES ETATS-UNIS, EN 1774.—1. La population du Canada s'accrut rapidement après la conquête, par l'émigration des Anglais, qui venaient s'établir dans le nouveau pays sous leur domination. Le commerce avec l'Angleterre fut

encouragé ; les richesses naturelles du pays furent soigneusement exploitées ; les Canadiens commencèrent alors à jouir d'une liberté qu'ils n'avaient véritablement pas eue jusqu'alors. La prospérité fît presque oublier les vexations de M. Bigot, financier du roi de France, qui avait presque ruiné le commerce par ses péculats éhontés.

2. L'intendant, comme on l'appelait, avait sous ses ordres tout le département financier de la colonie ; prenant avantage d'un papier-monaie, qui pendant plus de trente ans avait été racheté fidèlement ; il en jouit pour cacher ses spéculations. Ce papier-monaie avait été donné en paiement dans toutes les transactions civiles et militaires ; il circulait librement ; de manière que tout ce dont le gouvernement français avait besoin était payé en papier. Lorsque les Anglais entrèrent dans le Canada pour s'en emparer, le gouvernement français,comme s'il eût voulu détruire tout le commerce d'un seul coup, refusa de payer les billets émis par Bigot. Cet acte ruinait non seulement ceux qui avient ces billets, mais encore tous ceux qui transigeaient avec ce papier-monaie. Il y avait en circulation l'énorme somme de £4,000,000 sterling. La seule compensation pour cette perte fut une remise de quatre par cent, sur la valeur originaire.

3. L'année 1765, fut mémorable par un incendie considérable, qui commença dans la maison d'un homme du nom de Livingston. Ce dernier avait mis dans le grenier de sa maison des cendres encore chaudes qu'il voulait conserver pour faire du savon. Le manque de pompe permit

à la conflagration de devenir considérable en peu de temps ; un grand vent empêchait de pouvoir l'arrêter ; on ne put se rendre maître du feu qu'en détruisant une partie des bâtimens des sœurs de la rue Notre-Dame. Cent-huit maisons furent brûlées, et deux cents quinze familles furent réduites à la plus grande détresse. Ce désastre avait eu lieu dans la basse-ville ; trois ans après, un autre incendie dévasta la haute-ville, deux églises, une grande école de charité, plus quatre-vingt-dix maisons furent réduites en cendre. La sympathie de tous les pays fut accordée aux malheureux incendiés ; une somme considérable fut recueillie en Angleterre, et envoyée pour secourir les malheureux ; néanmoins plusieurs demeurèrent dans la pauvreté, malgré les efforts faits pour effacer ce malheur. La population de Montréal était alors d'environ sept mille âmes.

3. Afin de concilier l'esprit des Français du Canada, les lois civiles anglaises qui avaient été introduites dans le pays, furent rappelées ; on y substitua la " Coutume de Paris" que les Canadiens connaissaient et à laquelle ils étaient accoutumés. La langue française fut aussi introduite dans les cours, et il y eut encore d'autres changemens qui firent plaisir aux Canadiens.

5. Le moment critique de l'indépendance américaine était arrivé ; les colons anglais rejetèrent l'allégeance anglaise plutôt que de se soumettre à être taxés par le gouvernement impérial, où ils n'étaient pas représentés. Les Canadiens-Français furent invités à se joindre à la rébellion américaine ; mais ils refusèrent de la joindre.

Ils comprenaient les bienfaits dont ils jouissaient sous le gouvernement anglais ; ils préférèrent même se soumettre à l'"Acte du Timbre," qui causa tant de mécontentement chez leurs voisins.

III. Depuis la Déclaration de l'Indépendance en 1774 jusqu'a la Déclaration de Guerre en 1812.—1. La première assemblée du congrès des Etats-Unis eut lieu à Philadelphie, le 5 Septembre, 1774. Il faut remarquer que l'indépendance des Etats-Unis obtenue, un des premiers actes de ce peuple fut de tenter de s'emparer du pays qu'il avait envahi, pour aider l'Angleterre à en devenir souveraine. Il est certain que l'argent que l'Angleterre voulait lever sur les colons anglais d'Amérique, et qui fut la cause de la rupture entre les deux pays, était pour remplir le vide occasionné par les frais qu'il avait fallu faire, pour s'emparer du Canada.

2. Les Américains ayant résolu d'envahir le Canada y entrèrent dans l'automne de l'année 1775, par deux voies différentes, par le Lac Champlain, et par la Rivière Kénebec. La première division sous le commandement du général Montgomery fut heureuse. Après s'être emparée de Ticonderoga, de la Pointe-à-la-Chevelure et St. Jean, Montgomery s'avança sur Montréal. Son armée était considérable ; les Anglais n'avaient que quelques soldats à lui opposer. Le général Carleton, qui avait succédé au général Murray dans le commandement militaire, fut repoussé de Longueuil, de manière que Montgomery n'eut qu'à s'emparer de Montréal sans opposition ; ce qu'il fit le 19 Novembre. La force navale de la rivière,

tous les magasins militaires et les provisions lui furent livrés ; le général Prescott, les volontaires et les soldats devinrent prisonniers de guerre. Trouvant beaucoup de drap dans la ville, le général Montgomery fit habiller ses troupes, qui souffraient beaucoup de la sévérité du climat.

3. La seconde division de l'armée américaine, sous le général Arnold, parvint au St. Laurent le 9 Novembre. Elle avait traversé avec une fatigue extraordinaire les forêts et les savanes de l'état du Maine ; à son arrivée à la Pointe Lévi vis-à-vis Québec elle était épuisée de fatigue. Québec était alors presque sans défence ; si le général eût été alors capable de traverser le fleuve, la capitale et son territoire auraient passé aux Américains. Heureusement que toutes les embarquations avaient été traversées du côté nord du fleuve ; Arnold ne put traverser le fleuve que le 14. Il débarqua cinq cents hommes à Wolfe's Cove, (l'anse du foulon) et il attendit en ce lieu, espérant que Montgomery le joindrait en descendant de Montréal.

4. Le général Carleton, gouverneur anglais, était en ce temps occupé près de Montréal, à repousser le général Montgomery. Ce dernier s'efforçait de joindre le général Arnold afin d'attaquer conjointement la citadelle. Comprenant que la sûreté du pays dépendait de la possession de Québec, Carleton fit un mouvement de maître, pour arriver à cette ville. Il fut assisté par le capitaine Joseph Bouchette, de la marine royale, (aieul de Joseph Bouchette, écr., arpenteur général) qui le conduisit la nuit dans un canot au milieu des forces américaines. Pour éviter le bruit des avirons on avait fait bourrer les

bords du canot, ainsi que les poignées des avirons. Carleton parvint à la citadelle de Québec le 19, lorsque les Américains le croyaient occupé à repousser Montgomery de Montréal.

5. L'arrivée de Carleton à Québec fut une grande joie pour les Canadiens, qui aidèrent aux soldats anglais à préparer la défence de Québec. Les forces de Carleton ne se montaient qu'à dix-huit cents hommes. Il n'y avait pas plus de trois cent-cinquante hommes de troupes régulières, dont deux cent trente soldats écossais du régiment Highlanders de Fraser, lesquels étaient établis dans le pays. Ils avaient repris le service au moment du danger, sous le colonel M'Lean. Il y avait aussi environ quatre-cent-cinquante marins, plus un beau corps de milice canadienne volontaire.

6. Les généraux américains s'étant réunis, sommèrent Carleton de livrer la ville. Carleton refusa de se rendre à la sommation. La ville fut alors assiégée ; dans le cours du mois de Décembre, Montgomery n'ayant point d'espoir de réussir, résolut de faire une attaque nocturne. Le projet de cette attaque étant parvenue aux oreilles de Carleton, il se prépara à se défendre bravement. Le gouverneur, les officiers et autres gentilhommes non commissionnés, prirent pour quartier de nuit, le couvent des récolets, où ils couchaient tout habillés.

7. Durant ce mois de siège, les carabiniers américains entretenaient un feu continuel sur les sentinelles ; chaque nuit la ville recevait aussi de quarante à cinquante bombes, qui ne causèrent pas grand dommage. Les habitans

de Québec étaient devenus tellement accoutumés au siège, qu'ils ne s'en enquiétaient plus guère ; tous portaient les armes joyeusement, s'acquittant fidèlement du devoir de soldat.

8. Les Américains résolurent d'attaquer la ville de deux côtés à la fois, le 31 Décembre. Deux forts détachemens furent formés, l'un d'eux sous les ordres du général Montgomery, l'autre sous les ordres du général Arnold, qui connaissait bien la ville de Québec. Les deux partis devaient se réunir au bout de la rue de la Montagne ; alors on forcerait la barrière Prescott pour parvenir à la haute ville.

9. Les assiégeants approchèrent de la ville, dans le plus grand silence, aidés du bruit d'une affreuse tempête. Ils venaient par le chemin qui fait face au roc ; l'armée était entassée dans l'étroit passage qui conduit à la barrière. Malgré toutes les précautions, le bruit d'une armée en marche, frappa l'oreille attentive de la sentinelle extérieure, qui ne recevant point de réponse à son cri d'alarme, donna l'éveil à l'armée anglaise.

10. La garde des batteries consistait en milice canadienne, aidée de neuf marins anglais, qui tiraient les canons. Une veille attentive fut faite, et dès que le jour parut, les Américains furent vus s'avançant dans la neige. L'ordre fut donné aux assiégés de ne faire aucun mouvement ; les Américains s'arrêtèrent à environ trois cents pieds ; un officier s'avança ensuite pour reconnaître la place. Au retour de l'officier, les Américains s'avancèrent avec une promptitude et une précision qui

leur fit un grand honneur. Les Anglais alors ouvrirent un feu d'artillerie terrible ; l'artillerie commandait sur le chemin des assaillants ; les gémissemens qui suivirent la détonnation, prouva l'efficacité de la mitraille sur l'ennemi. Elle continua de tonner jusqu'à ce qu'aucun bruit ne répondît aux décharges des canons.

11. Lorsque les ennemis furent retirés, on trouva treize corps dans la neige. Le sergent d'ordre de Montgomery fut trouvé parmi eux ; il était blessé mortellement ; mais il n'était pas mort ; il fut apporté dans la chambre du corps-de-garde. On lui demanda si le général avait été tué ? Le blessé refusa de répondre, ajoutant qu'il ne l'avait pas vu depuis longtemps. Ce sergent fidèle mourut environ une heure après. L'anxiété où le général Carleton était de savoir si le général Montgomery était au nombre des morts le porta à s'informer si quelqu'un des prisonniers Américains pourrait identifier le cadavre du général ; un officier y consentit ; il se rendit au corps-de-garde accompagné d'un aide-de-camp à Près-de-Ville ; là il montra le cadavre du général, faisant un brillant éloge de la bravoure de Montgomery. Les deux aides-de-camp de ce général étaient aussi au nombre des morts.

12. Cet homme brave avait combattu à côté de Wolfe sur les plaines d'Abraham ; ensuite il épousa la fille du juge Livingston en Amérique ; alors il se lia à la cause des colons Américains, et se joignit à eux contre la mère patrie. La bonté de cœur de cet homme, ses belles qualités lui valurent l'estime et l'amitié de tous ceux qui eurent des rapports avec lui. Après sa mort, le congrès

ordonna qu'un monument lui fût érigé dans l'église St. Paul à New-York. Ses restes furent transportés aux Etats-Unis en 1818, à la demande de la veuve Montgomery, et avec la permission du gouverneur anglais, sir John Sherbrooke.

13. Dans le même temps, Arnold avait été repoussé de l'autre côté de la ville ; ayant réuni l'armée il en prit le commandement général, faisant de grands efforts pour se maintenir dans sa position. Le découragement de son armée l'empêcha de tenir la ville serrée ; les Américains se retirèrent à une lieue de Québec, encore ne demeurent-ils pas là mais, retraitèrent de nouveau. Le siège de Québec coûta aux Américains la vie d'environ cent hommes, tant tués que blessés, y compris ceux tués à Près-de-Ville, et six officiers de la division d'Arnold. Les Anglais perdirent un officier et dix-sept hommes, tant tués que blessés. Le nombre des prisonniers fut de quatre cent-vingt-six.

14. La ville de Québec fut assiégée cinq fois. La première fois en 1629, lors de l'enfance de la colonie ; elle passa aux mains des Anglais. La seconde fois en 1690, par sir William Phipps. Les fortifications étant considérablement augmentées, elle put résister à l'attaque. La troisième fois en 1759, par Wolfe qui en mourant sur les hauteurs d'Abraham, laissa la ville au pouvoir des Anglais. La quatrième fois en 1760, par le chevalier de Lévi qui voulait la reprendre au nom des Français. La cinquième fois par les généraux Arnold et Montgomery ; le premier de ces officiers, après un siège de six mois fut obligé de lever le siège.

15. Au mois de Mai, 1776, le général Burgoyne arriva d'Angleterre, avec des forces considérables ; les Anglais se trouvèrent alors en état de repousser les Américains du Canada. Malgré cela, en 1777, le général Burgoyne, commandant une armée nombreuse, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre au général Gates, commandant une armée républicaine, près de Saratoga. Ce désastre eut un effet important dans les événemens de cette période.

16. L'armée du malheureux Burgoyne était certainement la mieux équipée, et la plus importante de toutes celles qui vinrent sur le champ de bataille durant la guerre de 1775. De grands calculs reposaient sur les opérations militaires de cette armée, qui aurait due être victorieuse ; les difficultés insurmontables du pays où elle devait opérer ; la rigueur du climat américain ; l'habileté et l'énergie des ennemis ; ruinèrent tous les calculs. Deux batailles successives—l'une une victoire—l'autre une défaite—hâtèrent la ruine de cette armée, qui était harassée de fatigue et mal nourrie. Embarrassée dans des chemins que de grandes pluies avaient défonsés, ainsi que par le nombre des blessés, elle retraita pendant trois jours ; le 18 Septembre, elle fit son dernier campement, près de la Rivière Fishkill. Retraiter plus loin n'était pas possible. Les Américains l'environnaient de tous côtés en nombres imposants ; les provisions manquaient ; on ne pouvait se procurer de l'eau qu'au prix du sang ; car la rivière était gardée par un corps de carabiniers, tandis que le camp était un véritable point de mire pour les canons ennemis.

Il n'y avait aucun lieu de refuge ; tant que durait le jour les Anglais étaient tués comme dans une chasse à l'orignal. Les Anglais résistèrent pendant six jours ; à la fin, tout fut inutile, la faim, le travail, la maladie, des efforts sans espoir n'étaient plus supportables ; il fallut se rendre prisonniers de guerre.

17. Cette longue guerre fut terminée par la reconnaissance de l'indépendance des Etats-Unis, que l'Angleterre reconnut en 1783. Cette guerre blessa gravement les sentimens de la mère patrie ; son honneur même y perdit ; mais le Canada y gagna considérablment ; car un grand nombre de loyaux Américains abandonnèrent les Etats-Unis, pour s'établir en Canada, devenu le seul pied-à-terre des Anglais, si on y joint les territoires voisins. Ces émigrants reçurent des terres dans le Haut-Canada où ils s'établirent ; ils y jetèrent les fondations de cette prospérité croissante, que l'on remarque encore aujourd'hui.

18. En 1787, le Canada fut visité par un prince du sang royal, qui ensuite parvint au trône d'Angleterre, sous le nom de Guillaume IV. Il vint sur un vaisseau de quatre-vingt-quatre canons, qui arriva à Québec le 14 d'Août ; le 18 Septembre suivant, il débarqua à Montréal. Il fut reçu avec tous les honneurs dûs à son rang illustre dans la société. Il débarqua aussi à Sorel, où il demeura quelque temps ; à son départ il permit aux habitans de ce lieu de nommer leur bourg du nom de William Henry ; ce nom était celui du prince ; depuis on appelle Sorel du nom de William Henry.

19. En 1786, lord Dorchester, ci-devant Guy Carle-

ton, prit les rênes de l'administration. Quelques années après, il obtint un nouveau mode de gouvernement plus capable de satisfaire aux besoins du pays ; ce gouvernement était institué à l'instar du gouvernement anglais. L'acte impérial qui instituait ce gouvernement séparait le pays en deux sections, l'une nommée le Haut-Canada, l'autre nommée le Bas-Canada. Une législature fut établie dans chaque section. Le premier parlement provincial autorisé par cet acte fut ouvert à Québec, la 17 Décembre, 1792.

20. Le général Prescott fut nommé gouverneur en l'année 1796, sous lui furent passés plusieurs actes pour le bien du pays. Il faut dire ici que le département des terres de la couronne accorda à ses amis de grandes étendues des terres de la couronne, ce qui nuisit beaucoup aux défricheurs et aux émigrants.

21. En 1800, le gouvernement du pays fut confié à sir Robert S. Milnes ayant le titre de lieutenant-gouverneur. En 1803, le juge-en-chef de Montréal déclara, que l'esclavage était incompatible avec la loi du pays ; les quelques esclaves qu'il y avait dans le pays reçurent alors leur liberté. En 1807, sir James H. Craig fut nommé gouverneur-général du Canada. Le pays continuait de jouir de la paix ; le commerce florissait et augmentait rapidement. Malheureusement des difficultés survinrent entre le gouverneur et la chambre d'assemblée.

22. En 1810, la chambre d'assemblée passa une résolution expulsant les juges du pays de son sein ; l'offre d'une liste civile et l'expulsion du juge Sewell, fut la cause

que le parlement fut dissout. Cet acte d'autorité, et la suppression d'un journal français intitulé *Le Canadien*, la destruction des presses de ce journal, l'emprissonnement de l'éditeur et de cinq ou six autres causèrent un grand mécontentement. Quelques personnes donnèrent à cette administration le nom de *Règne de la Terreur*.

23. Sir George Prevost succéda au gouverneur Craig dans le gouvernement du pays, en 1811. L'année suivante les Etats-Unis déclarèrent la guerre à l'Angleterre.

Questions sur la 3me Partie.—Chapitre I.

Que contient le premier chapitre de la troisième partie ?

I.—1. Quelle était la population du pays lors de la cession de la France à l'Angleterre ? Que dit-on des cultivateurs ? Que dit-on de la noblesse ? Que dit-on des Sauvages ?

2. Comment l'Angleterre se conduisit-elle eu égard à ses nouveaux sujets ? Qu'accorda-t-elle aux Canadiens ? N'y eut il pas quelque sujet de plainte ? Qu'était ce motif ? Quel esprit perça dans les actes de plusieurs des officiers civils ?

3. Comment se conduisit le commandant Murray ? Comment le peuple fut-il gouverné ? Quelles nouvelles cours furent établies ? Quelles lois y suivait-on ?

4. Les Canadiens furent-ils satisfaits des changemens introduits par les Anglais ? Que dit-on de George II ? Quand mourut-il ?

5. Quel fut le premier Canadien présenté à la cour de George III ? Que dit George III à madame De Léry ?

6. Que fit le chevalier de Lévi au mois d'Avril ? Racontez la bataille ? Que dit-on du général Murray ? Quel secours reçut-il ?

7. Que fit alors le sieur De Vaudreuil ? Quelles mesures prit-il ?

8. Qui remonta le fleuve pour venir attaquer Montréal ? Qui descendit le fleuve pour la même fin ? Oú était le colonel Haviland ? Quelle était la position de Vaudreuil ?

9. Quand la capitulation fut-elle signée ? Oú les troupes françaises furent-elles envoyées ? Comment se termina cette guerre ?
10. Quelles stipulations demanda Vaudreuil ? Quelle demande fut refusée ? Quand la conquête fut-elle confirmée ?
11. Qu'arriva-t-il en France à l'occasion du traité de Paris ? Qui fut envoyé au peuple par Louis XV ? Quelle remarque Choiseul fit-il au peuple ? Sa prophétie fut-elle vérifiée ?

II.—1. Qu'arriva-t-il après la conquête ? De quoi les Canadiens commencèrent-ils à jouir ? Que dit-on de M. Bigot ?
2. Dans quelle état était les finances du Canada ? De quel avantage profitait Bigot ? Pourquoi ce papier-monaie avait-il été mis en circulation ? Quel acte coupable le gouvernement français eut-il à se reprocher dans ce fait ? Quelles personnes furent ruinées par ce papier ? A quelle somme se montait le papier-monaie ? Que reçut-on en compensation de cette perte ?
3. Quelle calamité Montréal eut à souffrir cette année ? Quelles causes rendirent le feu si terrible ? Comment fut-il arrêté ? N'y eut-il pas un autre incendie trois ans après ? Vint-on au secours des incendiés ? Quelle était la population de Montréal vers ce même temps ?
4. Quel changement eut lieu dans la loi civile vers ce temps ? Quel autre changement eut encore lieu ?
5. Quel moment critique arrivait alors ? Quelle fut la conduite des Canadiens-Français ? A quel acte se soumirent-ils ?

III.—1. Où le premier congrès des Etats-Unis s'assembla-t-il ? Quel fut l'un des premiers actes des Américains ? Pourquoi l'Angleterre voulait-elle tirer de l'argent des colons anglais des Etats ?
2. Par où les Américains envahirent-ils le Canada ? Quel fut le succès de la première division ? Ses forces étaient-elles considérables ? Que dit-on du général Carleton ? Qui s'empara de Montréal ? Quelle remise lui fut faite ? Que fit-il étant dans la ville ?
3. Quand la seconde division parvint-elle près du St. Laurent ? Décrivez les souffrances de cette armée ? Dans quel état était Québec ? Que serait-il arrivé si Arnold eût pu traverser le fleuve ? Quand Arnold traversa-t-il le fleuve ? Où débarqua-t-il ?
4. Où était le général Carleton ? Quelle était l'intention de Montgomery ? Que fit Carleton ? Qui l'aida ? Comment voyageait-on ? Quand Carleton arriva-t-il à Québec ?

5. Comment fut-il reçu à son arrivée ? Quelles étaient les forces de Carleton ?
6. Que firent les généraux après leur réunion ? Que répondit Carleton ? Quelle résolution prit Montgomery ? Carleton sut-il cette résolution ? Quelle précaution prit-il ?
7. Dites Quelques choses sur le siège de Québec ? Les habitans s'inquiétaient-ils beaucoup du siège de Québec ?
8. Qu'y eut-il le 31 Décembre ? Quelle était la place d'attaque ?
9. Décrivez l'approche de l'armée ? Où l'armée était-elle entassée ? Que dit-on du bruit de l'armée ?
10. Qui défendait les batteries ? Que découvrirent les assiégés ? Quel ordre fut donné ? Quelle louange doit-on donner aux Américains ? Que firent les Anglais ? Quand cessèrent-ils de tirer ?
11. Combien de cadavres furent trouvés après le départ des ennemis ? Qui fut trouvé vivant encore ? Sut-on de lui si le général Montgomery était mort ? Que fit Carleton pour s'assurer de la vérité ? Qui reconnut Montgomery ? Qui fut trouvé avec Montgomery ?
12. Comment le général Montgomery se trouva-t-il joint aux Américains ? Que dit-on de lui ? Quel monument lui fut érigé ? Quand son corps fut-il transporté à New-York ?
13. Qui prit le commandement de l'armée Américaine ? Que fit Arnold ? Combien d'hommes les Américains perdirent-ils ? Combien les Anglais en perdirent-ils ?
14. Combien de fois la ville de Québec fut-elle assiégée ? Premier siège ? Second siège ? Troisième siège ? Quatrième siège ? Cinquième siège ?
15. Que firent les Anglais en 1776 ? Où Burgoyne fut-il fait prisonnier en 1777 ? Quel fut l'effet de ce désastre ?
16. Dans quel état était l'armée de Burgoyne ? Qu'est-ce qui causa sa ruine ? Que dit-on de deux batailles successives ? Où campa l'armée le 18 Septembre ? Que dit-on des Américains ? Dans Quelle situation était l'armée anglaise ? Combien de temps résista-t-elle ?
17. Quand les Etats-Unis furent-ils reconnus par l'Angleterre? Quelle fut l'issue de cette guerre ? Quel en fut le résultat pour le Canada ?
18. Quelle visite reçut le Canada en 1787 ? Où débarqua-t-il ? Comment fut-il reçu ? Que fit-il à Sorel ?
19. Quand arriva lord Dorchester ? Quel changement eut lieu sous lui dans le gouvernement ? Comment le pays fut-il divisé ? Quand le premier parlement provincial fut-il ouvert ?

20. Que fut-il fait sous le gouvernement du gouverneur Prescott ? Que fit le département des terres de la couronne ?
21. Qui fut nommé lieutenant-gouverneur en 1800 ? Quelle décision fut prononcée en 1803 ? Qui fut nommé gouverneur en 1807 ? Le Canada était-il florissant alors ? Qu'arriva-t-il ensuite ?
22. Pourquoi le parlement fut-il dissous ? Quel acte d'autorité fit alors le gouverneur ? Quel nom reçut cette administration ?
23. Qui succéda au gouverneur Craig ? Quand les Etats-Unis déclarèrent-ils la guerre à l'Angleterre ?

CHAPITRE II.

DIVISIONS.

I. Histoire Générale depuis la Déclaration de Guerre en 1812 *jusqu'à la Paix en* 1815.—*II. Depuis le Traité de Paix en* 1815 *jusqu'aux Dissentions de* 1832.—*III. Depuis le commencement des Dissentions jusqu'à la fin des Troubles en* 1838.

I. Histoire Générale depuis la Déclaration de Guerre en 1812 jusqu'a la Paix en 1815.— 1. Les Américains ayant déclaré la guerre à l'Angleterre en 1812, résolurent d'envahir le Canada ; ils étaient sous l'impression que les Canadiens les recevraient à bras ouverts. Loin de là, dès que les Canadiens surent que la guerre étaient déclarée, ils se levèrent bravement pour la défence de leur pays. Quatre bataillons de milice canadienne furent immédiatement levés ; les voltigeurs canadiens furent organisés et équippés dans le court

espace de six semaines, par la libéralité des jeunes gentilshommes canadiens qui étaient les officiers de ce régiment. Le gouverneur sir George Prevost assembla la législature ; le gouvernement émit des billets de papier-monaie portant intérêt, et payés par la couronne anglaise pour servir d'argent courant, et empêcher le métal de passer aux Etats-Unis. La citadelle de Québec fut gardée volontairement par les habitans de la ville, fiers de remplir ce devoir, et de la confiance qu'on avait en eux. La plus grande activité régnait partout ; les Indiens des forêts, bien différens de ceux que nous avons connus au commencement de cette histoire, abandonnèrent leurs chasses pour venir défendre le pays.

2. Les mêmes dispositions se manifestèrent dans le Haut-Canada. Cette partie du pays était peuplée d'émigrans anglais, et d'un corps important de colons des Etats-Unis dont nous avons déjà parlé ; on les appellait généralement Loyalistes de l'empire. Le gouvernement de ce pays fut confié au général Brock, homme de politique droite, capable, actif et intelligent militaire.

3. En Juillet le général américain Hull commandant une force de deux mille cinq-cents hommes, traversa le fleuve au Détroit ; ensuite il entra dans le Western District, d'où il émana une proclamation invitant les habitans à joindre ses étendards. La force anglaise était a peu près nominale vers cette frontière en ce temps ; elle ne put offrir que peu de résistance. Dès que le général Brock entendit parler de cette invasion, il prorogea le parlement, qui était en session à Toronto ; puis il se dirigea

vers l'ouest. Il arriva le 12 d'Août à Amherstburg, où il assembla trois cent-trente hommes de troupes régulières, quatre cents miliciens et six cents Sauvages. Hull dont les forces étaient diminuées par les maladies, et par le renvoi de deux détachemens, n'avait plus guère que huit cents hommes de troupes; il retrait avers le fleuve, qu'il traversa, emportant les canons qu'il avait fait venir pour faire le siège d'Amherstburg; ensuite il se renferma dans le fort du Détroit. Le général Brock le suivit, il traversa le fleuve; ensuite il s'avança pour donner un assaut. A la vue des préparatifs, Hull envoya un parlementaire, qui offrit de capituler; Brock n'accepta la capitulation qu'à la condition que toute la force américaine du Détroit fût prisonnière de guerre. Cette force fut envoyée à Montréal. Les Américains firent de hautes et justes plaintes sur la conduite du général Hull, qui fut traduit devant un conseil de guerre, et condamné à être fusillé; il ne fut épargné qu'en considération de son âge et de ses services passés.

4. Quelques mois après la prise du Détroit, les Américains assemblèrent une armée près de Niagara. Le 13 Octobre, cette armée traversa le fleuve à Queenston, où elle fit prisonnier un faible détachement qui stationnait à ce fort. Le général Brock était alors au Fort George, situé un peu plus bas sur le fleuve; son ardeur martiale l'ayant un peu aveuglé, il n'attendit pas que ses troupes fussent assemblées; il alla immédiatement à la rencontre de l'ennemi. Il se mit à la tête d'un faible détachement qui fit face à l'ennemi; au milieu du combat une balle

ennemie vint glacer ce cœur bouillant d'amour national, elle l'étendit mort sur le lieu même de l'action. Un monument fut ensuite érigé sur le lieu où il tomba. (Le temps ayant démoli ce premier monument, un nouveau et splendide monument fut de nouveau érigé le 13 Octobre, 1853. Il fut bien touchant le spectacle d'hommes s'assemblant quarante-un ans après la mort d'un brave, pour en commémorer la mémoire, et rétablir son souvenir dans le cœur de la postérité. A l'érection de ce monument on vit un grand nombre de braves, qui étaient présents le jour néfaste de la mort de Brock ; plusieurs vieux chefs sauvages vinrent aussi dire à leurs enfans, que le vaillant guerrier qui était couché sous ce monument avait été leur ami. Les Américains demeurèrent maîtres des hauteurs pendant quelques temps ; mais ils furent délogés, et presque tous faits prisonniers par le général Sheaffe, qui avait succédé au général Brock dans le commandement de l'armée.

5. Après ces actions, il y eut une suspension d'armes dans cette partie du pays. Cette suspension fut interrompue par un essai ridicule d'invasion qui fut tenté le 20 et le 28 Novembre, près du Fort Erié, par le général Américain Smythe. Une autre tentative non moins absurde fut faite dans le même temps, par les Anglais, qui essayèrent de prendre Sackett's Harbour, principal port au sud-est du Lac Ontario. La sévérité du climat mit fin aux hostilités ; néanmoins lorsque la glace fut solide et forte sur le St. Laurent, le capitaine M'Donell traversa sur la glace ; il attaqua ensuite la garnison d'Ogdensburg ; cette

garnison prit la fuite, abandonnant onze pièces de canon qui tombèrent entre les mains des Anglais, ainsi qu'une grande quantité d'effets militaires. Le seul fait important de l'hiver fut la prise du général américain Wilkinson, qui fut fait prisonnier avec ses soldats, près du Détroit, par le général anglais Proctor, le 22 Janvier 1813.

6. Dès que la chaleur du printems eut fait disparaître la glace du Lac Ontario, les Américains vinrent de Sackett's Harbour sur une flotille assez nombreuse. Le plan de la campagne était de s'emparer du Haut-Canada ; ce qui paraissait aisé et certain, cette partie du pays n'étant défendue que par deux mille cent hommes de troupes régulières. La flotte atterra le 27 d'Avril ; les Américains prirent de suite possession de la ville d'York (Toronto) alors la capitale du Haut-Canada ; ils détruisirent le fort et les édifices publics ; ils forcèrent le général Sheaffe de retraiter vers Kingston.

7. En moins d'un mois les Américains eurent chassé le général Vincent du Fort George situé à l'embouchure de la Rivière Niagara, alors considéré comme le poste le plus fort du Haut-Canada. Peu après ils étaient maîtres du territoire entier avoisinant Niagara, où demeurait la plus grande partie de la population du Haut-Canada. Le général Vincent fut obligé de se retirer sur les hauteurs de Burlington, situées à l'extrémité ouest du Lac Ontario. Les Américains s'avancèrent jusqu'à Stoney Creek, avec l'intention de les déloger. Alors le lieutenant-colonel Harvey, maintenant sir John Harvey, conçut et exécuta un coup de main surprenant, pendant la nuit. Il entra

dans le camp des ennemis, qui étaient au nombre de trois mille hommes, accompagné de sept cent quatre soldats. Il tua et blessa un si grand nombre d'Américains, qu'ils prirent la fuite ; deux généraux et cent trente hommes furent fait prisonniers. Cette attaque déconcerta tellement les Américains qu'ils se hâtèrent de revenir à Fort George, laissant le territoire de Niagara ouvert aux Anglais, ce qui probablement sauva le pays.

8. Le 23 Juin, deux vaisseaux armés américains furent pris par les Anglais, à l'Ile-aux-Noix, dans le Lac Champlain. En Juillet les casernes de Blackrock et de Plattsburg furent détruites. Une nouvelle attaque fut faite sur Sackett's Harbour, sous les ordres de sir George Prevost ; l'attaque fut très malheureuse, malgré qu'on en eût beaucoup espéré. Le 10 Septembre, le commodore Perry captura toute la force navale anglaise sur le Lac Erié.

9. Pour faire suite à cette série de désastres, le général Proctor fut défait près du Détroit, par le général Harrison. Ce général avait sous ses ordres un corps de combattants inconnus jusqu'alors. C'était les carabiniers du Kentucky ; ces hommes accoutumés d'aller à cheval dans les bois, savaient user de leurs armes d'une manière extrêment habile. Dès qu'ils eurent reçu le feu des Anglais, ils gallopèrent sur eux et mirent la plus grande confusion dans les rangs anglais. Les Indiens perdirent dans ce combat leur brave chef Técumseh, homme également distingué par sa politique et par son éloquence. Pendant toute sa vie cet homme avait travaillé à réunir ses

compatriotes en fédération contre les Américains. Il était très attaché aux Anglais ; il leur aida effectivement dans plusieurs victoires successives. Le général Proctor fut obligé de se retirer sur les hauteurs de Burlington, où il parvint à rallier deux cents hommes, avec lesquels il parvint à l'armée de Niagara.

10. Dans l'automne de la même année, les Américains assemblèrent leurs forces près des Lac Ontario et Champlain, dans l'intention d'attaquer Montréal. S'ils eussent réussi, sans aucun doute, tout le Haut-Canada tombait dans leurs mains. Le 21 d'Octobre, le général Hampton entra dans le Bas-Canada, venant du Lac Champlain, avec une armée de six à sept mille hommes. Le 26 il arriva devant le colonel De Salaberry, qui l'attendait sur le bord de la Rivière Chateauguay. Les soldats du colonel De Salaberry étaient peu nombreux ; ils formaient la tête de l'armée anglaise ; ils se défendirent vaillamment. Presque tous ces soldats étaient des Canadiens-Français du Bas-Canada ; ils étaient au nombre d'environ trois cents.

11. Le brave De Salaberry était lui-même Canadien, descendant des plus anciennes familles distinguées du pays ; il avait servi dans les armées anglaises, dans plusieurs parties du monde. La grande activité et le grand courage qu'il unissait à la science militaire et à l'expérience, lui avaient mérité la confiance des soldats. De Salaberry se servit de tous les avantages que lui offrit le local, qui était une épaisse forêt, de laquelle il fit faire un feu meurtrier. L'exemple du brave colonel fut suivi de ses soldats,

chacun était sûr que la décharge de son fusil le débarrassait d'un ennemi. La perte des Américains fut considérable, tandis que celle du colonel De Salaberry ne fut que de deux hommes tués et seize blessés. Le général Hampton se retira à Plattsburg, où son armée fut affaiblie par la maladie, et par la désertion.

12. Dans le même temps le général Wilkinson traversait le Lac Ontario ; il entrait dans le St. Laurent et passait devant le fort Prescott dans la nuit du 6 Novembre. C'était par un très beau clair de lune ; le général aurait pu débarquer sur l'île de Montréal le jour suivant, s'il eut continué sa route sans interruption. Heureusement pour les Canadiens, qu'il crut nécessaire de débarquer une partie de son armée de place en place sur le St. Laurent, cherchant des obstacles imaginaires à son passage. Ce retardement donna le temps au gouverneur Prevost d'apprendre son approche ; immédiatement il assembla la milice des différens points du pays ; il eut aussi le temps de faire descendre une partie de la garnison de Kingston et de Prescott ; ces forces réunies lui permirent de résister avantageusement au général Américain.

13. Près de Cornwall, Wilkinson reçut des dépêches du général Hampton, lui apprenant qu'il (Hampton) ne pourrait co-opérer avec lui dans les opérations combinées pour prendre Montréal. Le général Hampton apprenait aussi au général Wilkinson, que la population bas-canadienne, repoussait l'idée d'aider les Américains à soustraire le pays à la domination anglaise. L'expédition sur Montréal fut dès lors abandonnée ; Hampton alla

prendre ses quartiers d'hiver. Dans le même temps, le général Boyd commandant une armée d'élite, marchait contre le général Morrison, qui était à la tête d'un détachement près de Kingston et d'un autre stationné à Prescott ; les deux détachemens réunis ne formaient que huit cents hommes seulement. Les Anglais craignaient avec raison la réunion des armées de Hampton et de Boyd. Le faible corps de Morrison détruisit les opérations du général Boyd ; son armée même fut battue près de Chryslers-Farm, et forcée de retraiter vers ses bateaux. Boyd traversa ensuite la Rivière au Saumon, d'où il se retira à Plattsburg sur le Lac Champlain.

14. Dans le mois de Décembre, les Américains apprenant que les Anglais voulaient reprendre l'offensive, se résolurent de brûler la ville à New-ark, (maintenant Niagara) laissant les habitans ruinés, et sans habitation au milieu de l'hiver. A l'approche du général anglais Murray, le général américain M'Clure se retira dans le fort, qui fut pris par surprise. Quatre cents prisonniers tombèrent aux mains des Anglais, avec beaucoup d'armes et d'effets militaires. Le 30 décembre, les Anglais vengèrent la conflagration de Niagara, en brûlant Blackrock et Buffalo. La rigueur du froid vint mettre un terme à ces actions destructives, plus nuisibles aux deux pays que les batailles rangées.

15. Les opérations commencèrent de bon printemps en l'année 1814. Une armée Américaine ayant en tête le général Wilkinson, qui commandait plus de trois mille hommes, entra dans les Bas-Canada, par l'ouest du Lac

Champlain. Les Américaines attaquèrent une petite forteresse nommée "Le Moulin de la Colle," qui fut défendue par le major Handcock du 13 régiment, commandant environ cent quatre-vingts hommes. Les Américains repoussés vigouressement de cette petite forteresse, se retirerent aux Etats-Unis.

16. Dès que la navigation fut ouverte, sir James Yeo arriva d'Angleterre ; il prit immédiatement le commandement des troupes sur le Lac Ontario ; de là il transporta sir Gordon Drummond à la tête d'un corps d'armée, pour attaquer Oswego, qui tomba au pouvoir des Anglais. En juillet, le général Brown prit le fort Erié, ensuite il s'avança sur Chippewa, où il rencontra le général Riall, avec environ deux mille hommes de troupes régulières, des milices et des Sauvages. Une bataille s'engagea sur le lieu ; les Anglais perdirent cinq-cent-quinze hommes, tant tués que blessés et désertés ; les Américains perdirent trois-cent-douze hommes. Les général Riall, ayant eu moins d'avantage, fut obligé de se replier sur Twenty-one-Mile-Creek ; les Américains allèrent assiéger le Fort George. Trouvant ce fort mieux défendu qu'ils croyaient ; ne recevant pas les renforts qu'ils attendaient de Sackett's Harbour, les Américains détruisirent le village St. David, pillèrent les habitans de la frontière et se retirènt vers Chippewa. Le général anglais ayant reçu des renforts s'avança sur l'armée ennemie. Une nouvelle rencontre eut lieu près de la Chûte de Niagara, sur un local appelé Lundy's Lane ; après un combat acharné qui dura jusqu'à minuit, et des succès alternatifs, les Américains furent obligés de re-

traiter vers le Fort Erié, ayant perdu huit cent-cinquante-quatre hommes; les Anglais avaient perdu huit cent-soixante-huit hommes.

17. Les Anglais ayant déterminé d'attaquer le Fort Erié, les suivirent sous le commandement du général Drummond; il arriva devant la place le 3 d'Août; le fort fut de suite investi. Le 11, deux goëlettes armées, montées par des Américains, vinrent au secours de la place; elles furent prises par soixante-quinze marins anglais, montés sur des bateaux, dont quelques-uns avaient été amenés à force de bras d'en bas de la Chûte de Niagara. Le capitaine Dobbs était à la tête des matelots anglais; il fut repoussé, ayant perdu neuf cent-cinq hommes et plusieurs braves officiers.

18. Napoléon ayant abdiqué la couronne de France, après la prise de Paris par les alliés; la tranquillité qui devait suivre permettait à l'Angleterre de tourner ses forces contre les Etats-Unis; elle en espérait un grand succès. Un fort détachement arriva dès l'automne; une partie de ce corps reçut ordre de se rendre sur les bords du Lac Ontario, et sur la frontière à Niagara. L'autre partie fut assemblée sur le bord de la Rivière Richelieu, pour compléter les cadres des troupes du général De Rottenburg. De grands efforts furent faits des deux côtés pour s'assurer la supériorité du Lac Champlain; au mois de Septembre, dix milles hommes, sous les ordres du gouverneur Prevost, passèrent la frontière pour attaquer Plattsburg. La flotille de l'Ile-aux-Noix vint attaquer la flotte américaine; le canon aidait du côté de terre, tandis

que les Anglais faisaient un assaut sur le fort. Malgré cette combinaison, la victoire se déclara en faveur des Américains; la force navale anglaise fut défaite, et toute l'armée retraita (sans nécessité disait-on dans ce temps,) jusque dans le Bas-Canada, ayant perdu deux cent-trente-cinq hommes, sans compter les déserteurs.

19. L'armée américaine du Fort Erié fit une sortie le même mois; elle fut repoussée par les Anglais, qui firent une grande perte. Le 21, les Anglais levèrent le camp, pour se rendre à Chippewa, ou Fort George, et sur les hauteurs de Burlington. Dans le mois d'Octobre, sir James Yeo vint renforcer les troupes du général Drummond. Le 5 de Novembre, les Américains évacuèrent le Fort Erié, le seul fort qu'ils eussent en Canada. Un autre parti d'Américains débarquèrent venant du Détroit; ils s'avancèrent jusqu'à environ trente lieues dans le Haut-Canada; mais à l'approche des Anglais stationnés sur les hauteurs de Burlington, ils se retirèrent, évacuant le Canada définitivement. Le commandement des lacs passa des Américains aux Anglais, qui prirent plusieurs forts sur la côte sud des lacs.

20. Dans le même temps, les Anglais prirent Washington, où ils détruisirent les édifices publics, ainsi que d'autres propriétés. Ils furent néanmoins repoussés devant Baltimore, et la Nouvelle-Orléans. Heureusement qu'un traité de paix fut signé entre les Etats-Unis et l'Angleterre, à Gand le 24 Décembre, 1814; on n'en apprit la nouvelle à Québec que le 9 Mars, 1815. Ce fut sir George Prevost qui fit publier la nouvelle de la paix, qui terminait cette guerre désastreuse pour le Canada.

21. L'Angleterre ne retira aucune gloire de la guerre avec les Etats-Unis ; durant la guerre elle fut presque toujours battue ; et le traité de paix n'est pas un équivalent de ses pertes. Les deux Canadas furent plus défendus par la valeur de ses habitans, dont la conduite est au-dessus de la louange, que par les troupes anglaises. On ne peut pourtant pas nier que les troupes n'aient, en plusieurs rencontres, montré beaucoup de courage et de valeur ; que les officiers n'aient montré beaucoup de talens militaires dans la défence du Canada ; mais une malheureuse influence prévalait dans les conseils nationnaux. Où il aurait fallu envoyer une armée puissante, on n'envoyait que quelques milliers d'hommes, qui ne pouvaient rien effectuer de décisif. Les mêmes troupes qui avaient battu les troupes les plus célèbres de l'Europe, furent défaites et détruites lorsqu'elles attaquèrent les murs de boue de la Nouvelle-Orléans. Un pays ouvert et populeux, où une armée européenne aurait pu s'emparer d'un riche butin, ne reçut que quelques régimens ; tandis que les forces sur les lacs étaient si faibles, qu'il était impossible qu'elles ne fussent pas battues.

II. Histoire Générale depuis la Conclusion de la Paix en 1815, jusqu'aux Dissensions en 1832.—1. Sir Gordon Drummond succéda à sir George Prevost dans l'administration du pays, en Avril, 1815 ; Joseph Wilson, écr., occupa la place d'administrateur sous lui, jusqu'à l'arrivée de sir John Coape Sherbrooke, qui fut nommé gouverneur-général en 1816. Son admi-

nistration ferme et judicieuse satisfit généralement. Il avait reçu des instructions, lui ordonnant d'accepter une liste civile, prise sur les fonds de la province, laquelle avait été refusée sous le gouverneur Craig. Il ne demanda pourtant pas une allouance permanente ; mais seulement une somme suffisante pour payer les dépenses courantes. Cette somme fut accordée ; la Chambre-d'Assemblée se réservant de voter cette somme annuellement.

2. Une maladie sérieuse ayant forcé sir J. C. Sherbrooke de retourner en Angleterre, il eut pour successeur le duc de Richmond en 1818. En Septembre, 1819, le duc de Richmond mourut d'une attaque d'hydrophibie. Cette maladie lui fut innoculée par la morsure d'un renard apprivoisé que l'on ne savait pas atteint de cette terrible maladie, le duc s'amusant avec le renard sentit la morsure, mais il n'y fit pas attention ; de là suivit sa mort malheureuse. Après sa mort, le gouvernement fut administré par l'honorable James Monk, sous le nom de président. Sir Peregrine Maitland lui succéda jusqu'à l'arrivée du comte Dalhousie, qui arriva en 1820, ayant le titre de gouverneur-général.

3. Les affaires financières du pays continuèrent d'aller assez bien jusqu'à la mort de George III. Alors un nouveau Parlement fut assemblé ; le gouverneur espérait qu'il passerait une loi accordant la liste civile. Loin de le faire, l'assemblée résolut d'approprier tous les revenus de la province, qui en ce temps montaient à environ £140,-000, y compris £34,000 de revenu permanent, plus un

revenu héréditaire d'environ £3,800, que l'acte de Québec assurait à la couronne. La couronne voulait distribuer cette dernière somme à son gré. L'assemblée et le gouverneur ne pouvant s'entendre, ce dernier passa en Angleterre pour arranger cette difficulté, s'il était possible.

4. Lord Dalhousie avait été très populaire dans le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse; il ne fut pas si heureux en Canada. Ayant estimé le montant de £22,000 comme somme nécessaire pour le service public, plus la somme due à la couronne, il demanda à la Chambre-d'Assemblée d'accorder cette somme ; non annuellement; mais à perpétuité. La Chambre refusa d'accorder rien de plus qu'une allocation annuelle. On parvint à s'accorder un peu pourtant ; il fut stipulé que le gouverneur présenterait deux estimations. La première comprenant les dépenses du gouvernement, qui seraient payées sur la somme que le gouvernement réclamait, pour en avoir l'entière disposition. La seconde serait employée pour des objets généraux dont les membres auraient entièrement le contrôle. Cette mesure donna une satisfaction générale ; la somme fut votée, et la session se termina amicalement.

5. En 1823, sir John Caldwell, receveur-général étant devenu insolvable, la cause populaire reçut de ce fait une grande force. La Chambre-d'Assemblée avait vainement demandé une enquête sur les comptes du receveur-général ; à la fin elle fut accordée ; il fut prouvé que le receveur-général devait au trésor près de £100,000.

6. Lorsque lord Dalhousie revint d'Angleterre en

1825, il dissout le Parlement. Un nouveau Parlement étant assemblé, M. Papineau fut choisi pour être orateur; lord Dalhousie refusa de le reconnaître, et la Chambre refusa d'en élire un autre. La conséquence de ce malentendu fut, que toutes les opérations eu égard aux revenus du pays, demeurèrent dans le plus mauvais état et qu'il n'y eut point de session dans l'hiver de 1827-28.

7. Les habitans du Bas-Canada au nombre de quatre-vingt-sept milles pétitionnèrent le roi, accusant le gouverneur de plusieurs actes arbitraires; d'employer l'argent du trésor public improprement, de proroger et dissoudre violemment la Chambre-d'Assemblée, de continuer l'office du receveur-général, quoiqu'il fût reconnu insolvable, de disgracier les officiers de la milice, qui ne votaient pas suivant son intention, de se servir des commissions des juges-à-paix pour des fins servant sa politique.

8. Les ministres de Sa Majesté soumirent le tout à un comité de la Chambre des Communes. Après avoir donné la plus grande attention à la pétition des Canadiens-Français, la Chambre fit des dispositions pour mieux garantir aux sujets canadiens la paisible jouissance de leur religion, de leurs lois et de leurs priviléges. Le comité exprima son regret en disant, qu'il était surprenant que les abus dont on se plaignait eussent existé si longtemps dans une colonie anglaise. Il réserva néanmoins à la couronne le pouvoir de contrôler le revenu de la province.

9. En 1828, sir James Kempt succéda à lord Dalhousie. Lorsqu'il assembla la Chambre, il accepta M. Papineau comme orateur; il fit un discours conciliant, doux et

sage. Il approuva un bill de subsides pour le service public ; on peut dire qu'il ramena la paix entre le gouvernement exécutif et législatif du Canada. Sous son administration une loi fut passée pour augmenter la représentation du Parlement, de cinquante membres à quatre-vingt-quatre. La loi fut sanctionnée par Sa Majesté. Une élection générale eut lieu immédiatement après. Peu après sir James Kempt fut rappellé en Angleterre. Il emporta l'affection des Canadiens pour sa conduite conciliatrice et honorable.

10. Le successeur de sir James Kempt fut lord Aylmer. Sous son administration le choléra asiatique sévit sur le Canada. La mortalité fut si grande, qu'on calcula qu'il mourut un plus grand nombre de personnes en trois mois, sur une population d'un demi-million, qu'il n'en meurt ordinairement en Angleterre, dans l'espace de six mois, sur une population de plus de seize millions. Une influence plus maligne encore que le choléra commença à se répandre dans la pays, menaçant la paix et la prospérité du Canada, la confiance dans les établissemens sociaux et la stabilité de la connection anglaise. On a compris que nous faisons allusion aux troubles de 1837.

III. Depuis les Premiers Troubles a Montréal en 1832, jusqu'a la Fin des Dissensions en 1838.— 1. La première difficulté sérieuse eut lieu à Montréal, à l'occasion d'excitations politiques durant une élection. Le 21 Mai, 1832, deux partis en étant venus à la force physique, le pouvoir civil ne pouvant maintenir l'ordre, fut obligé de demander l'appui du pouvoir militaire. Trois

personnes furent tuées et plusieurs autres blessées sévèrement. Le terrible fléau survenu dans l'été suivant, ainsi qu'en 1834, sembla calmer les esprits un peu ; mais ce n'était que pour un moment.

2. Le mécontentement entre les Bas-Canadiens et le gouvernement anglais devenait de jour en jour plus vif. Peu après l'arrivée de lord Gosford en 1835, le Parlement fut assemblé ; la Chambre-d'Assemblée déclara qu'elle ne voterait pas la liste civile, à moins que le gouvernement ne fît quelques changemens dans la constitution du pays. C'était la première fois que la Chambre refusait positivement de voter les dépenses du gouvernement. Les deux partis continuèrent pendant deux ans une accrimonieuse guerre de plume, qui les conduisit à une prise d'armes malheureuse pour le Canada.

3. Afin de préparer le peuple à prendre les armes contre l'autorité, les chefs du parti populaire assemblèrent le peuple dans presque toutes les paroisses ; dans ces assemblées furent passées des résolutions séditieuses, en ce quelles tendaient à obtenir par la force, ce qui ne peut être obtenu que par la légalité sous tous bons gouvernemens. Les emblêmes de la liberté furent déployées, dans une assemblée de six comtés tenue à St. Charles sur la Rivière Richelieu, sous lesquels le peuple s'engageait à soutenir le parti populaire les armes à la main. Le sujet qui portait à abandonner l'allégeance anglaise était le refus de redresser les griefs dont le peuple se plaignait.

4. Le mois de Novembre arrivé, on vit un grand nombre d'hommes paisibles et honorables prendre les

armes contre le parti du gouvernement; menaçant de prendre de force des droits d'égalité qu'on accordait en théorie ; mais qu'on refusait en pratique.

5. Le parti du gouvernement se trouvant pris à l'improviste (car on n'avait jamais cru réelle, l'idée émise de prendre les armes) fut fort alarmé. Il y eut des assemblées pour pourvoir aux moyens de continuer la connection anglaise. On fit aussi venir des troupes de la Nouvelle-Ecosse et du Haut-Canada.

6. Le 6 de Novembre il y eut une émeute à Montréal ; mais personne n'y perdit la vie. Le 10, sir John Colborne, commandant-en-chef des troupes, qui avait son quartier-général à Sorel, vint l'établir à Montréal. Le même jour un détachement de troupes fut envoyé à St. Jean, sous le commandement du capitaine Glasgow. Il rencontra un détachement du parti populaire, sur le bord opposé du Richelieu. La cavalerie alla s'emparer du pont pour empêcher ce parti de traverser.

7. Le 16 Novembre des mandats d'amener furent émis contre vingt-six des principaux chefs du parti populaire. Une compagnie de cavalerie volontaire, du parti du gouvernement, avait été formée depuis peu ; elle fut envoyée pour appréhender deux personnes ; l'arrestation faite, la compagnie revenait à Montréal avec les prisonniers. En passant à Longueuil elle fut soudainement attaquée, mise en fuite, obligé d'abandonner ses prisonniers. Le colonel Wetherall ayant sous lui un corps de troupe assez considérable, descendit de Chambly sur la rive sud du Richelieu, pour aller disperser un corps consi-

dérable qui se fortifiait à St. Charles. Les deux partis en vinrent aux mains ; la victoire demeura aux amis du gouvernement, la perte fut considérable. Les bâtimens auprès des fortifications furent brûlés, excepté une maison. Un autre corps de troupes remontait le Richelieu, afin d'affectuer une jonction, avec celui sous les ordres du colonel Wetherall. Il recontra un parti populaire à St. Denis, qui força la troupe de redescendre à Sorel. Le succès de ce coup de main exalta le parti populaire ; mais sa joie fut courte ; car à l'ouverture des chemins d'hiver le gouvernement parvint à se rendre maître de tous les points du pays, et d'y garder la paix.

8. Le colonel Wetherall ayant pris St. Charles, revint à Montréal emportant avec lui les emblêmes de la liberté, et ayant fait trente-cinq prisonniers. Les troupes en débarquant furent reçues avec de grandes acclamations, par les amis du gouvernement. Ces derniers avaient repris courage à la vue du peu d'organisation du parti du peuple. Quatre ou cinq bataillons de volontaires furent formés à Montréal ; et plus cinquante ramifications de ces corps furent dispersés dans différentes parties du pays.

9. Un des événemens les plus malheureux de ce temps d'excitation fut la mort du malheureux Weir. Ce jeune officier avait été envoyé par terre à Sorel porter une dépêche à l'officier commandant à ce poste, l'avertissant de préparer un corps de troupes pour accompagner le colonel Gore, qui devait descendre à Sorel en steamboat le soir même. Les chemins étaient en si mauvais état, que Weir ne put parvenir à Sorel, qu'une heure aprés le

départ du colonel Gore. Weir prit alors une autre voiture pour rejoindre les troupes ; mais ayant fait fauce route, il tomba entre les mains du parti du peuple, qui le fit prisonnier. Il fut ensuite dirigé sur le camp de St. Charles. Par une fatalité facile à concevoir dans un temps où le peuple divisé en deux corps en vient aux mains ; le prisonnier n'avait fait que quelques arpens, lorsque l'excitation devenant à son comble, le malheureux Weir fut tué, sur la route conduisant à St. Charles.* Le corps de Weir fut ensuite retrouvé et apporté à Montréal, où il reçut de grands honneurs militaires à son inhumation. Il n'y avait probablement jamais eu tant de pompe funèbre déployée pour une officier dans cette ville.

10. La loi martiale fut proclamée dans le district de Montréal, le 5 Décembre ; sir John Colborne reçut le pouvoir de la faire exécuter. Immédiatement après, le gouvernement porta son attention sur les préparatifs que les partisans du peuple faisaient au Lac des Deux-Montagnes, à St. Eustache, à St. Benoit et à Ste. Scholastique, où les chefs les plus habiles se fortifiaient d'une manière formidable.

11. Le 13 Décembre, sir John Colborne ayant sous ses ordres environ treize cents hommes, s'avança sur la la rive gauche de l'Outaouais se dirigeant sur le haut du district, dont une partie était sous les armes. Le 14 il traversa la petite rivière pour attaquer le village St. Eus-

* Il est juste de faire observer que les chefs du parti du peuple ne participèrent en rien dans cette assassinat. Personne ne regretta plus ce malheur que Wolfred Nelson.

tache. Après une attaque sérieuse, les Anglais demeurèrent maîtres de la place ; il y eut encore là beaucoup de morts à regretter. Presque tout le village fut brûlé, ainsi que l'église et le presbytère. Un des chefs du parti du peuple perdit la vie dans le combat de St. Eustache.

12. Le jour suivant les troupes continuèrent leur chemin se dirigeant sur St. Benoit. Avant d'y arriver sir John Colborne rencontra des délégués portant pavillon blanc et venant annoncer que les mécontents consentaient à déposer les armes, sans condition. Presque toutes les maisons portaient pavillon blanc. En arrivant à St. Benoit, John Colborne trouva plus de deux cent-cinquante hommes, qui se soumirent de suite sans difficulté. Ils furent de suite renvoyés dans leurs demeures pour reprendre leurs occupations. On peut dire que ce fait est le dernier qui ait eu lieu dans ce temps d'excitation malheureuse. Les troupes revinrent à Montréal où elles purent se reposer de tant de marches fatiguantes.

Questions sur la 3me Partie.— Chapitre II.

Que contient le deuxième chapitre de la troisième partie ?

I.—1. Que pensaient les Américains de la réception qu'on leur ferait en Canada ? Furent-ils désappointés ? Que firent les Canadiens ? Quelle organisation eut lieu ? Que fit sir George Prevost ? Pourquoi fit-on circuler le papier monaie ? Comment la ville de Québec fut-elle gardée ?

2. Quelles étaient les dispositions du Haut-Canada ? Comment était composée la population ? Qui fut chargé du gouvernement du Haut-Canada ?

3. Qui fit une invasion dans le Canada ? Quelles étaient les forces anglaises ? Où furent-elles assemblées ? Les forces

de Hull étaient-elles diminuées ? Pourquoi retraita-t-il ? Que fit Brock ? Quel fort prit-il ? Comment les Américains traitèrent-ils Hull pour ce fait ?

4. Quel fort fut ensuite attaqué par les Américains ? Où traversèrent-ils ? Que fit Brock ? Où éleva-t-on un monument à Brock ? Quand le monument fut-il érigé ? Les Américains demeurèrent-ils longtemps maîtres des hauteurs de Niagara ? Qui les leur reprit ?

5. Que fit-on ensuite ? Qui rompit la suspension d'armes ? Quelle autre tentative eut lieu ? Qu'occasionna la sévérité du climat ? Qui attaqua Ogdensburg ?

6. Que firent les Américains dès le printems ? Quel était le plan de cette campagne ? Quand le ville de Toronto fut-elle prise ?

7. Quelle conquête les Américains firent-ils ensuite ? De quel fort les Américains s'emparèrent-ils ? Où le général Vincent fut-il obligé de se retirer ? Que fit le lieutenant-colonel Harvey ? Quelle fut la conséquence de ce coup hardi ?

8. Quels vaisseaux furent pris aux Américains à l'Ile-aux-Noix ? Quels forts furent détruits ? Qui attaqua Sacketts-Harbour ? Qui captura la flotte anglaise sur le Lac Erié ?

9. Où les Anglais furent-ils encore battus ? Parlez-nous des carabiniers de Kentucky ? Quelle perte firent les Indiens ? Qu'avait fait ce chef pendant toute sa vie ? Où le général Proctor se retira-t-il avec le reste de ses troupes ?

10. Où les Américains assemblèrent-ils leurs forces ensuite ? Que voulaient-ils attaquer ? Par où entrèrent-ils dans le Canada ? Qui les rencontra ? De quelle nation étaient ces soldats et combien étaient-ils ?

11. Qu'était le colonel de Salaberry ? Quel était son caractère ? Quel avantage lui présentait le local ? Ses soldats suivirent-ils son exemple ? Quelles furent les pertes des deux généraux ? Oû se retira le général Hampton ?

12. Que fit le général Wilkinson ? Quand aurait-il pu atteindre Montréal ? Pourquoi retarda-t-il ? Que fit le gouverneur Prevost ? De quelles forces pouvait-il disposer ?

13. Oú Wilkinson reçut-il les dépêches de Hampton ? Que fit-il alors ? Qui attaqua le général Morrison ? Que craignaient les Anglais ? Qu'arriva-t-il à l'armée de Boyd ? Où se retira-t-il ensuite ?

14. Quelle ville fut brûlée par les Américains ? Qui prit le fort Niagara ? Que firent les Anglais pour venger la conflagration de Niagara ? Que dit-on de ces actions destructives ?

15. Quand les opérations furent-elles reprises en 1814 ? Les Américains réussirent-ils ?
16. Qui prit Oswego ? Qui prit le fort Erié ? Qui rencontra-t-il à Chippewa ? Quel fut le résultat de la bataille ? Jusqu'où les Américains vinrent-ils ? Comment trouvèrent-ils le fort George ? Que prirent-ils ensuite ? Où les armées se rencontrèrent-elles ensuite ? Quelles furent les pertes des deux armées ?
17. Donnez des détails sur l'attaque du fort Erié ? Quelle prise firent les Anglais ? Quelle fut l'issue de l'attaque nocture du fort Erié ?
18. Pourquoi l'Angleterre fut-elle peu capable de soutenir avantageusement la guerre contre les Etats-Unis ? Où un parti militaire fut-il envoyé ? Où alla un autre parti des mêmes troupes ? Quels efforts furent faits dans ce temps ? Qui attaqua Plattsburg ? Décrivez l'attaque ? Quelle en fut l'issue ?
19. Quelle sortie firent les Américains ? Les Anglais les repoussèrent-ils ? Que fit sir James Yeo ? Quand les Américains évacuèrent-ils le Fort Erié ? Quand évacuèrent-ils le Canada définitivement ?
20. De quelle place les Anglais s'emparèrent-ils ? Que leur arriva-t-ils à Baltimore ? A la Nouvelle-Orléans ? Quand la paix fut-elle signée ? Qui la fit connaître à Québec ?
21. Que dit-on de l'Angleterre sur la guerre américaine ? Qui sauva les deux Canadas ? Que dit-on de l'armée ? Des conseils nationnaux ? Donnez des exemples ? A la Nouvelle-Orléans ? Dans les Canadas ? Sur les lacs ?

II.—1. Qui succéda sir George Prevost ? Qui fut administrateur? Qui fut nommé gouverneur en 1816 ? Que dit-on de cette administration ? Quelles instructions avait reçues le gouverneur ? Quelle somme fut appropriée ? Comment était-elle accordée ?

2. Qui succéda à sir J. C. Sherbrooke ? Comment mourut le duc de Richmond ? Comment le duc contracta-t-il cette effrayante maladie ? Qui administra le gouvernement après la mort du duc ? Quand arriva le comte Dalhousie ?
3. Qu'arriva-t-il à la mort de George III ? De quoi l'assemblée voulait-elle s'emparer ? Que prétendait la couronne ? Que fit lord Dalhousie ?
4. Que dit-on de lord Dalhousie ? Que demanda-t-il ? Qu'accorda la chambre ? Comment finit-on par s'accorder ? La première ? La seconde ? Quel fut le résultat de cet arrangement ?
5. Quel effet produisit la défalcation de sir John Caldwell ? Combien devait-il au trésor du pays ?

6. Que fit lord Dalhousie à son retour d'Europe ? Qui refusa-t-il de reconnaître ? Quelle fut la conséquence de ce malentendu ?
7. Quelle pétition firent les habitans du Bas-Canada ? De quoi se plaignaient-ils premièrement ? Secondement ? Troisièmement ? Quatrièmement ? Cinquièmement ?
8. Que firent les ministres de sa majesté ? Que fut-il fait ? Quels regrets le comité exprima-t-il ? Que retint la couronne ?
9. Qui succéda à lord Dalhousie ? M. Papineau fut-il reconnu orateur ? A quoi consentit-il ? Quel en fut l'effet ? Quelle loi fut ensuite passée ? Qu'y eut il alors ? Que dit-on de sir James Kempt ?
10. Qui succéda à sir James Kempt ? Quels ravages fit le choléra ? Quelle autre influence se fit jour en Canada ?

III.—1 Où la paix fut-elle troublée sérieusement la première fois ? A quelle occasion ? Le fléau du choléra appaisa-t-il les esprits ?
2. Que dit-on du mécontentement d'alors ? Que fit la Chambre-d'Assemblée ? Que firent les deux partis ?
3. Que firent les chefs du parti populaire ? Où les six comtés s'assemblèrent-ils ? Que fut-il fait à St. Charles ? Pourquoi le peuple abandonnait-il l'allégeance anglaise ?
4. Que fut-il fait au mois de Novembre ? Pourquoi prenait-on les armes ?
5. Que fit le parti du gouvernement ? D'où fit-on venir des troupes ?
6. Qu'y eut il à Montréal le 6 Novembre ? Que fit sir John Colborne le 10 Novembre ? Qu'y eut-il à St. Jean ?
7. Quels mandats d'amener furent émis le 16 Novembre ? Avait-on une cavalerie volontaire du parti du gouvernement ? Que lui arriva-t-il ? Où le colonel Wetherall se dirigea-t-il ? Qu'y eut-il à St. Charles ? Qui vint de Sorel ? Qu'y eut-il à St. Denis ? Le parti du peuple demeura-t-il victorieux ?
8. Que fit le colonel Wetherall ensuite ? Comment les troupes furent-elles reçues ? Dites quelques choses des volontaires ?
9. Quel malheur produisit l'excitation dans ce temps ? Où allait cet officier ? Comment tomba-t-il entre les mains des partisans du peuple ? Où fut-il tué ? Où fut-il inhumé ? Que dit-on de la pompe funèbre militaire déployée en cette occasion ?
10. Quand la loi martiale fut-elle proclamée ? Que fit le gouvernement ensuite ?

11. Où alla ensuite sir John Colborne ? Comment se termina l'action ? Où mourut un des chefs du parti populaire ?
12. Qui vint au-devant de sir John Colborne en allant à St. Benoit ? Que fit sir John Colborne ? Peut-on dire que ce fut le terme de l'excitation bas-canadienne ?

CHAPITRE III.

DIVISIONS.

I. Excitation dans le Haut-Canada en 1837.—*II. Mission de lord Durham* 1838.—*III. Depuis le Départ de lord Durham en* 1838, *jusqu'à l'Union des Provinces en* 1840.

I. Excitation dans le Haut-Canada en 1837. —1. La nouvelle annonçant que le parti du peuple avait pris les armes dans le Bas-Canada, fut le signal d'en faire autant dans le Haut-Canada. Les chefs du parti mécontent avaient formé une convention intitulée " Convention Provinciale." Elle fut aussitôt assemblée à Toronto.

2. La Convention Provinciale fit de suite imprimer un manifeste, qu'elle répandit chez le peuple, l'invitant à se lever contre le pouvoir existant, pour le renverser. Ce manifeste disait que l'intention des amis de la liberté désiraient donner plusieurs centaines d'arpens des terres du gouvernement, à chacun de ceux qui aideraient à obtenir la liberté ; d'accorder gratuitement des titres aux colons qui n'en avaient pas ; de détruire la Compagnie des Terres. Le pays serait gouverné si économiquement disait le manifeste, que l'administration au lieu de coûter

£100,000 par année, ne coûterait que £25,000 ; que le reste de cette somme serait employé à construire des chemins vicinaux et des routes publiques ; toutes choses très désirables ; mais pour ceux qui connaissent le Haut-Canada très difficiles à exécuter.

3. Dès le commencement de la levée d'armes dans le Bas-Canada, sir Francis Bond Head, gouverneur-général du Haut-Canada, avait envoyé dans le Bas-Canada, presque tous les soldats du Haut-Canada ; on conçoit dans quelle anxiété il attendait le renvoi des troupes destinées au Haut-Canada. Le gouverneur avait fait une faute en envoyant les troupes,capables de démontrer aux Américains que s'ils voulaient faire une invasion dans le Canada, c'était le temps de la faire avec succès ; ou de prouver que les Canadiens-Anglais ne désiraient pas déserter l'étendard de leurs pères.

4. Malgré qu'on parlât beaucoup d'une levée d'armes, rien encore n'avait été fait, lorsque le 4 Décembre elle eut lieu soudainement. Le parti du peuple avait eu ordre de ses chefs de se rendre par des chemins détournés jusqu'à un lieu appelé " Taverne de Montgomery, " à quatre miles au nord de Toronto. Dès que le nombre d'hommes assemblés en ce lieu fut devenu considérable, il fut convenu d'arrêter tous les voyageurs ; afin d'empêcher le gouvernement d'apprendre l'approche du parti du peuple.

5. La première victime de ce temps malheureux fut le colonel Moodie, officier distingué, qui demeurait près de ce lieu ; dès qu'il apprit ce qui avait lieu, il se hâta de se rendre à Toronto pour avertir l'exécutif. Une balle lui

fut envoyée, elle le blessa mortellement, et il mourut trois heures après. On dit, sans certitude pourtant, qu'un des chefs fit observer à ses co-partisans que le sang ayant coulé, ils étaient obligés de se défendre, et qu'ils n'avaient rien de mieux à faire, que de marcher sur la ville. On s'y prépara en hâte.

6. Heureusement que ce parti fut rencontré par l'échevin Powell et quelques autres gentilhommes, qui étaient allés se promener dans cette direction, pour s'assurer si la rumeur de l'approche du parti populaire était vraie. Ils furent arrêtés par l'avant-garde et conduits aux chefs. L'échevin parvint cependant à s'évader ; il arriva à la ville au milieu de la nuit ; il alla immédiatement reveiller le gouverneur ; puis ensuite sonner la cloche d'alarme de la ville, de manière que les citoyens éveillés de leur sommeil, apprirent avec étonnement et offroi, que le parti populaire s'avançait. Cette cloche ébranlant l'air au milieu du silence de la nuit, semblait une voix du ciel avertissant les citoyens de se garder de continuer à se détruire les uns les autres.

7. Dieu ne voulant pas laisser le peuple s'entr'égorger permit que le parti populaire fit peu de progrès dans la nuit, car il aurait pris la ville fort aisément. Quelques amis du gouvernement sous le commandement du shérif allèrent au devant du parti ennemi ; la rencontre eut lieu près de la ville ; ils parvinrent à le repousser. Un homme du parti populaire fut tué et un autre blessé.

8. Les habitans de Toronto furent surpris de trouver leur ville environnée par un corps considérable d'hommes

armés, commandés par des chefs reconnus braves et déterminés. Il n'y avait rien autres chose à faire pour les amis du gouvernement, que de se défendre. Le gouverneur fit appeler ses amis à l'Hôtel-de-Ville, où il se rendit lui-même ; en arrivant il trouva le juge-en-chef le mousquet à l'épaule, environné d'une bande d'hommes assemblés à la hâte. Les armes des soldats descendus dans le Bas-Canada étaient déposées à l'Hôtel-de-Ville ; on les distribua au parti du gouvernement, pour aller faire face à des frères, dont la manière de voir n'était pas la même. Au point du jour, il y avait déjà un parti considérable d'hommes armés pour défendre le gouvernement, aussi résolus que ceux qui venaient l'attaquer. Ce nombre fut augmenté dans le cours de la journée, par l'arrivée de sir Allan M'Nab, orateur de la Chambre-d'Assemblée, accompagné des amis du gouvernement du district de Gore. Dans le même temps d'autres amis arrivaient de tous côtés.

9. Le lendemain matin les amis du gouvernement étaient assez forts pour attaquer le parti populaire. Le gouverneur voulant tenter d'empêcher le sang de couler, envoya deux gentilhommes aux chefs, pour les prier de mettre bas les armes, et de rétablir la paix. M. Mackenzie répondit que la réponse à cette demande ne pouvait être faite que par la "Convention Nationale ;" qui jugerait entre les deux partis. Il ajouta que le parti populaire attendrait pendant deux heures, pour recevoir une réponse. La réponse revint immédiatement ; elle ne contenait qu'un mot seulement "*jamais*."

10. Le 7 le parti du gouvernement composé d'hommes de toutes les classes de la société, bien armés, ayant avec eux un canon, vint attaquer le parti populaire Ce dernier fut défait et les chefs obligés de s'expatrier ; deux chefs furent pris ; ainsi qu'un grand nombre de prisonniers. Le parti populaire fut poursuivi jusqu'à la " Taverne de Montgomery" qui fut brûlée. Le pays se trouvant tranquille, le gouverneur renvoya la plus grande partie des prisonniers sur le champ. On eut peu de morts à regretter dans ce conflit.

11. La nouvelle de l'attaque de la ville de Toronto par le parti populaire s'étant répandue dans le pays, on vit accourir de tous les quartiers, des partisans du gouvernement ; ils accoururent en si grand nombre, que le gouverneur fut obligé de publier un avis, annonçant que tout le pays avait repris son état de paix ordinaire. Le jour suivant il émana un ordre autorisant les milices des districts de Bathurst, d'Outaouais et d'Eastern d'aller à l'aide des amis du gouvernement du Bas-Canada. Un nombre de prisonniers arrêtés dans différentes parties du pays furent renvoyés à leurs demeures ; la tranquillité avait repris son cours.

12. Après la défaite du parti populaire près de Toronto, M. Mackenzie se dirigea vers Buffalo. Il parvint à exciter un parti d'Américains ; il n'eut pas grande peine, ces derniers ayant toujours eu le désir et la volonté de s'emparer du Canada. Ces hommes peu scrupuleux d'observer les lois, même de leur pays, s'emparèrent des armes de l'arsenal de l'état ; pourvus de canons, de fusils et de

munitions, il s'emparèrent de Navy Island, un peu au-dessus de la Chûte de Niagara, le 13 Décembre. De ce lieu une proclamation fut émanée au nom du gouvernement populaire, promettant à tous les volontaires qui aideraient à détruire le gouvernement, trois cents arpens de terre valuable, en outre cent piastres en argent ; cette proclamation eut l'effet de grossir le nombre des aventuriers américains. L'esprit d'excitation avait tellement aveuglé les amis du parti populaire que quoiqu'ils aimassent leur pays de tout leur cœur, comme on ne peut en douter, puisqu'ils exposaient leur vie pour faire triompher un système, qu'il croyaient meilleur, ils ne prévoyaient pas qu'ils entraînaient le pays dans une guerre désastreuse, où des milliers de vies seraient sacrifiées.

13. Le commandant-général de cette entreprise était un homme du nom de Van Ransselaer. Il eut bientôt sous ses ordres des centaines de sympathiseurs ; les provisions abondaient. ainsi que tout ce dont on avait besoin ; Buffalo et le voisinnage fournissaient le tout en profusion. Ce fut inutilement que les autorités américaines essayèrent d'intervenir ; le peuple préféra obéir à son goût que d'obéir à la loi ; Navy Island devint un lieu tou-à-fait à la mode en peu de jours. L'artillerie de l'état de New-York fut montée ; ensuite elle tonna sur la rive canadienne, qui en cet endroit est très bien peuplée. Cinq cents livres, courant, fut offert pour la prise du gouverneur anglais. Cette somme devait être payée après la prise du Canada, et l'établissement d'un nouveau gouvernement ; ce qui ne serait pas long, pensaient les aventuriers.

14. Un corps de milice sous les ordres du colonel M'Nab, fut établi sur la rive canadienne, pour protéger les habitans, et empêcher les sympathiseurs de débarquer. Des ordres formels furent en même temps donnés, pour empêcher de violer le territoire américain. On s'y serait peut-être conformé, si une tentation très forte, ne fut venu faire oublier les ordres. Un petit steamboat " La Caroline" était employé au transport des effets nécessaires à Navy Island ; il était arrêté sur le côté américain. Le colonel M'Nab envoya quelques hommes sous la conduite du capitaine Drew de la marine-royale, pour s'emparer de ce steamboat, ou le couler à fond. Le steamboat fut pris ; mis en feu et abandonné à la Chûte de Niagara. Cette action excita les Américains ; cependant l'occupation de ce vaisseau était bien connue ; elle justifiait presque l'acte violent des Canadiens.

15. Peu après, le gouvernement reçut des forces qui lui permit d'agir plus activement contre les sympathiseurs de Navy Island. Une cannonade vigoureuse de la rive canadienne fit évacuer l'île, dans la nuit du 14 Janvier, 1838.

16. Un autre parti populaire essaya d'attaquer le Western District ; tandis qu'un autre parti faisait une démonstration contre Kingston. Ce dernier prit possession d'une île située à environ six miles de Kingston ; effrayé de l'approche des forces du gouvernement, il s'enfuit sans opposer de résistance. Au Détroit, un autre parti s'empara d'une place nommée Fighting Island, faisant des préparations pour y demeurer. Dès que les troupes en

approchèrent, il s'enfuit, laissant beaucoup d'armes et d'effets militaires.

17. Quelques temps après, un autre parti débarqua sur Point Pele Island, dans le Lac Erié. Le colonel Maitland y étant allé, prit une position qui forcait les partisans à combattre, ou à se rendre. La résistance fut sérieuse ; un grand nombre de soldats furent tués par des balles tirées en arrière de fortifications boisées. Les soldats furent alors disséminés et reçurent l'ordre d'attaquer à la baïonnette. La position fut prise, un grand nombre des défenseurs de l'île furent tués ; les autres faits prisonniers. Dans toutes ces attaques, excepté à Toronto, le plus grand nombre des perturbateurs de l'ordre étaient des Américains.

18. Le 15 de Janvier, sir Francis Head convoqua le Parlement Provincial, pour lui annoncer qu'ayant différé d'opinion dans deux ou trois cas, d'avec le gouvernement de sa majesté, sur la politique canadienne, il avait demandé son rappel qui avait été accepté, et que son successeur était sir George Arthur. Dans son discours d'adieu, il fit de pompeux éloges des amis du gouvernement, qui avaient vaillamment conservé la connection britannique. Quoiqu'on puisse dire du gouvernement de sir Francis Head, on ne peut nier qu'il fut toujours franc, et très brave au moment du danger. Ses amis prétendent que sa conduite ferme sauva le pays ; ses ennemis prétendent qu'en privant la colonie de ses défenseurs naturels, il désaffectionna le peuple du gouvernement anglais. Les circonstances examinées de sang froid font avouer que la

Divine Providence fit plus pour le pays, que les deux partis de ce temps de malheurs. Sir George Arthur arriva à Toronto le 23 Mars, pour administrer le gouvernement.

II. MISSION DE LORD DURHAM.—1. Le gouvernement d'Angleterre ayant chargé lord Durham du gouvernement général des Canadas, il y arriva le 29 Mai ; il fut reçu courtoisement par les deux partis. Un de ses premiers actes, fut d'ordonner l'élargissement d'un grand nombre de prisonniers les moins marquants. Il émana aussi une proclamation, permettant à ceux qui avaient laissé le pays d'y revenir. Sa seigneurie avait reçu le pouvoir de former un conseil spécial, composé de treize membres de chaque province. Il devait user de ce pouvoir à sa discrétion.

2. Les sympathiseurs américains se préparaient dans le même temps à renouveler leurs actes d'hostilité. Le 30 Mai, un de ces partis, conduit par un nommé Johnson, aborda un steamboat canadien le " Sir Robert Peel, " qui était accosté près de Well's Island ; les passagers furent pillés de leurs effets, de leurs animaux et de leur argent ; ils furent ensuite forcés de débarquer, après quoi le feu fut mis au steamboat. Lord Durham, qui venait d'arriver, fut fortement indigné de cet outrage, il offrit mille piastres pour l'appréhension de ces hommes malveillants. Johnson sut mettre au défit les autorités anglaises et américaines. Il se réfugia avec ses compagnons dans les " Mille Iles, " où il put demeurer hors les mains des envoyés des deux nations, qui employèrent inutilement le pouvoir civil et militaire. Ces hommes s'étaient pourvus de bateaux

extrêmement légers, avec lesquels ils passaient d'une île à une autre si promptement, qu'ils se moquaient de ceux qui les poursuivaient.

3. Peu après son arrivée, lord Durham trouva bon d'exiler plusieurs chefs du parti populaire qui avaient pris part à l'insurrection. Ces personnes, la plupart hommes distingués des Canadas, furent exilées aux Iles Bermudes ; elles devaient être strictement surveillées ; la peine de mort était portée contre elles, si elles revenaient en Canada sans une permission du gouverneur. Cette sévérité contraire à la loi, fut désapprouvée par le gouvernement d'Angleterre.

4. Lord Durham fit le tour des Canadas ; il fut reçu partout avec beaucoup de respect. Sa seigneurie, aidée des officiers civils attachés à son gouvernement, recueillit beaucoup d'informations sur les griefs des Canadiens ; ces informations furent ensuite mises en forme de rapport à la reine ; les ministres anglais firent imprimer le rapport, pour le soumettre au Parlement Britannique.

5. Lord Durham demeura peu de temps en Canada en qualité de gouverneur-général. La conduite qu'il tint à l'égard des prisonniers envoyés à la Bermude, ayant été condamnée en Angleterre, il résigna son office ; ensuite il laissa Québec le 1 Novembre. Le 26 du même mois, il arriva en Angleterre, débarquant à Plymouth (1838).

6. La nuit même du départ de lord Durham, de nombreuses arrestations furent faites à Montréal, parce qu'on avait découvert que le parti populaire préparait une

nouvelle levée d'armes. Des arrangemens avaient été faits pour une levée en masse des paysans, et une nouvelle tempête insurrectionnelle menaçait la province.

III. DEPUIS LA SECONDE LEVÉE D'ARMES EN 1838, JUSQU'A L'UNION DES DEUX CANADAS EN UNE SEULE PROVINCE, EN 1841.— 1. La nouvelle levée d'armes devait avoir lieu à Montréal même, lorsque les troupes seraient à l'église, ou au moins au moment où elles ne seraient pas sous les armes. Les sages précautions prises par le commandant des forces, sir John Colborne, empêcha ce plan de réussir. Beauharnois fut ensuite choisi, comme théâtre d'action. Le 3 de Novembre, un grand parti populaire surprit les partisans du gouvernement, et les fit prisonniers. Parmi ces prisonniers était M. Ellice, fils du seigneur de Beauharnois, il avait occupé la place de secrétaire privé de lord Durham ; plusieurs autres personnes distinguées furent aussi arrêtées. Madame Ellice fut aussi faite prisonnière ; mais elle fut traitée avec bonté et courtoisie.

2. Un événement singulier eut lieu le jour suivant, au village indien de Caughnawaga, au-dessus du rapide nommé Saut St. Louis, près de Montréal. Tous les Sauvages étaient à prier Dieu dans leur église, lorsqu'un parti d'insurgés environna l'église. Les Sauvages sortirent immédiatement ; alors le chef montra un exemple qui fut promptement suivi par tous les autres Sauvages. Il poussa un horrible cri de guerre, se précipita sur le premier homme près de lui, lui arracha son fusil des mains ; les autres Sauvages en firent autant ; alors les agresseurs effrayés autant par le terrible cri de guerre des Sauvages, que par,

l'activité qu'ils déployaient, se rendirent prisonniers, au nombre de soixante-quatre ; les Sauvages les lièrent avec leurs ceintures et les amenèrent à Montréal. Ces Indiens sont un reste des six tribus iroquoises, si puissantes autrefois ; ils sont maintenant civilisés et cultivent leurs terres. Leurs chefs sont des hommes humains ; ils maintiennent un ordre sévère, faisant observer avec autant de zèle, les lois des peuples civilisés, que leurs ancêtres en mettaient à les enfreindre.

3. Entre le 3 et le 6 Novembre, environ quatre mille insurgens s'assemblèrent près de Napierville, dans le comté de Laprairie ; sir John Colborne s'y rendit immédiatement, avec un corps de troupes. Les chemins étaient en si mauvais état, qu'il ne put arriver sur le lieu que le 10 ; les insurgens s'étaient dispersés la nuit précédente. Le même jour, un corps du 71me régiment, soutenu de plus de mille Glengary, dont les établissemens sont voisins, prit Beauharnois et délivra du même coup les prisonniers demeurés en ce lieu.

4. Environ quatre cents hommes du parti populaire avaient été détachés de Napierville, pour ouvrir des communications avec les sympathiseurs américains. Ils furent rencontrés par un parti de volontaires du gouvernement un engagement eut lieu ; les insurgens furent battus et repoussés dans les Etats-Unis ; plusieurs furent faits prisonniers ; ils perdirent aussi un canon de campagne et trois cents autres armes de guerre. Les victorieux se jettèrent ensuite dans l'église d'Odelltown, pour attendre l'approche du Dr. R. Nelson,un des chefs les plus : actifs ce

dernier fut défait par les volontaires, qui lui tuèrent environ cent hommes.

5. M. Ellice et les autres messieurs saisis par les insurgens furent relâchés ; on leur enseigna le chemin de Laprairie, où ils arrivèrent heureusement. Ces prisonniers avaient été bien traités par le curé et les religieuses de Châteauguay. Il est bon de remarquer que malgré l'effervescence des esprits il y eut bien peu de violence à reprocher au parti populaire. Les quelques actes de violence furent causés par des circons, tances particulières. La douceur du parti populaire et sa bonté de cœur ne furent pas attenuées, malgré sa mauvaise humeur contre le parti du gouvernement colonial. Quelques jours après, sir John Colborne avait la satisfaction d'annoncer publiquement que la paix était rétablie dans le Bas-Canada.

6. Il est surprenant que la paix put être rétablie si promptement, quand on considère que le parti populaire était supporté par un corps nombreux de sympathiseurs américains, qui fournissaient les armes et les munitions. On ne peut nier qu'il n'y eût alors des sociétés secrètes, dont les membres se reconnaissaient par des signes, qu'on ne connaissait qu'après avoir fait serment de ne point révéler. Ces sociétés existaient tout le long de la frontière.

7. Pendant que le parti populaire troublait la paix dans le district de Montréal, un corps d'Américains d'environ quatre cents hommes fit voile de Sackett's Harbour ; ces hommes vinrent débarquer à Prescott. Le colonel

Young ayant assemblé ce qu'il y avait de troupes à sa disposition, aidé du capitaine Fowell, commandant un vapeur armé, vint forcer ces sympathiseurs de se disperser. Plusieurs de ces derniers se réfugièrent dans un moulin-à-vent, et dans une maison de pierre y attenant, où ils se défendirent bravement. Dix-huit Anglais furent tués. Les murs étaient trop forts pour être réduits sans canon ; on attendit que quelques corps de troupes fussent arrivés. Alors on attaqua de nouveau les sympathiseurs ; ceux qui étaient dans le moulin voulurent s'enfuir, mais ils furent faits prisonniers. Cent-cinquante-six furent amenés à Kingston pour subir leur procès devant une Cour Martiale.

8. Une autre invasion fut faite du Détroit, sur Sandwich ; les sympathiseurs mirent le feu à un steamboat, et à quelques bâtimens ; ils tuèrent de sang froid plusieurs individus. Parmi ces derniers fut le Dr. Hume, médecin militaire, qui avait pris les sympathiseurs pour des milices provinciales, ce qu'il fut la cause qu'il tomba dans leurs mains sans armes. Son corps fut abandonné, haché de conps de hache et de couteau.

9. Le colonel Prince ayant appris ces atrocités, alla attaquer ces maraudeurs ; dès lors ils s'enfuirent, laissant vingt-cinq morts, et vingt-six prisonniers. Le parti du gouvernement fatigué de ces invasions renouvellées presque chaque mois, crut qu'il était nécessaire de montrer un peu de sévérité ; plusieurs chefs furent mis à mort, les autres furent punis sévèrement. Sur toute la ligne de démarquation entre les deux pays, ce n'était qu'invasion

sur invasion. Un autre parti de sympathiseurs composé d'environ douze cents hommes, traversa le fleuve près de Niagara dans les premiers jours de Juin, pour exciter le peuple à prendre les armes. Après avoir mis le feu à une auberge, ils firent prisonniers quatorze lanciers provinciaux. Ensuite ils abandonnèrent leur entreprise, ayant appris l'arrivée des troupes. Le commandant et le second de cette expédition furent faits prisonniers, ainsi que quarante hommes de leur parti.

10. Six des prisonniers de Prescott furent exécutés, ainsi que trois des meurtriers du Dr. Hume. Le chef des prisonniers de Prescott était un Polonais de naissance; du nom de Von Schoultz, il était militaire d'aventure. Il combattit avec courage et habileté; il mourut en brave, il émit pourtant la plainte d'avoir été induit en erreur, sur la situation des esprits en Canada. Presque toutes les offenses politiques furent pardonnées quelques années après. Le gouvernement montra beaucoup de douceur, pour ceux qui prirent les armes pour le renverser. Si par hasard il y eut un peu de rigueur, on doit l'attribuer aux circonstances qui ne permettaient pas toujours l'indulgence.

11. On ne peut nier qu'il y avait des griefs dans les deux Canadas; ces griefs auraient dû être redressés; mais il y avait des moyens constitutionnels pour redresser les abus; une prise d'armes ne pouvait que rendre l'état du peuple pire encore qu'en endurant les injustices dont il se plaignait. Il a fallu plusieurs années pour effacer dans l'esprit des deux partis les sentimens de haine qu'avait enfanté cette prise d'armes intempestive. Heureusement

pour les Canadiens que cette haine est tombée dans l'oubli ; et nous l'espérons pour ne plus revivre. Que chaque individu rivalise à qui pourra mieux et plus promptement faire naître, croître et prospérer les intérêts d'un beau pays qu'un Dieu bon et magnanime nous a donné en partage.

12. La paix fut enfin rétablie ; alors tous les esprits furent fixés sur les efforts faits pour obtenir la réunion des deux Canadas. Lord Durham avait fortement recommandé ce plan ; la Chambre-d'Assemblée du Haut-Canada y consentit à quelques conditions ; mais le Conseil-Législatif apporta des objections qui firent remettre la mesure à un moment plus opportun.

13. Le Parlement d'Angleterre passa une loi, pour continuer les pouvoirs extraordinaires de sir John Colborne dans le Bas-Canada ; on crut que ces pouvoirs achèveraient d'apaiser les esprits de cette partie de la province. Dans l'automne de cette même année, le très honorable Charles Poulett Thompson, ci-devant président du Bureau du Commerce, fut nommé à l'office important de gouverneur-général des Canadas. Peu après son arrivée, il soumit un plan au gouvernement anglais, tendant à réunir les deux provinces. Chacune devait être également représentée dans la nouvelle Législature. Une liste civile suffisante serait faite à la couronne, et la dette du Haut-Canada serait payée par la province unie des Canadas. Le plan du gouvernement anglais fut accepté par l'Assemblée, et le Conseil Législatif, du Haut-Canada, et par le Conseil Spécial du Bas-Canada. Le Parlement d'Angleterre passa la loi réunissant les deux Canadas en une seule province, en l'année 1840.

14. La Législature du Canada est maintenant composée d'un Gouverneur, de deux Chambres Législatives, d'un Canseil Législatif et d'une Chambre-d'Assemblée. Le nombre des membres du Conseil Législatif est de quarante-cinq ; ces membres sont nommés à vie par la couronne ; ils sont choisis parmi les habitans les plus intègres, les plus intelligents et les plus riches. L'Assemblée-Législative est composée de quatre-vingt-quatre membres ; dont moitié pour chaque province, ces membres sont élus par le peuple. La qualification d'électeur est presque nominale ; on peut presque dire que le suffrage est universel en Canada ; car un sur six a le droit de voter en payantd ix livres sterling de rente, ou possédant une propriété de quarante chelins, même cours, de revenu annuel. Le Conseil Exécutif, où les ministres, sont des officiers choisis dans les deux Chambres, pour remplir les devoirs de l'administration sous le gouverneur. Par une dernière loi de la Législature le nombre des représentans de la Chambre-d'Assemblée a été augmenté considérablement. Des changemens sont en contemplation pour remodeler le Conseil Législatif de la province.

15. Notre intention était de donner l'Histoire du Canada jusqu'à la réunion des deux provinces. Nous ajoutons quelques remarques sur les événemens qui ont eu lieu depuis ce temps, jusqu'à ce jour.

16. Quelques mois après la réunion des Canadas, une élection générale eut lieu ; elle fut favorable aux vues du gouvernement. Lord Sydenham (ci-devant Poulett Thompson) fit un discours conciliant aux deux Chambres ;

celles-ci le reçurent bien. Lord Sydenham ne vécut pas assez longtemps pour voir fonctionner le gouvernement formé sous ses auspices. Il fit une chûte de cheval dont les suites le conduisirent au tombeau. Il fut inhumé à Kingston, suivant le désir qu'il avait exprimé avant de mourir. Lord Sydenham eut pour successeur sir Charles Bagot, qui vint en Canada en très mauvaise santé ; il mourut à Kingston en Mai, 1843.

17. La même année, sir Charles Metcalfe, qui devint ensuite lord Metcalfe, succéda à sir Charles Bagot. Avant de gouverner les Canadas, lord Metcalfe avait gouverné la Jamaïque, où il avait eu à surmonter de très grandes difficultés; ces dernières surmontées à la satisfaction du gouvernement d'Angleterre, il obtint l'admiration, l'amour et le respect des habitans de l'île. Le mauvais état de sa santé le força d'abandonner le gouvernement du Canada ; il demanda son rappel en 1845 ; son successeur dans le gouvernement fut le comte de Cathcart, commandant des forces dans l'Amérique Britannique.

18. La nomination du comte de Cathcart au gouvernement du Canada ne devant être que temporaires ; lord Elgin vint dans le mois de Janvier 1847, prendre les rênes du gouvernement du Canada. Le gouvernement de lord Elgin commença sous des auspices peu avantageux. Le gouvernement impérial ayant cru devoir obtenir une plus grande somme de bien-être pour le peuple anglais en établissant le " commerce libre," cette mesure jeta la plus grande confusion dans les affaires mercantiles du pays.

De nombreuses banqueroutes suivirent, elles amenèrent la ruine de plusieurs milliers de commerçans ; le commerce fut presqu'arrêté, et un grand nombre de nos meilleurs citoyens abandonnèrent le pays, pour chercher s'ils ne pourraient pas faire fortune dans les Etats-Unis.

19. Dans le temps même où la dépression causait un grand mécontement, les ministres du temps introduisirent un *bill* pour payer les pertes souffertes durant les levées d'armes de 1837-38. L'ancien parti du gouvernement s'opposa à ce bill autant qu'il le put, et dans la Chambre-d'Assemblée et hors d'icelle ; l'animosité devint si forte, que ces partisans en vinrent à mettre le feu au marché Ste. Anne, où siègeait alors la Chambre-d'Assemblée ; presque tous les documens de l'Assemblée périrent dans les flammes, ainsi que la bibliothèque des deux Chambres Législatives ; cette perte énorme est des plus difficiles à réparer. La conséquence de cet événement malheureux fut de jeter Montréal dans la plus grande confusion ; le désordre devint tel, que la Chambre-d'Assemblée vota une adresse au gouverneur le priant de vouloir changer le lieu du siège du gouvernement, et permettre que les Chambres siégeassent alternativement à Toronto et à Québec. Le gouverneur fit droit à cette adresse dès l'automne suivant ; depuis ce temps le systême des parlemens alternes à été et est suivi dans la province du Canada.

20. Les troubles auxquels nous avons fait allusion furent calmés dans le cours de l'été ; la tournure des affaires fit comprendre qu'on pouvait espérer un meilleur état de

choses ; le temps à réalisé cette attente. L'événement le plus mémorable du commencement de la prospérité fut la grande impulsion donnée aux entreprises des voies ferrées (rail-roads.) Dans le cours de l'hiver de 1852 à 1853 des contrats furent faits, sous la garantie de la province, pour construire l'immense ligne de Québec à Richmond et de là à Portland et à Montréal ; cette voie doit être poursuivie jusqu'à Toronto. Le St. Laurent doit être traversé à Montréal par un pont que l'on estime devoir coûter environ trois millions de louis sterlings. Ces travaux qui n'ont pas de supérieurs dans leur genre sur le globe, sont en progrès ; ils coûteront près de neuf millions de louis sterling. Il serait trop long de démontrer toutes les causes qui ont ramené la prospérité dans le Canada ; qu'il suffice de dire que jamais le Canada n'a eu un avenir aussi brillant sous tous les points de vue. Les cultivateurs, les marchands, les artisans prospèrent dans leurs affaires ; les salaires des ouvriers sont élevés, enfin, à moins de quelque circonstance imprévue, on peut dire que l'état prospère du Canada nous donne raison d'être fier de notre pays.

21. L'éducation, sujet si important pour le peuple, acquièrt de jour en jour une attention de plus en plus spéciale ; on a déjà beaucoup fait pour la mettre à la portée de tous les Canadiens. Le Haut-Canada a fait de grands progrès déjà ; quelques causes ont obstrué la dissémination des premiers pas de la science dans le Bas-Canada ; néanmoins nous avons raison d'espérer que le désir du peuple vaincra tous les obstacles qui entrave l'éducation,

et prochainement le citoyen Bas-Canadien n'aura rien à envier au Haut-Canadien ou au citoyen des Etats-Unis. Quelqu'ait été l'ignorance des temps passés, nous espérons voir prochainement tous les Canadiens sachant les trois principaux moyens d'acquérir des connaissances ; la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Lorsque le peuple aura acquis cette connaissance, nous n'aurons plus à enrégistrer des événemens malheureux semblables à ceux que nous avons eu à dire dans le cours de cette histoire.

22. Afin de prouver les progrès qu'a fait le Canada nous donnerons quelques extraits des derniers recensemens. En 1841 la population du Haut-Canada était de 465,375 âmes ; en 1851, elle était parvenue au chiffre de 952,051 âmes ; dans ces dix dernières années la population à donc presque doublé son chiffre. En 1844, la population du Bas-Canada était de 690,782 âmes ; en 1851, elle était parvenue au chiffre de 890,261 âmes ; la population des deux provinces réunies en 1851, est donc de 1,842,-265 âmes ; si la croissance a continuée ; et probablement elle a dû augmenter encore plus rapidement ; la population doit être aujourd'hui d'environ deux millions d'âmes ; nous sommes heureux de le dire, cette population est prospère et vit heureusement. Nous trouvons une preuve évidente de ce que nous avançons, dans la prospérité des revenus de la province sur les droits de douane, qui ont tellement augmenté, qu'il y a un surplus en faveur du trésor public, de près d'un demi million de louis sterling. Nous pourrions donner plusieurs autres preuves de prospérité, mais nous croyons que celles que nous venons de donner sont suffisantes.

23. On a dû remarquer que la population du Haut-Canada augmente beaucoup plus rapidement que celle du Bas. Plusieurs causes y contribuent; le climat y est plus doux, les propriétaires du sol n'y sont pas, comme dans le Bas-Canada, chargés de droits seigneuriaux. Il est à désirer que cette tenure du sol dans le Bas-Canada soit changée prochainement, d'une manière équitable envers le peuple et les seigneurs. Un nouveau systême s'établira ensuite, et il sera suivi sans aucun doute, d'une nouvelle impulsion, qui mettra plusieurs milliers d'arpens de terre propre à la culture, en état de rapporter des richesses au pays.

24. Nous ne pouvons mieux terminer cet ouvrage, qu'en citant le langage de l'auteur que nous avons déjà cité.

25. "Les Canadas jouissent d'une prospérité qu'ils n'ont jamais connue. Le cultivateur, le commerçant, l'artisan, le marchand, toute la société est très occupée, et généreusement renumérée, dans tous les états; c'est à peine si on y rencontre un mécontent, et véritablement il n'y a aucun sujet de mécontentement. Le peuple de la province est rendu à ce point culminant où le commerce peut être fait sur une grande échelle. Il ne faut pas oublier que les Canadas n'ont commencé un commerce un peu étendu, qu'un siècle après les Etats-Unis; il n'est pas juste de comparer ces deux points du globe, sans mettre en ligne ce long laps; car jusqu'à il y a quelques années, le peuple était plus occupé de son support; les personnes instruites plus occupées de théories en matière

de gouvernement, que d'obtenir ce rang au milieu des nations civilisées, qui placent le commerce en premier lieu dans le bien-être de la vie. Maintenant la population augmente rapidement ; les villes s'agrandissent ; la richesse devient générale ; l'éducation commence à se répandre ; il s'est fait un changement presqu'incroyable dans les quinze dernières années.

26. " Puisse le Grand Régulateur des conseils vouloir que l'esprit de rivauté ne se fasse sentir que dans les œuvres de paix pour augmenter encore le bonheur du peuple Canadien. Il ne laisse pourtant pas d'y avoir un sentiment de méfiance entre les deux populations anglaise et française ; mais nous espérons, nous avons foi, que les jours heureux, rêvés par les poètes, effaceront toute discorde. Puisse l'heureux rêve des poètes se réaliser ; ils ont prophétisé qu'un temps viendra où la civilisation, et par-dessus celle-ci le christianisme, remettra au fourreau l'épée, qui trop souvent a réglé les questions en faveur du plus fort, ou du plus heureux, pour faire place à une lumière bienfaisante, qui rendra chaque homme plus heureux que dix victoires gagnées. Qu'il vienne le temps où on parlera des armées et des batailles, comme d'un temps où la gloire des nations avait fait fausse route.

Questions sur la 3me Partie.—Chapitre III.

Que contient le troisième chapitre de la troisième partie ?

I.—1. Que fit le parti du peuple du Haut-Canada en apprenant que le même parti avait pris les armes dans le Bas-Canada ? Quelle association avaient faite les chefs ? Qui signa les avis de convocation ?

2. Quel manifeste émana la convention provinciale ? Que disait ce manifeste ? Etait-ce plus aisé à dire qu'à faire ?
3. Que fit le gouverneur du Haut-Canada ? Quel plan avait-il formé ?
4. Où eut lieu la première levée d'armes ? Quels ordres avaient donnés les chefs ? Que fit le parti populaire lorsqu'il fut nombreux ?
5. Quelle fut la première victoire ? Que rapporte un " on dit" du temps ?
6. Qui découvrit la venue des partisans du peuple ? Que leur arriva-t-il ? Que fit l'échevin ? Que semblait dire le son de la cloche ?
7. Comment se passa la nuit ? Que fit le shérif ?
8. Que firent les habitans de Toronto ? Que fit le gouverneur ? Où trouva-t-il le juge-en-chef ? Où le parti du gouvernement prit-il des armes ? Qui vint augmenter le nombre des partisans du gouvernement ?
9. Dans quel état étaient les amis du gouvernement le matin? Que fit le gouverneur ? Que répondit M. Mackenzie ? Quelle fut la réponse du gouverneur ?
10. Que fit le parti du gouvernement le 7 Décembre ? Que devinrent les chefs ? Que devinrent les prisonniers ? Y eut-il beaucoup de morts à regretter ?
11. Que produisit la nouvelle de l'attaque de Toronto ? Que fit le gouverneur ? Quel ordre émana le gouverneur ? Que fit-on des prisonniers ?
12. Où M. Mackenzie se retira-t-il après la défaite de son parti près de Toronto ? Que fit-il ensuite ? Ou les Américains se procurèrent-ils des armes ? Quelle proclamation fut émanée ? Attira-t-elle des sympathiseurs ? Que penser de l'esprit d'excitation de ce malheureux temps ? Que pouvait-il arriver ?
13. Qui avait le commandement général de cette entreprise ? Qui le supportait ? Que fit-on de l'artillerie de l'état de New-York ? Quelle récompense fut offerte ? Quand devait-elle être payée ?
14. Que fit le gouvernement pour préserver la rive canadienne ? Quels ordres furent donnés ? Où le steamboat Caroline était-il ? Qui fut envoyé pour le détruire ? Réussit-on ? Que produisit ce fait ?
15. Que reçut le gouvernement ? Quand les sympathiseurs évacuèrent-ils Navy Iland ?
16. Quelle tentative fit le parti populaire près de Kingston ? Près du Détroit ?
17. Où un autre parti débarqua-t-il ? Que fit le colonel Maitland ? Que s'en suivit-il ? Tous ces hommes étaient-ils des Canadiens ?

18. Que fit le gouverneur le 15 Janvier ? Que dit-il dans ses adieux ? Quel fut son caractère ? Comment ses amis considérèrent-ils sa conduite ? Et ses ennemis ? Qui conserva le pays à l'Angleterre ? Quand arriva sir George Arthur ?

II.—1. Quand arriva lord Durham ? Comment fut-il reçu ? Que fit-il en arrivant ? Quel conseil avait-il le pouvoir de former ?

2. Que faisaient les sympathiseurs ? Que firent-ils à Well's Island ? Que fit lord Durham ? Où Johnson se réfugia-t-il ? Lui et ses compagnons furent-ils arrêtés ?

3. Que fit lord Durham peu après son arrivée ? Où exila-t-il quelques personnes notables des Canadas ? L'Angleterre approuva-t-elle cette mesure ?

4. Lord Durham visita-t-il les Canadas ? Reçut-il des informations ? Qu'en fit-il ?

5. Lord Durham demeura-t-il longtemps gouverneur des Canadas ? Pourquoi résigna-t-il ?

6. Que fut-il fait la nuit même du départ de lord Durham ?

III.—1. Où devait avoir lieu la levée d'armes ? Qui l'en empêcha ? Où eut-elle lieu ? Qui fut fait prisonniers ? Que fit-on de madame Ellice ?

2. Qu'arriva-t-il à Caughnawaga ? Que fit le chef ? Quel fut le résultat de l'activité des Sauvages ? Quels sont ces Indiens ? Que fit leur chef ?

3. Où le parti populaire fit-il une autre démonstration ? Qui alla sur les lieux du rassemblement ? Quand arriva sir John ? Qui prit Beauharnois ?

4. Que voulait faire le parti populaire à Napierville ? Qui rencontra ces hommes ? Que firent les vainqueurs ?

5. Quels prisonniers le parti populaire mit-il en liberté ? Comment avaient-ils été traités ? Que doit-on remarquer sur le caractère du parti populaire même dans ce temps malheureux ? Quand sir John Colborne put-il annoncer que la paix régnait dans le Bas-Canada ?

6. Qui supportait le parti populaire ? Y avait-il des sociétés secrètes ?

7. Dites nous comment Prescott fut attaqué ? Qui alla renrencontrer ces sympathiseurs ? Où plusieurs se retirèrent-ils ? Que fallut-il faire ? Que fit-on ensuite ? Combien de prisonniers furent amenés à Kingston ?

8. Comment Sandwich fut-il attaqué ? Quel fut le sort du malheureux Dr. Hume ?

9. Qui alla les attaquer ? Que jugèrent bon de faire les partisans du gouvernement ? Qui attaqua Niagara ? Quel fut le résultat de cette attaque ?

10. Quels hommes furent exécutés ? Qu'était Von Schoultz? ? Comment se conduisit-il ? Les offences politiques ne furent-elles pas toutes pardonnées en peu de temps ? Pourquoi y eut-il un peu de rigueur par fois ?
11. Peut-on nier qu'il y eut des griefs à redresser vers ce temps ? Quelle rivauté doit exister entre tous les Canadiens de diverses origines qui habitent le pays de nos jours ?
12. Qu'est-ce qui occupa les esprits après le rétablissement de la paix ? Qu'avait recommandé lord Durham ? Qui fit des objections ?
13. Que fit le parlement d'Angleterre ? Pourquoi fit-il cela ? Qui fut ensuite nommé gouverneur-général ? Quelles propositions fit le gouverneur ? Accepta-t-on ce plan ? En quelle année l'Angleterre réunit-elle les deux Canadas ?
14. Comment la Législature actuelle se compose-t-elle ? Où doivent être choisis les conseillers législatifs ? Comment se compose l'Assemblée-Législative ? Quelle est la qualification de l'électeur ? Quels sont les membres du Conseil Exécutif ? Le nombre des représentans de la Chambre d'Assemblée n'a-t-il pas été augmenter dernièrement ?
15. Quelle était l'intention de l'auteur de cette histoire ? Qu'a-t-il fait de plus ?
16. Comment se terminèrent les élections générales ? Comment mourut lord Sydenham ? Qui lui succéda ? Quand mourut-il ?
17. Quand lord Metcalfe arriva-t-il ? Que dit-on de son gouvernement de la Jamaique ? Pourquoi laissa-t-il le Canada ? Qui lui succéda ?
18. La nomination de lord Cathcart était-elle considérée comme devant se prolonger ? Qui succéda au gouverneur Cathcart dans le gouvernement du Canada ? Dans quelles circonstances prit-il lo gouvernement du Canada ? Quelle cause de dépression pesait alors sur le commerce ? Quel en fut le résultat ?
19. Quel bill introduit par les ministres devint alors loi ? Décrivez l'excitation qui eut lieu eu égard à cette loi ? Quelle conséquence suivit ces troubles ?
20. Parlez-nous des entreprises importantes qui vinrent alors relever le commerce du pays ? Dans quel état est le pays aujourd'hui et que peut-on raisonnablement espérer ?
21. Parlez-nous de l'éducation dans les deux sections du Canada ?
22. Quelle était la population du Haut-Canada en 1841 ? Et en 1851 ? Quelle était la population du Bas-Canada en en 1844 ? Et en 1851 ? Quelle est la population proba-

ble du jour ? Donnez-nous une marque de la prospérité du Canada ?
23. Pourquoi la population du Haut-Canada croît-elle plus promptement que celle du Bas-Canada ? Peut-on espérer voir la tenure seigneuriale disparaître prochainement ?
24. Comment finit-on cet ouvrage ?
25. Que dit l'auteur que nous avons déjà cité ? Dans quel état est la société entière des Canadas ? Est-il juste de comparer les Etats-Unis au Canada sans considération ? Que dit-on des progrès faits ces dernières années ?
20. Quel souhait fait l'auteur précipité ?

4ME PARTIE.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES CANADAS.

CHAPITRE I.

CONTENU.

Etendue de l'Amérique Britannique ; des Canadas ; des Bornes ; des Montagnes ; des Eaux Intérieures ; du Lac Supérieur ; des Rochers Pitoresques ; des Cascades ; des Mines de Cuivre ; du Sault Ste.-Marie ; du Lac Huron et des Indiens de l'Ile Manitoulin.

1. L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE S'ÉTEND A TRAVERS LE CONTINENT OUEST, DEPUIS LA MER ATLANTIQUE JUSQU'A LA MER PACIFIQUE.—L'Amérique Britannique est une immense région, de comprenant plus d'un tiers tout le Continent Américain. Une grande partie de ce vaste de

territoire a un aspect particulièrement triste, étant enseveli presque toute l'année sous une épaisse couche de neige. On ne tire aucune production de cette partie ; elle ne fournit que les fourrures des animaux qui vivent sous son froid climat.

2. L'intérieure nord de cette contrée est inconnu des Anglais eux-mêmes qui y dominent. La plus petite partie, mais la plus importante que l'on nomme province, devient de plus en plus remarquable par la civilisation qui s'y introduit graduellement. Cette partie est divisée en deux ; le territoire intérieur, arrosé par des lacs et des rivières ; le territoire extérieur, comprenant les côtes méritimes. Les Canadas appartiennent à la première division. La population des Canadas est plus considérable, son territoire est plus grand, ses productions plus considérables, le tout vaut mieux pour la mère patrie, que toutes les côtes maritimes. C'est en Canada que se dirige l'émigration des Iles Britanniques.

3. Le Canada s'étend depuis Gaspé, sur le Golfe Saint Laurent, à l'est, jusqu'à Sandwich, à l'extrémité ouest du Lac Erié, donnant une étendue, de l'est à l'ouest, d'environ quatre cents lieues. L'extrémité ouest du Canada, est baignée par les eaux du Lac Huron ; celle du sud et de l'est par les eaux des Lacs Erié et Ontario, puis par le St. Laurent, jusqu'à la ligne de démarquation entre le Canada et les Etats-Unis. Cette ligne passe par le 45me degré de latitude nord ; au nord de cette ligne, le fleuve coule exclusivement dans le Canada jusqu'à la mer.

4. Le Canada est borné au nord par le territoire de la Baie d'Hudson ; à l'est par le territoire du Labrador, le Golfe St. Laurent et le Nouveau-Brunswick ; au sud par les Etats-Unis d'Amérique, jusqu'à ce que le 45me degré parallèle nord touche le St. Laurent, ce qui à lieu à St. Régis, par une longitude ouest de 72° 40′, à environ soixante-quinze milles (vingt-cinq lieues) de Montréal. De St. Régis le fleuve et les lacs divisent le Canada des Etats-Unis. La ligne passe dans le fleuve et dans le Lac Ontario, jusqu'à l'étroit passage de Niagara, qu'elle suit pour ensuite diviser le Lac Erié en deux. A l'extrémité du Lac Erié, elle suit le fleuve, passant devant la ville de Détroit, elle continue de remonter le Lac St.-Clair et le Lac Huron ; elle suit ensuite la direction qui va au Sault Ste. Marie, pour se continuer au milieu du Lac Supérieur. Les limites à l'ouest du Lac Supérieur sont vagues, le besoin n'ayant jamais été senti de les déterminer plus loin que ce lac. On peut donc dire que le Canada est situé entre le 57° 50′ et 90° de longitude occidentale et 42° et 52° de latitude septentrionale, ayant quatre cents lieues de l'est à l'ouest, et un peu plus de deux cents lieues du nord au sud. On évalue sa surface à trois cent-quarante-huit milles (cent-seize mille lieues).

5. Le Canada tire son nom, comme nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, d'un mot de la langue iroquoise " Kanata " qui signifie rassemblement de huttes. Les premiers colons prirent ce mot des naturels, croyant qu'il signifiait le nom du pays. Cette opinion

prend la force d'un fait, si l'on veut se donner la peine de recourir à la traduction de l'Evangile de St. Mathieu, faite par le chef Sauvage Brant ; on y trouvera qu'il se sert toujours du mot "Canada" pour exprimer le mot "village."

6. Quelqu'étendue que soit la province maintenant, elle diffère pourtant beaucoup, de ce qu'elle était sous le règne de George III. Alors elle contenait une grande partie de la Nouvelle-Angleterre, toute la contrée entre le territoire de la Pensylvanie et la Rivière Ohio, allant jusqu'au Mississipi, et de là à la Baie d'Hudson. On trouve maintenant sur ces mêmes lieux, plusieurs des florissants Etats de l'Ouest, qui ajoutent leur force à celle des Etats-Unis. L'empiétement d'un côté, les concessions de l'autre, les mauvaises définitions des traités sur les limites, ont fait passer ces précieux territoires en la possession de l'Union Américaine, ce qui devrait être à l'Angleterre.

7. Le Canada consiste en une vaste plaine située entre deux élévations de terre, une au nord et l'autre au sud. La terre la plus productive, s'étend sur les deux bords du St. Laurent, et des lacs. Quelques points des hauteurs de terres au nord, ont jusqu'à deux mille pieds d'élévation ; il en est ainsi des montagnes de Gaspé et des townships de l'est. Le fleuve dans les districts de Québec et de Gaspé est serré entre deux côtes rocheuses, qui lui donnent un air très majestueux. Lorsqu'on a gravi ces côtes rocheuses, on trouve une belle plaine qui va s'élargissant ; cette dernière est susceptible de la meilleure culture ; elle peut

y être faite parfaitement. En avançant dans le pays la plaine s'élargit encore ; jusqu'à ce que prenant une direction nord-ouest, elle forme alors la belle vallée de la Rivière Outaouais ; cette vallée paraît se terminer au Lac Huron, car le nord de cette belle pièce d'eau, ainsi que le nord du Lac Supérieur, se trouvent bordés de montagnes.

8. La particularité la plus frappante de cette belle région, est l'immense étendue des eaux. Si l'on considère la profondeur et l'étendue des lacs, on avouera qu'il n'y en à pas de pareils sur le globe. La mer Caspienne est certainement plus grande que le Lac Supérieur pris séparément ; mais on doit considérer que ce grand corps d'eau salée, n'a pas de débouché, tandis que les lacs du Canada fournissent l'eau au vaste St. Laurent, sans jamais paraître diminuer sensiblement.

9. Le Lac Supérieur est certainement la plus grande étendue d'eau douce du monde. La forme de ce lac est un croissant irrégulier ; on évalue sa longueur à trois cent-soixante miles géographiques. Sa surface est, dit-on, à cent-vingt-sept pieds au dessus du niveau de l'Océan Atlantique ; ses rives démontrent qu'autrefois l'eau était à quarante ou cinquante pieds plus haut qu'elle n'est aujourd'hui. Dans les vents violents les vagues de ce lac atteignent presque la hauteur de celles de l'océan. Quoiqu'il n'y ait ni flux ni reflux, les vents violents et continués pendant plusieurs jours grossissent l'eau considérablement sur le bord opposé. On croit que le niveau de la profondeur du Lac Supérieur est cinq cents pieds au-dessous du

niveau de l'Océan Atlantique, ce qui lui donnerait une profondeur de près de sept cents pieds.

10. Le Lac Supérieur est encore remarquable entre les autres lacs, qui sont tous alimentés par du grandes rivières, en ce qu'il ne reçoit de rivières que de trois ou quatrième ordre. La Rivière St. Louis qui se décharge dans le Lac Supérieur n'a guère plus que seize lieues de parcours. Il faut pourtant admettre que deux cent-vingt petites rivières, venant des montagnes avoisinantes s'y déchargent.

11. Un autre fait digne de remarque sur le Lac Supérieur, est que ses eaux sont si parfaitement transparentes, qu'on peut voir les roches au fond, à une très grande profondeur, d'où elles sont parfaitement visibles; ce qui provient probablement de ce que la tranquilité de l'eau, permet au sable et à la boue de caller au fond. La chaleur de l'été n'affecte jamais l'eau à une certaine profondeur; si dans le mois de Juillet on calle une bouteille à une certaine profondeur, à cent pieds par exemple, et que là, on la remplisse, on à de l'eau au sortir du lac aussi froide que de l'eau de glace.

12. Du côté sud du lac sont les Rochers Pitoresques, qui sont de très gros pics s'élevant à la hauteur de trois cents pieds au-dessus du niveau du lac, et qui s'étendent sur une longueur d'environ cinq lieues. On les appelle Rochers Pitoresques, à cause des formes diverses qu'ils présentent aux voyageurs, qui passent près de leurs bases en canot. Il ne faut pas une imagination bien forte, pour y découvrir des tours de château, des dômes élevés, des

flèches, des pinacles et autres formes sublimes dans le genre grotesque. L'œil croit que le génie de l'architecture à passé là. Le voyageur ne s'aventure jamais le long de ces rochers, si le temps n'est pas parfaitement calme ; les Sauvages, avant de tenter ce passage offrent des sacrifices au Manitou protecteur ou à leur Esprit Gardien.

13. La cascade du Portail et l'Arche Dorique sont deux autres curiosités remarquables des bords du Lac Supérieur. La cascade du Portail est formée par un volume d'eau, qui se précipite dans le lac, d'une hauteur de soixante-dix pieds. Le courant qui apporte cette eau, la pousse si fort, que l'eau tombe à un assez grand éloignement du bord du lac, pour permettre à un bateau de passer entre elle et le rivage, sans aucun danger. L'immense rocher qui supporte cette eau est de grès ; la continuité de l'action de l'eau, l'a tellement usé, en de certaines parties, que l'eau se trouve à passer sous des arches très élevées avant de tomber dans le précipice ; des cavernes se sont formées dans toutes les directions ; par ces cavernes reviennent de lamemtables cris lorsque le vent s'y engouffre. L'oreille humaine en est effrayée.

14. L'Arche Dorique a toutes les formes d'un ouvrage d'art ; elle consiste en une masse isolée de rochers sableux ; quatre piliers assez réguliers supportent un entablement de roc, recouvert de terre végétale, où croissent de beaux pins, mêlés à des épinettes ; qnelques-uns de ces arbres ont atteint jusqu'à la hauteur de soixante pieds. Lorsque l'on considère ces étonnantes merveilles, on ne peut s'empêcher d'être poursuivi par une autre idée terrible : si

un vent violent s'élevait, le visiteur pourrait dire adieu au monde ; car les rochers sont si perpendiculaires, qu'on ne pourrait jamais s'y tenir, et leur contact briserait le canot. Le danger n'est pas moins grand là, qu'à la Chûte de Niagara.

15. Une jeune dame traversa le Lac Supérieur en canot, il y a quelques années ; elle décrit les sensations qu'elle y éprouva, d'une manière toute particulière. Assise au fond du canot, qui était tapissé de fourrures molles, en compagnie de deux personnes seulement, la dame et le monsieur chez qui elle allait, elle dit qu'elle se croyait être un oiseau flottant dans l'air, lorsqu'elle glissait sur l'eau du lac, poussée par la pagaye du Sauvage conducteur. L'eau était si transparente, que lorsque " je regardais à côté du frêle canot d'écorce, je voyais les roches et les racines aquatiques, à une immense profondeur sous moi, l'eau me semblait être disparue, je croyais fendre les airs."

16. Les rivières tributaires du Lac Supérieur, quoique peu larges, jettent dans le lac une grande quantité d'eau, plus grande que celle qui en sort par le Sault Ste. Marie, seul débouché de ce lac. Le surplus de cette eau s'exhale en vapeur, sur l'immense surface que présente ce lac au soleil ; l'évaporation serait plus considérable, n'était-ce les bois épais qui entourent encore le Lac Supérieur ; une autre cause est la longueur de la saison froide de cette région. Les vastes mines de cuivre, découvertes dernièrement sur les deux bords du Lac Supérieur, sont déjà une source de richesse pour les deux pays.

17. L'excédent de l'eau du Lac Supérieur se décharge

vers la partie sud-est, dans le Sault Ste. Marie, d'où elle tombe dans le Lac Huron, à un peu plus de quatorze lieues. C'est au milieu de cette distance qu'est situé le Sault ; là le courant devient très fort ; il fait un bruit étourdissant en lieu tant les rochers qui sont, et dans le fleuve et sur ses bords. Les flots écumants se précipitent avec une étonnante rapidité, sur un groupe de rochers, à travers lesquels un peu de terre a permis à une épaisse végétation d'offrir à la vue du spectateur un vert foncé, qui semble se moquer des flots argentés, qui viennent se briser aux pieds des rochers, pour ensuite se diviser en plusieurs courants, et aller de nouveau se briser sur d'autres rochers ; enfin deux courants se forment séparément, l'un étroit, vers le côté nord ; l'autre plus large, vers le sud. En ce lieu, le fleuve n'a que d'un mille à un mille et demi de largeur. On ne peut remonter ce rapide en bateau ; on se risque quelquefois avec de grands dangers, à le descendre. Une goëlette appartenant à la Compagnie du Nord-Ouest y descendit sans accident, il y à quelques années ; c'est le premier fait de ce genre dans ce lieu pour un bateau un peu considérable. On évite ce passage par un portage d'environ deux milles ; là les Sauvages portent leurs canots sur leurs têtes, ensuite ils reprennent la navigation.

18. On pourrait dire que le Lac Huron à trois côtés, dont deux appartiennent au Canada, et le troisième aux Etats-Unis. Son extrême longueur est d'environ quatre-vingts lieues, sa largeur n'a pas moins de soixante-douze lieues, sa circonférence est d'environ trois cent cinquante

lieues ; on suppose que sa profondeur doit être d'environ mille pieds. La surface du Lac Huron n'est qu'à trente-deux pieds au-dessous de celle du Lac Supérieur ; la limpidité de ses eaux ne le cèdent en rien à celles du Lac Supérieur. Le Lac Huron tient le second rang en grandeur, dans la grande chaîne des lacs canadiens. Une rangée d'îles court parallèlement au rivage nord du lac ; en y joignant la peninsule de Cabot, elles divisent le lac en deux, de l'est à l'ouest, de manière que ce lac se trouve avoir deux bassins ; les premiers colons croyaient même qu'il y avait deux lacs. Entre ces îles, la plus considérable est la Grande Manitouline, ou Ile Sacrée. Les Sauvages, n'en approchaient qu'avec terreur,croyant qu'elle était la demeure du Grand Esprit. Elle a vingt-deux lieues de longueur, et jusqu'à huit lieues de largeur en quelques endroits. Les deux îlots nommés St. Joseph et Drummond, sont fortifiés, comme stations de frontières. Le premier appartient aux Anglais, le second appartient aux Etats-Unis.

19. La force navale anglaise est stationnée au port Pénétanguishine dans la Baie Géorgienne, à l'extrémité du Lac Huron. Ce port est environné de hautes côtes sableuses, entremêlées de rochers, qui portent encore la marque des guerres des lacs, lorsque ces mers intérieures étaient autant de champs clos, n'ayant pour spectateurs que les montagnes environnantes.

20. L'Ile de la Cloche forme un joli contraste avec les côtes noires du rivage nord ; elle s'élève à environ mille pieds au-dessus du niveau de l'eau. Le nom d'Ile de la

Cloche lui vient d'une croyance portant que quelques-unes de ces îles rocheuses sonnent comme des cloches lorsqu'on les frappe.

21. Près de l'extrémité nord-ouest du Lac Huron est un étroit détroit qui permet au Lac Michigan de décharger ses eaux dans le Lac Huron. Le Lac Michigan est entièrement dans les Etats-Unis. La vue de ce lac prise de l'Ile Michillimackinac, qui est située à l'entrée de ce lac, est charmante ; le joli village de St. Ignace, les grands rochers blancs, encaissés dans une verdure qui repose agréablement l'œil, la surface bleue du lac qui s'étend au loin, offrent une scène qui attire de loin les amateurs des beautés de la nature.

22. Il est probable que le lecteur n'a pas oublié que c'est dans le voisinnage du Lac Huron que Champlain passa l'hiver chez les Sauvages Hurons, qui alors étaient puissants et guerriers " souverains de la terre et du lac." Cette nation est dans un état bien différent maintenant, elle est éparse et faible ; quelques villages sont tous ce qui reste à cette nation presqu'éteinte. Le gouvernement et le clergé s'occupent à faire jouir ce faible reste d'un peuple jadis maître du sol, des bienfaits de la civilisation. Quoique les Sauvages perdent sous le rapport pittoresque dans la civilisation, néanmoins nous nous réjouissons sincèrement de ce changement à l'avantage des Sauvages.

23. Avant 1829 le gouvernement faisait des présens aux Sauvages de l'ouest ; cette distribution se faisait sur l'Ile Drummond. Les Sauvages venaient du nord de Pénétanguishine, des rives du Lac Supérieur par le Sault

Ste. Marie, du sud-ouest du Lac Michigan, de la Baie Verte, de la Rivière aux Renards, du Wisconsin et des parties éloignées du Mississipi. En 1829, l'Ile Drummond ayant été déclarée appartenir aux Etats-Unis, le gouvernement anglais, anxieux de conserver l'amitié des Sauvages, et désirant les amener par degrés à la vie civilisée, continua de faire des présens aux Sauvages, qui venaient les recevoir à l'Ile St. Joseph et ensuite à Pénétanguishine. Au printems de 1835, le gouvernement résolut d'établir des Sauvages sur l'Ile Manitouline ; c'étaient cinq ou six familles de la tribu des Outaouais, qui étaient venues se fixer à la Baie Wequamekong. Quelques familles de la tribu des Chippewas furent jointes aux Outaouais, formant en tout une population d'environ quatre-vingts personnes. On commença le village Manitowaning en 1836. Lors de la livraison des présens, l'île fut visitée par deux mille six cent-soixante-neuf individus. Sir Francis Head était présent ; il eut alors l'idée d'assembler à l'Ile Manitouline, non seulement les Sauvages du nord du Lac Huron, mais encore tous ceux qui erraient parmi la population blanche des différentes parties du Haut-Canada. Il paraît que les Sauvages n'approuvèrent pas cette idée ; car si on en excepte quelques familles des tribus Chippewas et Outaouais, qui ont suivi le plan du gouvernement, les autres Sauvages sont demeurés dans leur résidence ordinaire.

24. Les deux tribus assemblées sur l'Ile Manitouline sont d'un caractère bien différent. Les Outaouais venus des Etats-Unis ont été accoutumés à cultiver la terre dès

leur bas âge, à saler du poisson pour en manger pendant l'hiver, afin de n'être pas forcés d'abandonner leurs maisons pendant cette saison pour aller à la chasse. Les Chippewas au contraire n'ont jamais cultivé la terre ; ce nouveau mode de se procurer le nécessaire à la vie ne leur convient que médiocrement. Pendant longtemps ils furent errants sur l'île ; ce n'est qu'à force de conseils qu'on est parvenu à les persuader de demeurer dans le village permanamment l'exemple des Outaouais a beaucoup plus aidé à les persuader que la vie stable valait mieux que la vie errante.

25. Le village Wequamakong contenait en 1850, soixante-dix-huit bâtimens, une église, une maison d'école et un moulin à scie. Les Outaouais sont Catholiques-Romains depuis bien longtemps ; ils ont un prêtre au milieu d'eux ; ce dernier exerce une grande autorité, qu'il emploie pour le bien de ses administrés. Le village Manitouawming contenait cinquante-cinq bâtimens, une église protestante. La population peut être évaluée à environ sept cents âmes.

26. Les hommes se sont enfin accoutumés à bucher ; ce travail fait, le reste des travaux des champs se fait par la main des femmes. L'amour de la vie errante, de la chasse, de la pêche, est diminué chez ces Sauvages ; ils demeurent plus constamment dans l'île. Leurs habitudes sont devenues régulières ; ils s'habillent volontiers à la manière des blancs ; ils se lavent régulièrement les mains et le visage tous les jours ; l'instruction paraît faire des progrès chez eux. Ils assistent régulièrement au service du culte chrétien ; leurs mœurs sont devenues meilleures ; ils ne

parlent pas avec autant de plaisir qu'autrefois, des anciennes cruautés exercées par leurs pères dans les guerres. Enfin le changement qui a eu lieu, ici et ailleurs dans les Canadas, réjouirait le cœur de Champlain, s'il vivait pour le contempler ; car il ne faut pas oublier son motto : " La conversion d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire."

Questions sur la 4me Partie.—Chapitre I.

1. Quelle est la grandeur de l'Amérique Britanique ? Que dit-on de ce vaste territoire ? En tire-t-on des produits ?
2. Quelle partie de l'Amérique Britannique devient de jour en jour plus remarquable ? Comment divise-t-on ces possessions ? Que dit-on des Canadas ?
3. Quelle est l'étendue du Canada ? Comment les côtes du Canada sont-elles baignées ? A qui le St. Laurent appartient-il lors qu'il a traversé le quarante-cinquième degré de latitude nord ?
4. Quelles sont les bornes du Canada ? Au nord ? A l'est ? Au sud ? A l'ouest ? Dans quel état sont les bornes par delà le Lac Supérieur ? Où peut-on dire que le Canada est situé ? Quelle est la surface du Canada ?
5. D'où vient le mot Canada ? Par qui fut-il adopté ? Comment appuyer cette idée un peu solidement ?
6. Le Canada avait-il plus d'étendue autrefois qu'aprésent ? Quelle était son étendue du temps de George III ? Comment se fait-il que le Canada ait été morcelé ?
7. Comment le Canada est-il situé ? Où est la terre la plus productive ? Quelle est la hauteur des points les plus élevés ? Comment se présente le fleuve dans le district de Québec et de Gaspé ? Si on gravit les côtes, que trouve-t-on ? Où cette vallée prend-elle une autre direction ? Où se termine-t-elle ?
8. Quelle est la particularité la plus frappante du Canada ? Que dit-on de la Mer Caspienne ? Et des lacs du Canada ?
9. Quel est le plus grand lac canadien ? Quelle est sa longueur ? Que dit-on des vagues ? Quel est l'effet des vents sur ce lac ? Quelle est la profondeur du Lac Supérieur ?
10. En quoi le Lac Supérieur est-il encore remarquable ? Quelle est la longueur de la Rivière St. Louis ? Quels sont les tributaires du Lac Supérieur ?

11. L'eau du Lac Supérieur est-elle très limpide ? Quelle en est la cause ? La chaleur de l'été affecte-t-elle l'eau du lac à une certaine profondeur ?
12. Décrivez les Rochers Pittoresques ? D'où prennent-ils leur nom ? A quoi ressemblent-ils ? Les voyageurs peuvent-ils toujours passer près de ces rochers ? Que font les Sauvages avant d'y passer ?
13. N'y a-t-il pas deux autres curiosités remarquables sur le bord du lac ? Décrivez la cascade du Portail ? Quelle a été l'action de l'eau sur les rochers sableux ?
14. Qu'est-ce que l'Arche Dorique ? Quelle autre pensée vient assaillir le visiteur de ces beautés agrestes ?
15. Que dit-on d'une jeune dame qui traversa le lac en canot ? Que dit-elle de sa position ?
16. Que dit-on des rivières qui se déchargent dans le Lac Supérieur ? Comment l'excédent de l'eau s'exhale-t-il ? Que dit-on des mines de cuivre de ce lieu ?
17. Par où l'excédent de l'eau du Lac Supérieur s'écoule-t-il ? Où tombe-t-il ensuite ? Où est situé le Sault Ste. Marie ? Décrivez ce rapide ? Quel est la largeur du fleuve en cet endroit ? Peut-on descendre en cet endroit ? Une goëlette n'y descendit-elle pas il y a quelques années ? Comment évite-t-on ce rapide ?
18. Que dit-on du Lac Huron ? Quelle est sa longueur ? Sa largeur ? Sa profondeur ? Quel est le niveau entre les deux lacs ? Quelle est la circonférence du Lac Huron ? Ce lac contient-il des îles considérables ? Que dit-on de l'Ile Sacrée ? Quelle est sa longueur ? Sa largueur ? Que dit-on des îlots fortifiés ?
19. Où demeure la force navale sur le Lac Huron ? Oú trouve-t-on encore des marques de guerres entre les peuples ?
20. Que dit-on de l'Ile de la Cloche ? D'oú lui vint ce nom ?
21. Comment le Lac Michigan communique-t-il avec le Lac Huron ? Que dit-on de la vue prise de l'Ile Michillimackinac ? Décrivez-là ?
22. Quel est le premier Français qui ait hiverné sur le bord du Lac Huron ? Qu'étaient alors les Hurons ? Que sont-ils maintenant ? Que font pour eux le gouvernement et le clergé ?
23. Que faisait-on tous les ans à l'Ile Drummond ? Oú les Indiens allèrent-ils ensuite ? Quel essai d'établissement fit-on en 1835 ? Combien de Sauvages visitèrent l'établissement à la distribution de 1853 ? Quel plan forma sir Francis Head ? Les Sauvages approuvèrent-ils ce plan ? Que sont les Sauvages établis là aujourd'hui ?
24. Que dit-on des Outaouais ? Que dit-on des Chippewas ? Comment ces derniers se sont-ils enfin persuadés ?

25. Que dit-on du village Wequamakong ? Que dit-on du village Manitowawing ? Quelle est la population de l'île ?
26. Quel travail manuel les hommes font-ils ? Que font les femmes ? Quels changemens remarque-t-on dans leurs manières ? Sont-ils meilleurs au moral ? Champlain se réjouirait-il s'il voyait le changement qui s'est opéré dans les Canadas ?

CHAPITRE II.

CONTENU.

Le Lac Huron ; le District de Huron ; les Chippewas de Saugeen ; le Lac Ste. Claire ; Etablissemens des Sauvages aux Rapides Ste. Claire et à l'Ile Walpole ; le Lac Erié ; Etablissement Français du Détroit ; Etablissement Indien près d'Amherstburg ; les Ports du Lac Erié ; la Grande-Rivière ; la Rivière Niagara ; la Chûte de Niagara ; Queenston ; Lewiston et le Fort sur la Rivière Niagara.

1. Il n'y a rien de bien remarquable sur la côte ouest du Lac Huron ; cette côte appartient aux Etats-Unis, elle est dans l'état du Michigan. La côte Est, au contraire, forme une des plus belles parties de l'Amérique. Sur cette belle côte se trouve située la partie nommée District de Huron appartenant à la Compagnie du Canada. Cette partie est de forme triangulaire, commençant à la latitude 43 ° 5′ nord et s'étendant environ vingt lieues. Toute la terre de cette partie est très fertile et bien ondulée. Elle est arrosée d'un très grand nombre de cours d'eau ; ces cours d'eau sont si nombreux que dans la partie sud

nommée Goderich, il n'y a pas moins de quatre-vingt sept rivières et ruisseaux dans le court espace de dix lieues. Ces eaux tombent toutes dans le Lac Huron. L'un dans l'autre neuf cours d'eau arrosent une lieue de côte.

2. Le plus considérable de ces cours d'eau est la Rivière Maitland, dont l'ancien nom était Ménésétuagh, mot sauvage, qui signifie, dit-on : " La grande rivière à son embouchure" ; viennent ensuite la Rivière Albert, la Rivière Bayfield, la Rivière aux Sables, (ainsi nommée parce qu'elles parcourt un territoire sableux,) la Rivière Avon et la Rivière Thames avec ses nombreux tributaires qui se réunissent à la branche principale à la ville de London. La Rivière Nith, qui a sa source dans une immense savane de dix lieues de longueur dans le nord du district ; après avoir suivi une direction sud-est cette rivière passe par Ellice, Easthope, Wilmot, Waterloo et Dumfries, ensuite elle se joint à la Grande-Rivière ou Ouse à Paris, près de Brantford.

3. Il y a lieu de croire que toute cette partie de terre était autrefois sous l'eau. Il y a des bancs de gravier et de cailloux roulés, qui paraissent avoir été charriés par un fort courant du nord-ouest allant au sud-est, dans toutes les directions ; ces pierres ont été abandonnées par l'eau qui s'est resserée dans le lac actuel. Il y a une autre particularité dans le District de Huron ; la savane dont nous avons déjà parlé est située dans la partie la plus haute du district ; elle abreuve presque toutes les rivières dont nous avons parlé. Elle paraît être à cinq cents pieds au-dessus du niveau du lac ; elle est donc à douze cents pieds au-dessus du niveau de l'océan.

4. Un phénomène qui embarasse beaucoup les philosophes devient très compréhensible à celui qui su.t les bords du Lac Huron. Dans plusieurs parties du Canada et des Etats-Unis, il y a de longs bancs de sable à l'embouchure des rivières et des baies un peu profondes Cette circonstance est particulièrement remarquable à la Rivière aux Sables, qui court parallèlement au Lac Huron l'espace de trois lieues et demie. Cette partie est remplie par un banc de sable qui bouche presque la rivière. Il en est de même à la Longue-Pointe et à Erié (autrefois Presqu'île) sur le Lac Erié, à la Baie de Burlington et à Toronto, sur le Lac Ontario. Ceci vient des vents qui poussent l'eau des lacs dans l'embouchure des rivières où le courant arrête les vagues, alors la boue, ou le sable contenu dans l'eau trouvant une eau calme, se dépose naturellement au fond, se trouvant sans support du courant qui les portait. C'est ainsi que se font les amoncellemens à l'embouchure des rivières.

5. La population du District de Huron augmente très rapidement. En 1830 ce district était un désert ; en 1841, il contenait 5,100 âmes ; en 1842, 7,300 ; en 1843, 11,400 ; en 1844, 14,000 ; en 1852, le recensement donne à ce district 19,198 âmes. La ville principale du district est Goderich, qui a une population de 1,000 âmes. Cette ville est agréablement située sur une élévation de cent-trente pieds, faisant face au Lac Huron, près de l'embouchure de la Rivière Maitland. On y trouve cinq églises de différentes dénominations chrétiennes, un palais de justice, des magasins, des auberges, etc.

Il y a un excellent port situé devant la ville. Ce district contient 892,769 acres de terre ; dont 54,976 sont en culture, 284,037 autres acres sont en la possession des particuliers ; le reste appartient à la couronne. Pour donner une idée exacte de ce district, nous allons extraire ce qu'en dit le recensement de 1852 : 681 minots de sarrasin, 54,934 de patates, 87,841 de navets, 723 graine de trèfle et autres herbes, 232 de carottes, 71 de betteraves, 14 de fêves, 194 livres de houblon, 8,974 tonneaux de foin, 330 livres de filasse, 646 de tabac, 42,538 de laine, 120,268 de sucre d'érable, 6,446 verges de drap foulé, 15 de toile, 24,342 de flanelle, 6,640 taureaux, bœufs et bouvillons, 5,759 vaches à lait, 5,829 veaux mâles et femelles, 2,404 chevaux, 14,958 moutons, 13,012 cochons, 181,268 livres de beurre, 21,707 de fromage, 1,308 quarts de bœuf, 4,964 de lard, 1313 de poisson, 6 moulins à eau pour moudre le grain, 7,000 quarts de farine, 14 moulins à scie et 800,000 pieds de bois scié. Si l'on considère que ce district n'est occupé que depuis vingt ans environ, on trouvera qu'il a gagné beaucoup dans ce court espace de temps.

6. Lorsque sir Francis Head obtint des Sauvages Chippewas établis à Saugeen le territoire dont nous venons de parler, ces derniers se réservèrent cette grande presqu'île formée entre le Lac Huron et la Baie Géorgienne, au nord du détroit d'Owen ; on croit que cette presqu'île contient 450,000 acres de terre. Les Chippewas y demeurent ; ils se sont faits chrétiens, et se civilisent promptement ; un missionnaire, Sauvage lui-même, de-

meure au milieu d'eux. Il y a une chapelle bâtie par la Société Méthodiste Wesleyenne.

7. La chapelle de la mission est située dans une agréable plaine le long de la rivière ; les Sauvages font dans ce lieu beaucoup de foin pour l'hivernement de leurs animaux ; le blé-d'inde croit très bien dans le même lieu. Ce lieu paraît être destiné à devenir le principal établissement. Les Sauvages partagent entre eux la somme de £1,250 donnée annu llement par le gouvernement, en échange du territoire qu'ils ont abandonné. Ils sont très attachés au culte chrétien depuis qu'ils l'ont embrassé. Ces Sauvages paraissent heureux ; ils sont très attachés à leur missionnaire ; ils reçoivent facilement l'éducation ; il ne faut que les voir pour comprendre combien ils sont avancés dans la civilisation. Ils sont au nombre d'environ deux cents. Il y a un autre village de Chippewas, à l'Ile Beausoleil, dans le Lac Huron. Les Sauvages de ce lieu sont plus nombreux ; ils sont Catholiques-Romains. Il y a un troisième village à la Grande-Baie, sur le détroit d'Owen, composé d'environ cent-trente âmes. Ces derniers sont Méthodistes.

8. Le Lac Huron décharge l'excédent de son eau, par le sud, pour ensuite former dans cette direction le Lac Ste. Claire. Ce lac à environ huit lieues de longueur ; sa largeur est à peu près la même. Les rives de ce lac ne sont pas encore beaucoup établies. Il y a néanmoins un établissement de Chippewas et de Pottawatamies près des Rapides Ste. Claire, dont la population peut être évaluée à près de huit cents âmes. Avant 1830, ces Sauvages

étaient chasseurs errants, répandus sur tout le territoire ouest de la province. Sir John Colborne fut le premier qui essaya de les réunir en villages pour ensuite les civiliser. Ces mêmes Sauvages sont maintenant chrétiens ; ils ont acquis la sobriété, l'ordre et des habitudes industrieuses. Les uns sont Méthodistes Wesleyens et de l'église d'Angleterre ; les autres sont Catholiques-Romains. Il y a à Kettle Point un autre petit village, dont les habitans sont païens.

9. Un autre village indien est situé sur l'Ile Walpole, à la jonction de la rivière au Lac Ste. Claire ; il fut commencé par le colonel M'Kee, auquel les Sauvages donnaient le nom d'Elan Blanc. A la fin de la guerre, il rassembla les restes épars des tribus Chippewas, qui avaient suivi le drapeau anglais ; quelques bandes de Pottawatamies et d'Outaouais se sont jointes à eux depuis 1836, après la proclamation qui fut émanée cette année là. Ces Sauvages sont presque tous païens, excepté une vingtaine de familles, qui ont un missionnaire de l'église d'Angleterre à leur tête. Depuis la mort de leur vieux chef, l'aversion des Sauvages à devenir chrétiens, est diminuée de beaucoup. En 1842, le nombre de ces Sauvages était de 1140.

10. Le Lac Ste. Claire reçoit plusieurs rivières, la principale est la Rivière Thames, qui a un parcours de plus de trente-trois lieues. Sur le rivage de cette rivière se trouvent les petites villes de London, Chatham et plusieurs autres, qui augmentent rapidement en importance. En sortant du Lac Ste. Claire, on tombe dans cette partie appelée Rivière du Détroit. Le lac et la rivière ont peu

de profondeur, assez cependant pour la navigation de gros vaisseaux. Les rives de la Rivière Détroit sont célèbres pour les terres fertiles qu'on y trouve, jusqu'à plusieurs lieues de la rivière.

11. Après un parcours d'environ neuf lieues, la Rivière Détroit se décharge dans le beau Lac Erié. Ce Lac à environ quatre-vingts lieues de longueur, sur vingt lieues de largeur ; sa circonférence est estimée être d'environ deux cent-vingt lieues. On dit que la surface de ce lac est à cinq cent-cinquante-cinq pieds au-dessus du niveau de l'océan ; ce qui lui donne trente pieds plus bas que le Lac Huron. La profondeur du Lac Erié n'est guère plus que de deux cent-soixante-dix pieds ; la navigation en est difficile par les pointes, ou projections, qui obligent de changer de direction souvent. On s'est plaint pendant longtemps du manque de ports sur le côté canadien ; depuis quelques années, le gouvernement en a fait faire plusieurs ; ainsi au mal est appliqué le remède. On a fait de puissants travaux aux forts Rondeau, Stanley, Maitland et Colborne ; ces travaux ont fait un bien incalculable à la rive canadienne.

12. On croit que le Lac Erié est rempli par des dépôts charriés par des rivières. Il doit en être ainsi ; son peu de profondeur ne peut s'expliquer autrement ; car il reçoit l'excédent des eaux des lacs Ste. Claire, Huron, Michigan et Supérieur par la Rivière Détroit.

13. On peut considérer ce lac comme un réservoir central, duquel s'ouvrent dans toutes les directions les canaux les plus longs du monde ; ces canaux forment

une grande richesse pour la navigation intérieure. La côte sud appartient aux Américains ; celle du nord est aux Anglais ; le lac coule de l'ouest à l'est. Toute cette partie, qui est très vaste, offre une terre fertile. Le grand canal conduisant à l'Hudson vers l'est ; celui de l'Ohio vers le sud, rendent le Lac Erié centre commun à l'Océan Atlantique, et au Golfe du Mexique, par la Rivière Ohio, et le fleuve Missisipi. Le Canal Welland sur le côté canadien, joint le Lac Erié au Lac Ontário. Ce canal reçoit une grande partie du commerce des états de l'ouest des Etats-Unis,et des parties canadiennes situées au-dessus. Le gouvernement a fait faire les canaux canadiens sur une si grande échelle, que les vaisseaux des Lac Michigan, Huron, Erié et Ontario, tirant neuf pieds d'eau, peuvent atteindre l'océan par le St. Laurent. Le Lac Erié est le plus dangereux des lacs à traverser, car il est très sujet aux ouragans, qui rendent la navigation de ce lac peu sûre.

14. Un des premiers établissemens du Haut-Canada fut fait sur la Rivière Détroit, par quelques familles françaises, dont on peut encore trouver les descendants sur cette même rivière, gardant les manières et les habitudes de leurs ancêtres. Ces familles ont une ressemblance frappante avec celles du Bas-Canada. Un rang de maisons de neuf à dix lieues, leur propriété, est encore sur le bord de la rivière ; leurs prêtres en longues robes noires, les belles églises, leur civilité, tout enfin, fait croire un moment qu'on est dans le Bas-Canada. La contrée est des plus pittoresques, ainsi que les alentours. Les rives sont hautes et cultivées, l'œil se repose partout sur des champs fertiles,

des jardins bien entretenus, de beaux vergers, des granges annonçant par leurs dimensions, l'abondance des récoltes ; enfin de belles maisons, entretenues dans une très grande propreté. Tous les grains croissent bien dans ce lieu ; on y voit la vigne, le pêcher, le pommier, le poirier, qui paraissent y croître à merveille.

15. Sandwich et Amherstburg sont les principales villes sur le côté canadien de la Rivière Détroit. La ville Détroit, sur le côté opposé, appartient aux Américains ; c'est la capitale de l'état du Michigan. De la Rivière Détroit jusqu'au lac, le côté de la rivière appartenant aux Anglais un caractère plus sévère, que celui appartenant aux Américains ; les côtes s'élèvent quelquesfois jusqu'à la hauteur de cent pieds perpendiculairement.

16. La Pointe Pelée est la partie du Canada qui s'avance le plus au sud ; la pointe la plus avancée ensuite est la Pointe aux Pins, le fort près de cette pointe se nomme Rondeau. De ce fort on a fait une route vers l'ouest, passant par Chatham, sur la Rivière Thames. On croit que lorsque cette voie sera terminée, les Américains s'en serviront généralement, pour éviter une navigation dangereuse. La distance entre Buffalo et Détroit se trouvera raccourcie de beaucoup par cette voie.

17. Il y a un village de Sauvages près d'Amherstburg et de la Pointe Pelée ; il est composé d'environ quatre cents âmes, Chippewas, Hurons, Munsees et Shawnees. Les Chippewas sont encore païens ; ils demeurent dans des cabanes, et subsistent du produit de leurs chasses ; les femmes font seules tout le travail des champs.

18. Le Port Talbot est à mi-chemin entre Niagara et Détroit. Cet établissement est beau et considérable ; il fut commencé en 1802, par le colonel Talbot, qui, après avoir surmonté de grandes difficultés, parvint enfin à ouvrir des chemins d'une longueur d'environ vingt-sept lieues, sur le littoral du lac. Cette même partie a une population très dense. Entre le Port Talbot et la Grande-Rivière se trouve la Longue-Pointe. C'est une longue peninsule bien établie, s'étendant vers l'ouest dans le lac. Elle s'étend sur une longueur d'environ sept lieues ; entre cette peninsule et la rive nord, se trouve une baie de la même longueur.

19. La contrée environnant l'embouchure de la Grande-Rivière est basse et malsaine ; un peu plus haut le sol s'élève, et forme un plateau bien plus salubre et bien plus beau. Le sol des comtés d'Oxford et de Middlesex est très fertile ; on y trouve une population serrée. London sur la Rivière Thames est la principale ville des deux comtés. Il y a un bien vieil établissement sur la Rivière Thames ; en 1792, un reste de la tribu Sauvage Delaware de la congrégation moravienne, chassé des Etats-Unis, vint s'établir dans le Haut-Canada ; ces pauvres Sauvages reçurent la permission de s'établir sur la Rivière Thames, qu'on appelait alors la Rivière La Tranche.

20. Le premier établissement de ces Sauvages ayant été détruit dans la guerre de 1812, un nouvel établissement a été fait, où les Sauvages demeurent actuellement. On appelle leur village, le Village Moravien ; ces Sauvages sont chrétiens ; ils appartiennent à l'église des " Frères

Unis." A environ huit lieues du Village Moravien, se trouve un autre village, occupé par les Chippewas, et les Munsees. Il y a aussi des Onéidas et des Pottawatamies ; ces derniers sont païens ; les Chippewas et les Munsees appartiennent à l'Eglise d'Angleterre, et à l'Eglise Méthodiste Wesleyenne. La population des Sauvages sur la Rivière Thames peut être évaluée à environ douze cents âmes.

21. Sur une des branches de la Grande-Rivière appelée la Speed, est située la ville de Guelph. Elle est à environ trente-trois lieues du Lac Erié. Cette ville est bien florissante ; on peut même dire que c'est la plus florissante des villes fondées par la Compagnie du Canada. Galt est une autre jolie place, nommée d'après le nom de l'auteur de " Lawrie Todd " ; la richesse du sol, et la beauté du pays, attirent dans ce lieu beaucoup de nouveaux colons.

22. Le Haut-Canada est la plus belle partie de l'Amérique Britannique. Lorsqu'il sera bien cultivé ; lorsque les marais seront assainis, pour en éloigner les exhalaisons malignes, qui donnent les fièvres intermittantes ; il deviendra un véritable jardin. Le climat y est délicieux ; on ne peut nier que le district de Gore, une partie de celui de Huron, et de London sont des lieux très salubres Ce n'est que dans les endroits bas, marécageux et non assainis, que la fièvre est à craindre.

23. Près de Brantford, jolie petite ville, sur la Grande-Rivière, est un établissement appartenant aux six nations Iroquoises, les plus vaillants Sauvages du Canada. A la fin de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, les six

nations de la Vallée des Mohawks qui avaient pris le parti anglais, contre les Américains, craignirent les conséquences qui pouvaient en résulter,eu égard à leur territoire de chasse, qui était dans les Etats-Unis. Ils députèrent, en 1783, leur célèbre chef, le capitaine Joseph Brant (Tyendenaga), pour exprimer leurs appréhensions au gouvernement anglais; l'année suivante, le gouvernement accorda aux Sauvages un fertile territoire sur la Grande-Rivière.

24. Ces Sauvages ne sont pas des Iroquois seulement; il y a des Delawares, des Tutulis, des Montures, des Nunticokes, plus quelques autres Sauvages. Il y a aussi quelques Nègres, que ces Sauvages ont adoptés. En 1843, le nombre de ces Sauvages était de 2,223 âmes. Les Mohawks sont chrétiens depuis bien avant la révolution américaine. Un nombre considérable de Cayugas, d'Onondagas, de Sénécas et de Delawares sont encore païens. Le plus grand nombre est chrétien; il appartient à l'Eglise d'Angleterre. Leur église est située dans un lieu ayant une vue charmante.

25. L'entrée du Canal Welland est située au Port Colborne, sur le Lac Erié, dans le township de Humberton. Une branche suppléante de ce canal commence à Dunnville, à une petite distance de l'embouchure de la Grande-Rivière. La côte sud du Lac Erié appartenant aux Américains a l'avantage de posséder plusieurs ports très sûrs; tels sont Sandusky, Cleveland, Erié et Buffalo. Le Canal Welland reçoit un grand commerce de tous ces ports; le gouvernement ne doit pas regretter les sommes dépensées pour mettre ce canal dans l'état qu'il est aujourd'hui, car il donne de grands revenus.

26. Durant la dernière guerre, les Anglais furent très malheureux sur le Lac Erié ; il y eut une bataille dans laquelle les Anglais avaient soixante-trois canons ; les Américains n'en avaient que cinquante-six ; néanmoins ils capturèrent la flotte anglaise. Aussi avouons qu'il était impossible qu'il en fût autrement ; les Anglais n'avaient aucun magasin, presque pas de vaisseaux et peu d'hommes pour conduire une entreprise. Si ce n'eût été la loyauté des habitans, le pays passait certainement sous la puissance américaine. Sans doute que l'Angleterre l'aurait reconquis, après les guerres européennes, malgré qu'alors on fût sous l'impression que ce pays avait peu de valeur. Nous vivons dans un temps plus heureux ; ces rivages qui alors étaient déserts, sont maintenant très populeux, ce sont les parties les plus importantes des contrées avoisinant les lacs. Tous ces lacs sont maintenant traversés par des steamboats et des goëlettes dans toutes les directions, se dirigeant sur les ports, vers l'entrée des canaux, l'embouchure des rivières, portant des produits d'un lieu à un autre.

27. De ces lacs semblables aux mers qui se reposent dans une majestueuse somnolence, dont la surface ressemble à un miroir sans borne, sur lesquels les zéphirs viennent jouer dans les rayons du soleil, la douce tranquillité est troublée par le sifflement dela vapeur comprimée, s'échappant avec fracas ; et par la blanche voile du bâtiment moins bruyant, mais plus poétique ; tous deux vont porter les fruits dorés, les moissons surabondantes, aux climats lointains. La terre chargée d'ombre, le pin majestueux, l'orgueilleux chêne, ont reconnu la main de l'homme, qui

demandait du grain pour enrichir sa demeure, et nourrir ses enfans. La flèche aiguë du temple de Celui qui fit tout pour l'homme, s'élève sur la verdoyante moisson ; tandis que l'homme incliné devant le Très-Haut lui rend hommage de tant de richesses livrées à l'esprit du colon courageux.

28. La direction de l'eau, qui a été de l'ouest à l'est sur le Lac Erié, se tourne ici vers le nord, pour entrer dans la Rivière Niagara. Vis-à-vis le Fort Erié est située la belle ville américaine de Buffalo ; c'est dans cette ville que commence le grand Canal Erié, qui va porter ses eaux dans la Rivière Hudson, et de là à l'Océan Atlantique.

29. La Rivière Niagara a environ onze lieues de longueur ; elle traverse un beau territoire. Au Fort Erié, elle à environ un mille de largeur ; peu après elle est resserrée, et n'a plus guère que quatorze arpens de largeur. L'eau présente un beau spectacle, par sa rapidité, et par sa masse énorme, se pressant de sortir d'une mer intérieure, pour aller se précipiter dans un abîme, et de là dans la mer extérieure.

30. Le premier bateau qui navigua sur les eaux de l'ouest fut construit sur le bord de la Rivière Niagara, en 1679. Il fut mis à flot sur le Lac Erié, puis de braves aventuriers le montèrent, avec l'intention d'aller à la mer, en descendant le Fleuve Mississipi. Le brave La Salle commandait cette expédition ; comme le lecteur doit se le rappeler. Le bateau remonta le Lac Erié, puis la Rivière Détroit, le Lac Ste. Claire, ensuite il entra dans le Lac Huron. Une violente tempête surprit les voyageurs

sur ces eaux inconnues ; elle effraya beaucoup LaSalle et ses compagnons. Ayant échappé au danger, les voyageurs finirent par entrer dans le Lac Michigan, qu'ils suivirent pendant quarante lieues ; ils vinrent mouiller près d'une île, à l'entrée de la Baie Verte. LaSalle renvoya le bateau à Niagara chargé de riches pelleteries, que lui procurèrent les Sauvages des côtes où il toucha. Le pilote et cinq hommes se rembarquèrent ; mais ils ne reparurent plus ; on suppose qu'ils périrent sur le Lac Huron.

31. En descendant la Rivière Niagara on arrive à la grande île, qui appartient aux Etats-Unis. C'est une bien belle île, couverte du plus beau bois de construction. Navy Island est fameuse par la forteresse qu'y érigèrent les sympathiseurs américains, dans la dernière levée d'armes ; mais elle lui est bien inférieure, tant en grandeur qu'en fertilité de sol. La Rivière Welland se jette dans la Rivière Niagara à Chippewa, presque vis-à-vis de Navy Island ; en bas de cette rivière, la rivière s'élargit jusqu'à la largeur d'environ deux milles ; peu après elle est encore resserrée de nouveau à la largeur de moins d'un mille ; là le courant commence à devenir très rapide ; il parcourt environ trois lieues à l'heure. En bas de ce lieu les plus intrépides bateliers canadiens refusent de traverser.

32. Du lieu où les bateliers refusent de traverser on commence à entendre un bruit, ressemblant à celui de l'océan ; peu après, on apperçoit un nuage vaporeux au-dessus de la rivière. Alors la rivière tourne un peu vers l'est ; elle est divisée par Goat Island (l'Ile à la Chèvre) laissant la plus grande masse d'eau sur le côté canadien.

L'eau dès lors se précipite avec fureur sur les roches ; elle écume, le rapide est terrible ; la chûte n'est pourtant pas encore visible ; mais le bruit augmente, les rochers du bord commencent à prendre des hauteurs gigantesques.

33. La navigation des steamboats se termine à Chippewa. Lorspu'on parcourt les quelques milles avant d'arriver à la chûte, on peut voir l'eau en élevant la vue ; elle est encore calme ; plus loin elle prend un aspect terrible ; on dirait qu'elle se prépare à l'immense chûte qu'elle va faire. M. Jamieson parlant de l'eau de cet endroit dit dans son beau langage : " Toute l'eau de cette puissante rivière vient se briser sur les rochers qui l'encaissent, on dirait qu'elle va tout engloutir ; alors rencontrant les rochers, elle retombe en écumant dans son lit, elle bout, elle hurle, de même que l'océan en fureur. De grands et gros bouillons transparants et brillants comme l'émeraude, s'élèvent sur les obstacles, ensuite ils se brisent et semblent une pluie d'argent en fusion, remontant les airs dans les formes les plus gracieuses et les plus bisares."

34. Le Fer à Cheval, ou la Chûte Canadienne, n'est pas tout-à-fait circulaire ; il y a des projections et des enfoncemens, qui donnent au torrent une effrayante curiosité. L'immense masse d'eau verte tombe régulièrement, sans crainte d'obstacles possibles ; ici des gouttes s'en détachent pour tomber comme autant de diamants brillants sous les feux du soleil ; là elle se détache de la masse en écume et remonte dans les airs, pour former une nuée dorée des couleurs de l'arc-en-ciel.

35. L'île Goat Island qui divise la chûte, et qui y ajoute

peut-être de la beauté, à trois cent-trente-trois verges de largeur ; elle est couverte de végétation. La Chûte Américaine qui est formée par les eaux de l'est de la rivière est moindre, que la chûte du côté nord-ouest appartenant aux Anglais ; au premier coup-d'œil elle a trop d'uniformité. Cette uniformité disparaît néanmoins, à mesure qu'on s'en approche ; quoiqu'on ne puisse pas dire que le spectacle du côté américain soit aussi grandiose que celui du côté anglais, sa beauté ne laisse pas de réjouir les sens, par la grandeur et la sublimité. L'eau tombe d'environ deux cents pieds ; la largeur de la chûte, au moment du départ, est d'environ vingt pieds ; en descendant l'eau s'étend en éventail.

36. Un Américain ingénieux à construit un pont sur la Chûte Américaine ; ce pont va joindre l'île de Goat Island, passant à quelques verges au-dessus de l'eau. En passant sur ce pont, on traverse sur l'île, on atteint alors le côté est de la Chûte Anglaise. Un plançon placé en ce lieu, permet au visiteur d'avancer jusqu'à environ douze pieds au-dessus de la chûte. De là on peut mesurer l'abîme affreux qu'on a sous les pieds, sans aucun danger, quoique non sans crainte, car le plançon ne manque pas d'ossiller un peu ; on ne sort pas de là, sans être un peu mouillé, car la rapidité de l'eau fait remonter des gouttelettes, qui se fixent sur le visiteur. De ce lieu on voit très bien les eaux tombant dans la plus grande confusion, roulant, écumant, ici d'un vert foncé, là d'une blancheur éblouissante. Pour quelques personnes, il n'y a rien de si beau que les colonnes de vapeur qui s'élèvent de l'abîme

et dont les sommets sont semblables au plus bel arc-en-ciel.

37. Au pied de la chûte, du côté canadien, il y a un rebord de rocher, qui conduit à une caverne derrière les eaux; on l'appelle "La Caverne des Vents;" elle est faite en forme d'arche pointue; le côté gauche est composé de l'eau qui tombe, paraissant très noire; le côté droit est composé de rochers noirs. Cette caverne a de cinquante à soixante pieds de largeur; il y fait une obscurité profonde; l'eau tombe avec fracas, forme un vent qui couvre le visiteur de gouttes d'eau; il est un peu difficile de pénétrer dans cette caverne, surtout pour les jeunes personnes.

38. A quelques minutes de marche de ce lieu terrible, on trouve tout le bruit et toute l'activité de la vie. Du côté américain, ce sont des hôtels, des moulins de toutes descriptions, une petite ville très occupée, du nom de Manchester, à travers laquelle passe un chemin à lisses conduisant à Lockport et à Buffalo. Du côté canadien il y a aussi des moulins, de grands hôtels et un chemin à lisses (railroad) qui est en opération depuis Chippewa jusqu'aux hauteurs de Queenston.

39. Un peu plus bas que la chûte, la rivière reprend son calme ordinaire. Les côtes sont très escarpées et couvertes d'une riche forêt. C'est là que se trouve le pont suspendu; sa longueur est de huit cents pieds; sa hauteur au-dessus de l'eau est de deux cent-trente pieds. A quatre milles plus bas, la rivière à formé une excavation circulaire que l'on appelle "Le Gouffre." Le courant se

précipite ici furieusement sur un côté de la côte, coupée perpendiculairement ; il tourne sur lui-même pour revenir au point de départ. Les troncs d'arbres qui se trouvent descendre à ce point vont heurter les deux côtés de la rivière, pour ensuite revenir au milieu, où ils tournoient, d'une manière à faire trembler celui qui par l'imagination, voit une embarquation montée de voyageurs, s'avancer vers ce gouffre. La côte ne permettant pas d'aller à l'eau, à cause de la coupe perpendiculaire du roc, rien de ce qui entre là, n'en sort autrement qu'en morceaux, à force d'être ballotté par l'eau. Après cette ronde fantastique la rivière reprend sa course, entre deux rocs qui sont à moins de neuf cents pieds l'un de l'autre.

40. A sept milles en bas de la chûte, le sol du côté canadien s'élève à une grande hauteur. C'est cet endroit qu'on a nommé "Queenston Heights" ; on suppose que ce lieu était la rive de la rivière autrefois. Durant la dernière guerre, un corps d'armée très considérable fut acculé dans ce lieu ; le plus grand nombre des soldats périrent dans la rivière. Le monument du général Brock, dont nous avons déjà parlé, est situé dans ce lieu. Détruit durant les troubles de 1838 ; on l'a réédifié en 1853, avec pompe et majesté. Au bas de la côte, se trouve le romantique village de Queenston ; c'est ici que recommence la navigation interrompue par la chûte. Du côté américain, vis-à-vis Queenston est située la jolie petite ville de Lewiston. Quelques milles plus bas, on trouve Youngstown ; place peu importante ; à l'extrémité de la rivière, on trouve la ville tranquille de Niagara ; composée de quatre mille âmes.

Le Fort Messassagua garde le côté canadien de la rivière ; le côté américain est défendu par le fort important qu'on appelle Niagara. Les deux rives sont ici très plaisantes ; l'eau de la rivière à une couleur particulière bien belle à voir.

Questions sur la 4me Partie.—Chapitre II.

1. Que dit-on des côtes du Lac Huron ? Décrivez le district de Huron ? Comment est-il arrosé ?
2. Quel nom les Sauvages donnaient-ils à la Rivière Maitland ? Nommez les autres rivières ? Où la Rivière Nith a-t-elle sa source ? Où tombe-t-elle dans la Grande-Rivière ?
3. Qu'y a-t-il lieu de croire sur cette partie de terre ? Qu'y trouve-t-on ? Qu'y a-t-il de particulier sur la savane de ce lieu ? A quelle hauteur est-elle ?
4. Qnel phénomène devient compréhensible à celui qui suit la côte du Lac Huron ? Où remarque-t-on plus particulièrement ce fait ? Où peut-on encore faire la même remarque ? Où est la cause ? Quel en est l'effet ?
5. Qu'était la population du district de Huron en 1830 ? Qu'est-elle aujourd'hui ? Décrivez la ville de Goderich ? Que dit le recensement de 1852 sur ce district ? Ce district a-t-il beaucoup augmenté ?
6. Quand ce territoire fut-il livré à la population blanche ? Que se reservèrent les Sauvages ? Sont-ils chrétiens ? Qui est leur ministre ? Qui a bâti leur chapelle ?
7. Décrivez la situation de la chapelle ? Qu'offre la Rivière Saugeen ? Quelle rente annuelle les Sauvages reçoivent-ils ? En quoi sont-ils remarquables ? Où sont les autres villages Chippewas ?
8. Où le Lac Huron décharge-t-il l'excédent de ses eaux ? Quel lac vient ensuite ? N'y a-t-il pas là un village de Sauvages ? Avant 1830 quel était l'état des Sauvages de ce lieu ? Quelle est la croyance religieuse de ces Sauvages ?
9. Qui fit l'établissement sauvage de Walpole ? De quelles tribus sont ces Sauvages ? Sont-ils chrétiens ? Que dit-on d'eux maintenant ?
10. Quelle est la principale rivière qui se décharge dans le Lac Ste. Claire ? Nommez les villes sur le bord de cette rivière ? Pourquoi les bords de la Rivière Détroit sont-ils célèbres ?

11. Où va se jeter la Rivière Détroit ? Quelle est la longueur de cette rivière ? Quelle est la longueur du Lac Erié ? Sa largeur ? Sa profondeur ? Sa circonférence ? De combien est-il plus haut que l'océan ? Et plus bas que le Lac Huron ? La navigation s'y fait-elle facilement ? Quels besoins se faisaient sentir sur le bord canadien ? Y a-t-on remédié ?
12. A quoi attribue-t-on le peu de profondenr du Lac Erié ?
13. Comment doit-on considérer le Lac Erié ? Comment les côtes sont-elles divisées ? Quels sont les canaux américains auxquel touche le Lac Erié ? Que dit-on du Canal Welland ? Que dit-on des canaux du gouvernement du Canada ? Pourquoi la navigation est-elle dangereuse sur le Lac Erié ?
14. Où se fixèrent les premiers Français dans le Haut-Canada ? Décrivez l'apparence de leur pays ? Son climat ? A quoi cette partie ressemble-t-elle ? Les arbres fruitiers y réussissent-ils bien ?
15. Quelles sont les principales villes sur la Rivière Détroit ? Que dit-on de la côte appartenant aux Anglais ?
16. Que remarque-t-on sur la Pointe Pelée ? Près de quelle pointe est le Port Rondeau ? Pourquoi fait-on une route de ce poste à Détroit ?
17. Où trouve-t-on un autre village ? Quelle est la condition des Chippewas ?
18. Où est le Port Talbot ? Qui fut le premier colon du Port Talbot ? Dans quel état est ce lieu maintenant ? Où est la Longue-Pointe ? Décrivez là ?
19. Que dit-on de l'embouchure de la Grande-Rivière ? Quel est la qualité du sol des comtés d'Oxford et de Middlesex ? Quelle est la principale ville des deux comtés ? Parlez-nous d'un établissement de Sauvages Moraves ?
20. Quand le premier établissement fut-il détruit ? Fut-il reconstruit ? Y a-t-il d'autres Sauvages sur la Rivière Thames ? A quelle église appartiennent-ils ? Quelle est leur population ?
21. Où est située la ville de Guelph ? A quelle distance est-elle du Lac Erié ? Que dit-on de Galt ?
22. Que dit-on du Haut-Canada ? Que deviendra-t-il ? Est-il salubre ? Où sont les causes de son insalubrité ?
23. Ou est situé l'établissement des six nations Iroquoises ? Où sont les descendants des Six Nations ? Quel parti prirent les Iroquois dans la guerre de l'indépendance ? Qu'appréhendèrent-ils ensuite ? Quel en fut le résultat ?
24. N'y a-t-il que des Iroquois ? Les Mohawks sont-ils chrétiens depuis longtems ? Où est l'église des chrétiens ?
25. Où est l'entrée du Canal Welland ? N'y a-t-il pas une branche suppléante ? La côte sud américaine est-elle plus favorisée ?

Le gouvernement doit-il être content d'avoir fait le Canal Welland ?

26. Les Anglais furent-ils heureux sur le Lac Erié dans la dernière guerre ? Pour quelle raison étaient-ils si malheureux ? Que dit on de la loyauté des Canadiens ? Quelle remarque se présente ici ? Que voit-on sur ces mêmes lacs de nos jours ?
27. Que dit un poète canadien en parlant de ces lieux ?
28. Quelle direction prend l'eau en sortant du Lac Erié ? Où est Buffalo ?
29. Quelle est la largeur de la Rivière Niagara à Fort Frié ? Sa largeur diminue-t-elle ? Quelle est la rapidité du courant ?
30. Où fut construit le premier bateau qui navigua sur le Lac Erié ? Que voulait-on faire ? Qu'arriva-t-il sur le Lac Huron ? Après le danger où les voyageurs vinrent-ils mouiller ? De quoi chargea-t-il le vaisseau ? Ce vaisseau parvint-il au Fort Niagara ?
31. A qui appartient la Grande-Ile de la Rivière Niagara ? Que dit-on de Navy Island ? Où est l'embouchure de la Rivière Welland ? Peut-on traverser la Rivière Niagara plus bas que ce lieu ?
32. Que commence-t-on à entendre de ce lieu ? N'y a-t-il pas encore une île vers ce lieu ? Quelle est l'aspect de l'eau plus bas que cette île ?
33. Où se termine la navigation des steamboats ? Décrivez l'apparence de l'eau plus bas que ce lieu ? Que dit M. Jamieson sur l'eau de ce lieu ?
34. Quelle est la forme de la Chûte Canadienne ? Décrivez l'apparence de l'eau ?
35. Que dit-on de Goat Island ? Le côté américain de la chûte est-il aussi sublime que celui du côté anglais ? Quoique moindre peut-il captiver les sens ? Quelle est la hauteur de la chûte ?
36. Qu'a-t-on fait au-dessus de la Chûte Américaine ? Oú peut-on mieux voir ? Que dit-on des eaux ? Des colonnes de vapeur ?
37. Où est la Caverne-des-Vents ? Décrivez-là ?
38. Que dit-on des alentours ? Du côté américain ? Du coté canadien ?
39. Quel aspect présente la rivière en bas de la chûte ? Où est situé le Gouffre ? Décrivez-le ? Peut-on en approcher ? Comment coule la rivière ensuite ?
40. Où se trouvent les Hauteurs de Queenston ? Qui a péri là pendant la dernière guerre ?

CHAPITRE III.

CONTENU.

Le Lac Ontario ; Toronto ; le Lac Simcoe ; la Baie de Quinté ; Kingston ; le Lac des Mille Iles ; St. Régis ; le Canal et les Rapides de Cornwall ; le Canal de Beauharnois ; la Rivière Outaouais ; la Rivière des Français ; les Chûtes des Chaudières ; le Canal Rideau ; le Canal Grenville ; le Lac des Deux-Montagnes ; le Lac Ste. Anne ; Caughnawaga ; le Canal de Lachine et Montréal.

1. Le Lac Ontario est le moindre des lacs canadiens ; c'est aussi celui qui est le plus à l'est. Il a la forme d'une ellipse ; sa longueur est d'environ soixante lieues, de l'est à l'ouest ; sa surface est à deux cent-trente-un pieds au-dessus du niveau de l'Océan Atlantique ; il est si profond, qu'une ligne de cent brasses, n'atteint pas toujours le fond. Près de la moitié des côtes de ce lac appartient au Canada.

2. Sur le bord du Lac Ontario, au fond de la Baie de Burlington, est située la ville de Hamilton, qui contient cinq à six mille âmes. Il n'y a aucune place en Canada où l'on puisse dire " Ici le commerce est plus entreprenant qu'à Hamilton." En arrière de la ville sont situées les hauteurs de Burlington ; continuation des hauteurs de Queenston. A Toronto cette chaîne de hauteurs s'éloigne jusqu'à huit lieues du lac, séparant les eaux qui se jettent dans le Lac Simcoe, de celles qui se jettent dans le Lac Ontario. Cette chaîne de hauteurs se continue,

jusqu'à la Baie de Quinté. Autrefois ces hauteurs devaient être les rives du lac, car on en remarque d'autres à peu près semblables dans l'état de New-York.

3. Le Lac Ontario mérite-t-il la signification de son nom : " Le Beau " ? On ne peut dire en quoi sa beauté consiste. Il n'a pas de côtes hardies ; aucue scène frappante sur ses bords. Il n'a pas l'air d'un lac d'eau douce ; il a plutôt le rouli de l'océan. Ces vagues sont si considérables, qu'on croyait autrefois que ce lac n'était naviguable qu'aux gros vaisseaux ; avouons pourtant qu'aujourd'hui, on voit voguer sur ses eaux, des bâtimens de toutes dimensions.

4. Quoique les côtes du Lac Ontario ne soient point belles, néanmoins la partie autour de la Baie de Burlington est très agréable. Un petit canal à été construit sur les côtes sableuses de ce lieu, il y a quelques années. On l'a réparé ces dernières années. Ce canal ne peut manquer de donner une grande importance à cette partie florissante du pays. La partie au-delà est reconnue sous le nom de Gore, ou District de Gore ; il n'y a pas de plus belles terres dans la province que là ; le climat y est très salubre. Le district de Niagara est aussi remarquable par la fertilité du sol, et la beauté locale. Le Canal Welland vient déboucher au Port Dalhousie, qui est entre la Baie de Burlington et la Rivière Niagara. Ce port est dans un bien bon état maintenant. Tout le sol entourant le lac est bien boisé ; les nombreux villages qui percent cette verdure, donnent quelquefois de jolis points de vue ; plutôt dus aux établissemens florissants qu'à la côte elle-même.

5. La cité de Toronto est située presque vis-à-vis la Rivière Niagara, à une distance de treize lieues de traverse. Cette ville augmente rapidement; elle à l'apparance anglaise; elle est bien assainie, bien pavée, et éclairée par le gaz. Elle est très prospère, sa population a doublé en dix ans; on croit qu'elle peut être évaluée à vingt mille âmes. Lorsque le gouverneur Simcoe choisit cette place, en 1793, il n'y trouva que deux familles sauvages. La ville fut d'abord nommée "York"; ensuite le noble nom sauvage Toronto, lui fut donné. Il signifie "lieu d'assemblée." Le sol environnant la ville est très riche, l'agriculture y est très prospère.

6. Avant la réunion des Canadas, cette ville était le siège du gouvernement du Haut-Canada; lorsque le siège du gouvernement dût revenir à Kingston, on crut que cette ville diminuerait aussi promptement qu'elle avait augmenté. Les citoyens sont parvenus, à force d'énergie, à faire continuer sa croissance. L'agriculture florissante de cette partie du pays, à réussi à faire de Toronto une des belles villes de l'Amérique. En 1849, le gouvernement ne pouvant plus siéger en paix à Montréal, dont la populace avait brûlé la Chambre d'Assemblée, le siège du gouvernement fut de nouveau transféré à Toronto. Il a été convenu, que le siège du gouvernement demeurerait quatre ans à Toronto et quatre ans à Québec, l'ancienne capitale de tout le pays des deux Canada.

7. Le sol environnant le Lac Simcoe, surtout celui du nord, est d'une grande richesse, et d'une grande beauté.

Le chemin conduisant à cette partie du pays est macadamisé ; on lui a donné le nom de Yonge Street ; il a douze lieues de longueur ; il traverse une contrée fertile, et très bien cultivée. Le Lac Simcoe est lui-même très romantique ; il est entouré d'agréables demeures. Le Lac Simcoe est presque situé à la hauteur des terres, entre le St. Laurent et la Baie d'Hudson ; un peu plus au nord, les eaux se dirigent vers le nord.

8. Sur l'Ile Snake du Lac Simcoe, on trouve un établissement indien. La population en est de cent-neuf âmes ; cette population demeure dans douze maisons. Il y a une maison d'école ; les enfans y viennent s'instruire sous un respectable instituteur. Les Sauvages appartiennent à la communion méthodiste ; un ministre de cette croyance fait le service religieux. Ce missionnaire connaît cette tribu depuis 1839 ; il assure que depuis ce temps, la majorité des Sauvages est très morale, et particulièrement pieuse, surtout les adultes.

9. En descendant de Toronto, on trouve les ports de Port Hope et de Cobourg ; entre le dernier de ces ports et Kingston s'étend la peninsule du Prince Edouard. Sur le côté américain on trouve les rivières Genesee, Oswego et la Rivière Noire (Black River). La principale rivière du côté canadien, est la Rivière Trent, qui a sa source dans le Lac Rice ; après un cours tortueux, d'environ trente lieues, cette rivière vient se perdre dans la Baie de Quinté. La Rivière Otonabée vient porter son eau dans le Lac Rice ; on peut considérer cette dernière comme une continuation de la Rivière Trent. Ces deux rivières

sont larges et profondes, naviguables pour les bateaux à une grande distance.

10. Il y a un village de Mississagués et d'Alnwick, près du Lac Rice. Avant 1827, ces Sauvages étaient païens ; ils erraient dans les bois en arrière de Belleville, Kingston et Gananoque; on les nommaient " Sauvages de la Baie de Quinté." Après leur conversion au christianisme, ils s'établirent sur l'Ile Grape, à deux lieues de Belleville. Ils sont Méthodistes. En 1830, ces Sauvages se retirèrent à Alnwick, où ils progressent dans l'industrie, et l'agriculture. Généralement parlant, ils sont constants et pieux ; ils ont un excellent missionnaire, qui demeure avec eux depuis plus de quatorze ans. Leur population est de deux cent-trente-trois âmes. Il y a un autre village sur le Lac Rice ; on dit qu'il contient trente maisons, trois granges, et une maison d'école. Il y a quinze ans que ces Sauvages ont abandonné la vie errante, pour se fixer dans le village qu'ils occupent. Ils sont au nombre de cent-quatorze. Sur le Lac Mud ou Chemang, on trouve un autre village supporté par la Compagnie de la Nouvelle-Angleterre. Ils sont chrétiens, et visités par le missionnaire de Peterborough. La population de ce village est de quatre-vingt-quatre âmes. Les Sauvages du Lac Baume, au nombre de quatre-vingt-dix, se sont fixés au Lac Scugog, avec l'intention de devenir agriculteurs. Ils ont une école et un ministre méthodiste au milieu d'eux.

11. La longue Baie de Quinté, entoure une fertile peninsule ; de plus on trouve sur les bords de riches établissemens et de beaux villages. Belleville, à l'entrée de la

baie est la place la plus considérable, ensuite vient Picton, jolie petite ville ; la baie est presqu'entourée d'un site pitoresque continuel.

12. Sur la peninsule du Prince Edouard, il y a un lac bien remarquable sur une montagne. Il est si profond, qu'on n'a pu s'assurer de sa profondeur ; comme sa surface correspond à celle du Lac Erié, qui n'a guère que soixante-dix pieds de profondeur on croit qu'il y a quelque communication mystérieuse souterraine entre eux.

13. On trouve sur la Baie de Tyendanaga, un intéressant village de Mohawks. Ces Indiens se séparèrent de leur nation, qui demeurait dans l'état de New-York vers l'an 1784. Ils étaient chrétiens longtemps avant de venir en Canada ; du temps même de la reine Anne, ils reçurent un service de communion en argent. Ils appartiennent à l'Eglise d'Angleterre. Leur chapelle étant devenue trop petite pour contenir la congrégation, ils ont bâti une superbe église en pierre, à leurs propres frais. La population de ces Sauvages, est de trois cent-quatre-vingts âmes.

14. Kingston est dans une place agréable, près de l'ancien Fort Frontenac. L'apparence de la ville est agréable ; le pays est beau aux alentours. La population de cette ville est d'environ douze mille âmes. Cette ville se relève promptement du tort qu'elle éprouva, lors de la translation du siège du gouvernement à Montréal. C'est une place commerciale importante, étant près du Canal Rideau, qui parcourt presque tout l'intérieur du pays, pour aller se jeter dans la Rivière Outaouais ; ouvrant par cette voie, une route directe jusqu'à Montréai. L'hôtel-

de-ville et le marché sont de beaux édifices ; les sources minérales qui sont situées à quelques lieues de Kingston, deviennent de jour en jour plus marquantes. Le havre est excellent ; les gros vaisseaux peuvent venir jusqu'aux quais ; un fort redoutable commande l'entrée du havre.

15. Le courant du lac s'introduit ensuite à l'est pour entrer dans le fleuve St. Laurent. Quelques lieues plus loin le fleuve s'élargit ; il est embarrassé de tant d'îles, qu'on a donné à ce lieu le nom de " Lac des Mille Iles." Ces îles sont curieuses par leurs formes, leur grandeur, et leur apparence ; quelques-unes sont à peine visibles, d'autres ont plusieurs arpens de surface, la ligne brisée que forment ces îles, les bois qui les couvrent, donnent une beauté difficile à retrouver ailleurs. Lorsqu'on vogue sur ces îles, on est, ici renfermé dans un étroit canal, là on voit les embouchures de plusieurs rivières, vers lesquelles on vous dirige, sans vous donner le choix de passer sur celle qui paraît la plus belle ; ensuite on se trouve sur un lac entourré de bouquets de verdure agréable, dont la beauté a fait dire à un voyageur canadien : " Salut, Oh ! Lac des Mille Iles, couché au milieu de tant de beautés agrestes ; ton courant frole et embrasse les fleurs innombrables des prés aussi belles que toi, sans avoir ta majesté."

16. En sortant de cet endroit enchanté, on trouve sur le bord du fleuve la ville de Brockville, une des jolies villes du Canada. Les maisons de cette ville sont bâties avec beaucoup de goût ; la vue en est superbe. En bas de Brockville est la ville de Prescott, célèbre dans la dernière levée d'armes ; sur le côté opposé est la ville américaine d'Ogdensburg.

17. Un peu plus bas que Prescott se trouve une île qui arrête l'eau dans son cours, et produit ce que l'on appelle le Long-Sault. L'eau ne trouvant qu'un étroit passage de chaque côté de l'île, s'y précipite rapidement; en bas de l'île les courants se rejoignant très promptement, forment un violent choc, que l'on nomme Big Pitch. Pour éviter ces rapides nommés Long-Sault, le gouvernement a fait construire le Canal de Cornwall. La ligne 45 ° qui passe par le village de St. Régis, est en face de la ville de Cornwall.

18. On trouve dans ce lieu, sur les terres réservées pour leurs chasses, quelques Sauvages descendants de la nation puissante des Iroquois. La ligne 45 ° passe au milieu des terres des Sauvages ; une partie de ces terres se trouve dans les Etats-Unis ; l'autre partie se trouve dans le Canada. Les Sauvages du territoire anglais sont au nombre de quatre cent-cinquante ; on dit que la population des Sauvages du territoire américain est à peu près la même. La plupart de ces Sauvages continuent à vivre du produit de la chasse ; les femmes préparent les peaux des animaux tués pendant l'hiver, pour les livrer au commerce ; elles font aussi des mitaines et des souliers nommés mocassins ; elles font aussi des paniers de clisses de bois et des balais. Il y a à St. Régis une belle église en pierre, surmontée d'un clocher contenant deux cloches ; la dépense nécessaire à la confection de l'église, du clocher, à l'achat des cloches, a été couverte par les Sauvages eux-mêmes. Le gouvernement maintient un missionnaire catholique au milieu de ces Sauvages ; ce prêtre

emploie tout son temps à faire le bien au milieu de ses ouailles. Ce sont les Sauvages eux-mêmes qui chantent les offices religieux, lorsque leur missionnaire fait l'office.

19. Lorsque le St. Laurent à repris son cours habituel, il s'étend de la largeur de près de deux lieues; on lui donne le nom de Lac St. François. Au sortir de ce lac le fleuve recommence à couler très vite, et forme un rapide d'une succession de chenaux de différentes longueurs ; ici les chenaux sont plats ; là ils sont profonds ; on leur à donné les noms de Rapides du Côteau du Lac ; de Rocher Fendu, des Cascades.

20. Lorsqu'on descend le Lac St. François, qui est entièrement sur le territoire anglais ; on peut observer un *cairn* ou pilier de pierre, comme en élevaient les anciens guerriers. Ce sont les amis du gouvernement, les Highlanders de Glengary qui ont élevé ce rustique monument, en l'honneur de sir John Colborne, maintenant lord Seaton, autrefois gouverneur-général du Canada.

21. Le rapide des Cascades commençant en bas du Lac St. François, a une longueur de près de trois lieues. Autrefois personne n'osait risquer de descendre dans ces rapides ; maintenant les steamboats y descendent journellement. Ils ne passent pas sans quelque risque près de tant d'écueils, comme on peut le comprendre, si l'on considère la rapidité du courant, qui pousse le vaisseau près des rochers, où il se briserait s'il y touchait un moment. La vue de la descente du fleuve St. Laurent de Kingston à Montréal est une des plus agréables que ce fleuve présente. Le canal que suivaient les anciens voya-

geurs à été retrouvé dernièrement ; il a augmenté les tentatives de descente, qui se font assez facilement. Cette découverte est due à un brave capitaine de steamboat et à un entreprenant marchand de Montréal.

22. Afin de permettre aux steamboats qui descendent sur les rapides, de remonter du Lac St. Louis au Lac St. François, le gouvernement à fait construire le Canal de Beauharnois, dont on se sert pour éviter de remonter dans les rapides. En bas des Cascades on tombe dans le Lac St. Louis, qui tombe à son extrémité, dans le sault du même nom. L'eau du St. Laurent dans le Lac St. Louis reçoit un accroissement considérable, par l'eau de la Rivière Outaouais qui vient s'emboucher en ce lieu dans le St.-Laurent.

23. La Rivière Outaouais ou Ottawa n'est pas particulièrement connue. On dit que la source de cette rivière est située près des Montagnes Rocheuses, et qu'elle a un parcours de près de huit cents lieues. Cet " on dit " n'est pas très certain ; on sait certainement qu'elle va jusqu'au Lac Temiscaming, donnant un parcours de près de deux cents lieues.

24. Autrefois on voyait tous les ans, quarante ou cinquante canots d'écorce, partir de Lachine dans l'Ile de Montréal, chargés d'articles de trafic ; ces canots remontaient la Rivière Outaouais pendant environ cent lieues. Alors au moyen d'un portage, les voyageurs traversaient à pied la langue de terre qui sépare l'Outaouais et la Rivière des Français qui va se jeter dans le Lac Huron. Les voyageurs suivaient alors la côte nord du Lac Huron

jusqu'au Grand-Portage, où ils rencontraient les Coureurs des Bois, qui apportaient les pelleteries des Sauvages éloignés, pour les vendre aux voyageurs. Quoique ces ventes fussent faites avec beaucoup de difficulté, vu la grande distance de ces lieux, des rivages de mer, de grandes fortunes furent faites dans ce commerce. Les voyageurs revenaient à Montréal avec les pelleteries dans leurs légers canots d'écorce, ayant parcouru plus de mille lieues dans ces frêles embarquations. La rivière des Outaouais était alors la route du commerce des pelleteries ; si on en excepte les voyageurs, peu de personnes connaissaient cette route.

25. Un bien court espace sépare le Lac Nepissing de la Rivière Outaouais ; le Lac Nepissing communique au Lac Huron par la Rivière des Français. Cette rivière à deux chûtes dans son parcours, une au moment où elle commence à recevoir les eaux du Lac Nepissing ; une autre six lieues plus loin, que l'on appelle " Recollet." Il y a aussi plusieurs rapides ; l'un de ces rapides est remarquable par treize croix de bois plantées sur le rivage, commémorant un égal nombre de morts qui eurent lieu dans ce rapide.

26. La Rivière des Français a environ vingt-quatre lieues de longueur. Sa largeur varie beaucoup ; quelquefois elle est d'une lieue ; alors elle coule entre des rives rocailleuses et basses, qui forment de profondes mais étroites baies. Il y a peu de places qui peuvent offrir autant d'aspects divers que cette rivière ; on y trouve joint ensemble la singularité à la grandeur ; de longs groupes d'îles élevées, en face de

sombres baies ; l'eau claire de la rivière en reflète le contour et le feuillage, au milieu du silence solemnel de cette solitude, qui n'est troublée que par la course des animaux sauvages, et le vole des oiseaux.

27. La navigation de la Rivière des Outaouais est arrêtée par des chûtes et des rapides, qui rendent la scène très pittoresque. Cette rivière divisait autrefois le Bas-Canada du Haut. On trouve le pays habité, dans un parcours de de plus de trente lieues. Les terres sont très fertiles ; elles sont couvertes de très beaux bois de construction ; on y trouve des montagnes abondant en minérais de fer ; lorsque cette partie du pays sera plus habitée, les manufactures en tireront de grandes valeurs.

28. La Rivière Outaouais est peu connue, au-dessus des Chûtes des Allumettes, à plus de trente lieues au-dessus du Township de Hull. Deux îles composent les Iles des Allumettes ; la première à cinq lieues de longueur ; trois lieues plus haut, est la seconde, qui a environ sept lieues de longueur. Ces îles divisent le Canal de l'Outaouais en deux. Vu le grand nombre de cascades et de chûtes, la scène de ce lieu est très romantique. On trouve sur les rives de l'Outaouais, une vaste carrière de marbre blanc qui touche l'eau. Le pays est habité jusqu'aux Iles des Allumettes.

29. Le magnifique Lac des Chats a cinq lieues de longueur, sur une largeur d'environ un mile ; la baie spacieuse de ce lac s'étend jusqu'à une lieue de largueur. Sur le bord de ce lac on trouve dans un site tout-à-fait romantique la demeure du chef M'Nab des Highlands. Cette

demeure a reçu le nom de Kinnel Lodge ; elle est située sur le côté sud du lac. Ce rivage est plus haut et mieux établi que le côté nord du lac.

30. Les Chûtes des Chaudières, sont sur l'Outaouais, immédiatement au-dessus de l'entrée du Canal Rideau ; elles ont quatre-vingts pieds de hauteur, sur deux cent-douze pieds de largeur elles sont au milieu de la rivière, presque toute l'eau de la rivière s'y précipite, encaissée qu'elle est par les rochers des deux rives. Une ligne de trois cents pieds de longueur n'a pu toucher le fond de la grande chaudière. On suppose qu'il y a des passages souterrains qui conduisent une partie de l'eau, à quelques arpens sous terre ; car à quinze arpens plus bas environ, on retrouve encore le bouillonnement des Chaudières.

31. Sur cette chûte on a fait le pont célèbre Union Bridge, qui unit le Haut au Bas-Canada. On dit que ce pont est un des mieux faits de l'univers, eu égard à sa situation et sa construction. De grands radeaux descendent flottant sur l'eau de cette rivière, venant de plusieurs centaines de milles ; tant de la Rivière Outaouais, que des tributaires plus ou moins considérables, qui s'embouchent dans le parcours de l'Outaouais. L'habileté et la hardiesse des navigateurs qui descendent ces bois dans les chûtes et les rapides,sont étonnantes. Les glissoires que le gouvernement a fait construire, dans la plupart des lieux dangereux, a diminué de beaucoup les dangers, que ces hommes intéressants couraient dans leur navigation aventureuse.

32. Le Canal Rideau vient se terminer sur une petite baie de la Rivière Outaouais à près de quarante-trois lieues

de Montréal, à cinquante lieues de Kingston, et à environ un mille au-dessous des Chaudières. Ce parcours est plutôt une succession d'ouvrages manuels pour retenir l'eau, suivie d'autant de lacs, qui communiquent l'un à l'autre, qu'un canal proprement dit. Le Lac Rideau est le lieu où l'eau tient le niveau le plus élevé par elle-même ; les eaux qui sortent de ce lac se jettent dans les Chûtes du Poisson Blanc (White Fish Falls) ; ensuite elles se jettent dans la Rivière Gananoque, qui est le réservoir servant à régulariser l'eau du canal. Par ce moyen l'eau du canal garde son niveau ; soit que les pluies augmentent les rivières, ou que la sécheresse les diminue. La connection entre Kingston et l'Outaouais distant l'un de l'autre de pas moins de quarante-trois lieues, est entretenue au moyen de ce canal.

33. A vingt lieues de la Chûte des Chaudières la navigation de l'Outaouais est interrompue pour les steamboats, en un lieu nommé Grenville. De la chûte à Grenville le courant est facile, la scène est agréable ; un grand nombre d'îles couvertes d'arbres aux feuillages verts ; un grand nombre d'établissemens promettant beaucoup pour l'avenir, en font un lieu délicieux. A Grenville commence le courant impétueux du Long-Sault que personne n'ose descendre, si on en excepte les hardis et habiles conducteurs de bois flottants, surnommés " cages." En bas du Long-Sault, la rivière continue d'être très rapide, et dangereuse jusqu'à la Pointe Fortune, où elle tombe dans le Lac des Deux-Montagnes pour enfin se jetter dans le St.-Laurent.

34. Le gouvernement à fait construire le Canal de Grenville, pour éviter ces obstacles. Ce canal est composé de trois sections, une pour éviter le Long-Sault; l'autre pour éviter la Chûte à Blondeau; la troisième à Carillon; elle s'ouvre sur le Lac des Deux-Montagnes. De là, la navigation n'est plus interrompue jusqu'à Lachine.

35. Le nom de Deux-Montagnes donné à ce lieu, vient de deux monticules qui avoisinent le lac. Le plus haut de ces monticules est appellé Calvaire. Les Canadiens et les Sauvages de ce lieu, regardent cette terre comme une terre sainte. Toute cette contrée est très riche. Le Lac des Deux-Montagnes s'étend entre les deux monticules; il se termine par le rapide et l'Ile Ste. Anne; si célèbre dans les chansons des bateliers de Moor. Le florissant village qui entourre l'église de Ste. Anne doit sa prospérité à sa position; l'église est célèbre; aucun voyageur canadien ne voudrait passer devant cette église, sans faire une offrande à l'image vénérée de Ste. Anne, s'il entreprend un voyage hasardeux. Le capitaine Franklin rapporte, qu'un de ses hommes, étant sur les côtes nord de l'Amérique, à plus de six cent-cinquante lieues, demanda une remise de ses gages, pour remettre aux mains d'un de ses compagnons qui revenait, afin d'augmenter l'offrande que ce dernier devait faire en passant devant l'image vénérée. Un grand nombre de personnes qui n'ont jamais vu, et qui ne verront probablement jamais l'Outaouais, chantent "Le Sombre Outaouais" si bien, que cette chanson est devenue familière aux deux mondes. Les Indiens des Deux-Montagnes sont des Iroquois, des Al-

gonquins et des Nepissings. La population est d'environ mille âmes. Ces Sauvages sont Catholiques-Romains ; ils ont des missionnaires au milieu d'eux ; ils ont aussi une école tenue par un maître Canadien-Français.

36. A quelques milles au-dessus de l'Ile de Montréal, l'eau se dévise en deux rivières. L'une de ces deux rivières suit la côte nord ; elle passe entre l'Ile de Montréal, formant dans son cours l'Ile Jesus et l'Ile Bizard ; elle vient se jeter dans le St. Laurent à Repentigny. L'autre rivière après avoir traversé des rochers, formé l'Ile Perrot se jette dans le Lac St. Louis, vers Ste.-Anne. Cette dernière rivière est beaucoup plus considérable que la première. Le village des Sauvages Iroquois de Caughnawaga, ou Village des Rapides, est sur le bord du Lac St. Louis, à un peu plus de trois lieues de Montréal. La seigneurie de ce lieu fut accordée aux Sauvages Iroquois par Louis XIV, en 1680 ; le gouverneur Frontenac augmenta la surface de cette seigneurie. Ceux de ces Sauvages qui ne cultivent pas la terre gagnent leur vie pendant l'été, en descendant les bateaux, les barges et les cages à Montréal ; pendant l'hiver ils vendent des raquettes et des mocassins, etc. Le clergé Catholique-Romains leur fournit tous les moyens de s'instruire ; on dit qu'ils sont très réguliers à assister à l'office divin de leur église. La population de ces Sauvages est d'environ onze cents âmes. Les Sauvages de Caughnawaga se sont conduits noblement durant la dernière levée d'armes ; ils en ont été recompensés par des marques de faveur spéciale de sa majesté, depuis ce temps de malheureuse mémoire.

37. En bas de Caughnawaga le St. Laurent commence à couler rapidement à travers des îles et des rochers dans l'espace d'environ trois lieues. C'est ce qu'on appelle le Rapide de Lachine, mieux connu sous le nom de Sault St. Louis. Le gouvernement a fait élargir le Canal de Lachine, ces dernières années, afin de permettre aux gros steamboats d'y passer et d'éviter le Sault St. Louis. On peut donc au moyen des canaux communiquer du Lac Huron à la mer, puisque ce canal se termine dans le port de Montréal. On a ces dernières années risqué de descendre des steamboats dans le Sault St. Louis ; on a réussi à le faire, quoiqu'avec de grands dangers ; néanmoins on voit aujourd'hui presque tous les jours des steamboats s'aventurer dans ce dangereux passage, et arriver en bon état à Montréal.

Question sur la 4me Partie.—Chapitre III.

1. Que dit-on du Lac Ontario ? Quelle est sa forme ? Quelle est la hauteur de sa surface ? Comment les rives sont elles-divisées ?
2. Où est située la ville d'Hamiltion ? Cette ville est-elle distinguée ? Quelles hauteurs se trouvent là ? Quelles eaux sont séparées par ces hauteurs ? Jusqu'où se continuent-elles ?
3. Le Lac Ontario mérite-t-il le nom de Beau ? Décrivez-le ?
4. Que dit-on de la partie autour de la Baie de Burlington ? Du canal ? Décrivez-le district de Gore ? Celui de Niagara ? Où est le Port Dalhousie ? Y a-t-il quelqu'embellissement sur le rivage ?
5. Où est située la cité de Toronto ? Décrivez-la ? Qu'y avait-il dans ce lieu en 1792 ? Que signifie le mot Toronto ? Que dit-on du sol avoisinnant Toronto ?
6. Que pensait-on lorsque le siège du govrernement fut ôté à Toronto ? Que firent les citoyens ? Pourquoi le gouvernement siège-t-il quatre ans à Toronto et quatre à Québec ?
7. Que dit-on du sol avoisonnant le Lac Simcoe ? Décrivez la voie Yonge Street ? Que dit-on du Lac Simcoe ? Où est la hauteur des terres ?

8. Parlez-nous de l'Ile Snake ? Des Sauvages qui y sont établis ? Que dit-on de leur caractère moral et religieux ?
9. Que trouve-t-on en descendant de Toronto ? Quelles rivières viennent du coté sud du lac ? Et du coté nord ? Que peut-on dire de la Rivière Otonabee ?
10. N'y a-t-il pas un village de Sauvages près du Lac Rice ? Quand ses Sauvages se sont-ils convertis au christianisme ? De quelle communion sont-ils ? Où sont ces Sauvages maintenant ? Quel est leur caractère ? Leur nombre ? Parlez d'un autre village sur le Lac Rice ? Combien y a-t-il que ce village est formé ? Que dit-on des Sauvages du Lac Mud ? De ceux du Lac Baume ?
11. Décrivez la Baie de Quinté ? Que dit-on de Belleville ? De Picton ?
12. Où se trouve le Lac de la Montange ? A quel lac croit-on que ce dernier lac communique ?
13. Parlez des Sauvages de la Baie de Tyendanaga ? Y a-t-il longtemps que ces Sauvages sont chrétiens ? De quelle communion sont-ils ?
14. Que dit-on de Kingston ? Quelle est la population ? Quel canal à son entrée près de Kingston ? Que dit-on de l'Hotel-de-Ville ? Des sources minérales ? Du havre ?
15. Où commence le St. Laurent ? Où se trouve le Lac des Mille-Iles ? Décrivez les ? Que dit un voyageur canadien sur la beauté de ce lieu ?
16. Décrivez Brockville ? Où est Prescott ? Où est Ogdensburg ?
17. Quelle est la cause du Long-Sault ? Comment est formé le "Big Pitch ?" Où est le Canal de Cornwall ? Où est St. Régis ?
18. Qu'y a-t-il de particulier à St. Régis ? Comment la terre des Sauvages est-elle divisée ? Quel est leur nombre ? Quel est leur manière de vivre ? Décrivez leur église ? Que dit-on de leur missionnaire ?
19. Où est le Lac St. François ? Où commencent les rapides ?
20. Que peut-on voir sur la rive du Lac St. François ?
21. Que dit-on des rapides ? Y a-t-il du danger à descendre dans ce lieu ? Ce voyage est-il agréable ? Cette route est-elle améliorée ? A qui doit-on cette découverte ?
22. Pourquoi le gouvernement a-t-il fait faire le Canal Beauharnois ? Où tombe le St. Laurent en bas des Cascades ? Quelle rivière vient s'emboucher dans le Lac St. Louis ?
23. Où dit-on que la Rivière Outaouais à sa source ? Juspu'où est-elle connue avec certitude ?
24. Comment faisait-on le commerce avec les Sauvages autrefois ? Que faisaient les voyageurs après avoir remonté l'Outaouais

plus de cent lieues ? Où se faisaient les échanges ? Ce commerce était-il lucratif ? Combien de chemin les voyageurs faisaient-ils ? Qu'était alors la Rivière Outaouais ?

25. L'Outaouais est-il très éloigné du Lac Nepissing ? Parlez des chûtes de la Rivière des Français ? Que trouve-t-on sur le bord d'un rapide de cette rivière ?

26. Décrivez la Rivière des Français ? Que dit-on des bords de cette rivière ?

27. La navigation de la Rivière Outaouaisest-elle interrompue ? Que trouve-t-on dans cette partie du pays ?

28. L'Outaouais est-il peu connu au-dessus des Iles des Allumettes ? Où sont situées ces îles ? Que dit-on de cette partie du pays ? Que dit-on des carières de marbre de ce lieu ?

29. Décrivez-le Lac des Chats ? Où est la demeure du chef McNab ?

30. Que dit-on des Chûtes des Chaudières ? Où sont-elles situées ? Quelle est la profondeur de la Grande Chaudière ? Par où pense-t-on qu'une partie de l'eau passe ?

31. Quel pont traverse la Chûte des Chaudières ? Que dit-on de ce pont ? Comment descend-on le bois sur cette rivière ? Que dit-on des hommes qui conduisent ce bois ? Qu'a fait faire le gouvernement dans ces lieux ?

32. Où est le terminus du Canal Rideau ? Que peut-on dire du parcours du Canal Rideau ? Où est le plus haut niveau de l'eau ? Où se dirige l'eau ? Quel est l'effet de l'eau ainsi prise à mi-chemin ? Quels lieux sont en connection au moyen du Canal Rideau ?

33. L'Outaouais continu-t-il longtemps d'être navigable ? Décrivez les scènes de la rivière ? Où commence le Long-Sault ? Jusqu'où se poursuivent les rapides ?

34. Que dit-on du Canal Grenville ?

35. D'où vient le nom des Deux-Montagnes ? Où est Ste. Anne ? Quelle est la dévotion des voyageurs pour l'image vénérée de ce lieu ? Dites-nous ce que fit un des hommes de Franklin ? La chanson " Le Sombre Outaouais" est-elle bien connue ? Quels sont les Sauvages qui demeurent au Lac des Deux-Montagnes ? De quelle communion religieuse sont ces Sauvages ?

36. Où les eaux de l'Outaouais se divisent-elles en dernier lieu ? Où se dirige la rivière la plus considérable ? Où est Caughnawaga ? Qui donna cette seigaeurie aux Sauvages ? Comment ces Sauvages subsistent-ils ? Qui instruit ces Sauvages ? Comment se conduisent-ils ?

27. Que forme le St. Laurent en bas de Caughnawaga ? Pourquoi a-t-on construit le Canal de Lachine ? A-t-on fini par faire descendre les steamboats dans le Sault St. Louis ?

CHAPITRE IV.

CONTENU.

Montréal ; le Richelieu ; le Lac Champlain ; le Lac St. Pierre ; Trois-Rivières ; Québec ; la Chûte de Montmorency ; le St. Laurent et le Saguenay.

1. L'île et la seigneurie, sur le côté sud de laquelle est située la ville de Montréal, a environ dix lieues de longueur ; la supériorité du sol de cette île l'a fait surnommer " Le Jardin du Canada." La montagne qui s'élève près de la ville porte le même nom ; elle est couverte de superbe bois forestier, presque jusqu'à son sommet ; à la base de cette montagne la forêt fait place à de superbes vergers de pommiers, de pruniers et de plusieurs autres arbres des meilleures espèces.

2. C'est entre la montagne et le fleuve qu'est située la ville de Montréal avec ses faubourgs. C'est une belle place, très animée, et qui tranche fortement l'air et le ton d'une métropole. Cette ville est bien éclairée ; elle est aussi très prospère ; la localité gagne tous les jours en beauté et en valeur. De beaux quais en pierre de taille bordent le St. Laurent devant la ville. Les superbes maisons de commerce, la richesse des magasins qui sont en arrière de ces quais, donnent une idée du haut commerce de cette ville. La magnifique église Notre-Dame est la plus spacieuse des églises du nouveau monde. Le haut et élégant clocher de l'Eglise Anglaise d'Angleterre, les autres dômes surmontés de clochers, les maisons splendides

des banques, le beau marché neuf, dans lequel siège le Conseil de la cité, et plusieurs autres édifices de grande valeur, ornent la ville admirablement bien. Çes édifices donnent une idée de l'oppulence de la ville, et de l'importance du commerce de cette métropole commerciale des Canadas.

3. La situation de Montréal à l'extrémité de la navigation des vaisseaux océaniques, assure la permanence de la durée de son commerce ; quoiqu'aujourd'hui les canaux spacieux permettent aux vaisseaux d'assez fortes dimensions de remonter le fleuve jusqu'au Lac Huron, il n'en est pas moins vrai de dire que Montréal est l'entrepôt du commerce du Canada. Sa position eu égard aux Etats-Unis n'est pas moins favorable au commerce. Les trois chemins à lisses (railroads) qui ont leur terminus, l'un dans la ville même, les deux autres à quelques minutes du port, rendent le commerce facile, par les communications qui demeurent ouvertes dans toutes les saisons de l'année.

4. Le St. Laurent en bas de Montréal présente un noble aspect ; il est navigable pour les vaisseaux de six cents tonneaux, ce qui donnent autant d'avantage qu'un port de mer. A quinze lieues en bas de Montréal, le fleuve s'élargit et forme le Lac St. Pierre, qui est un peu plat, n'ayant qu'un chenal assez étroit pour les vaisseaux considérables. On a fait ces dernières années un nouveau chenal, qui permet aux vaisseaux tirant quatorze pieds d'eau de remonter à Montréal.

5. A l'entrée du Lac St. Pierre, se trouve l'embouchure de la Rivière Richelieu, qui sort du Lac Champlain.

Cette rivière à un parcours d'environ vingt-cinq lieues à travers une contrée des plus fertiles. Elle présente une particularité qu'on trouve rarement ; elle est très étroite à son embouchure, s'élargissant graduellement en remontant vers sa source ; les bords de cette rivière sont ordinairement de huit à douze pieds d'élévation, embellis de jolies habitations et d'uue culture assez soignée. Sur le parcours du Richelieu on trouve de jolis villages très propres, de nombreuses églises, beaucoup de moulins de toutes descriptions, de bons chemins dans toutes les directions, enfin tous les caractères d'une population prospère.

6. La Rivière Richelieu n'a que deux cent-cinquante verges de largeur à son embouchure. Cette largeur n'augmente pas très considérablement, si on excepte les endroits où se trouvent quelques îles des plus agréables, jusqu'au bassin de Chambly. Ce bassin est une expansion de la rivière ; il est presque circulaire, embelli de plusieurs petites îles, qui sont couvertes d'une belle verdure, et de superbe bois ; leur position est si régulière, qu'on dirait que la main de l'homme les à placées à son gré, pour flatter son goût de symétrie. Trois supesbes ponts traversent la Rivière Richelieu ; ce sont les pont du *railroad* de l'Atlantique, le pont de Chambly, et celui de St. Jean. La Rivière Richelieu continue de s'élargir graduellement de Chambly à St. Jean. Ce passage est un rapide qui ne permet aucune navigation. A St. Jean la navigation reprend son cours pour les steamboats, qui voyagent entre les villes situées sur le Lac Champlain. Pour éviter les rapides de Chambly à St. Jean, le gouvernement a fait

faire un canal, qui met en connection le Lac Champlain avec le St. Laurent.

7. Le Lac Champlain est de tous les lacs le plus pittoresque. Sa longueur est de quarante lieues. Ce lac porte le nom du célèbre Champlain qui le découvrit en allant faire la guerre aux Iroquois, en 1609. A Rouse's Point se trouve une fortification construite par les Américains, qui considérent ce lieu comme leur dernier poste vers le nord. Pendant plusieurs années ce poste appartint au Canada ; le traité Ashburton, admis par l'Angleterre et les Etats-Unis en 1842, donna ce poste aux Etats-Unis. La fortification de ce fort défend l'entrée du Lac Champlain ; le gouvernement américain l'augmente et tient ce fort en bon état. Un peu plus bas que Rouse's Point, est la station navale anglaise de l'Ile-aux-Noix. L'Angleterre y tient une garnison ; c'est à l'Ile-aux-Noix qu'on trouve les carcasses des bâtimens et des bateaux armés de la dernière guerre.

8. Dans la belle vallée du Richelieu se trouvent les monts de Montarville, Rouville ou Belœil, Yamaska et Ste. Thérèse. Une chaîne de montagnes de hauteurs variables, traverse une partie du pays appellée Townships de l'Est. Cette chaîne est une continuation des montagnes du Vermont. Ce territoire est arrosé d'un nombre considérable de rivières, de lacs et de ruisseaux, qui se dérigent dans toutes les directions. La Compagnie des Terres d'Angleterre est propriétaire de presque tout ce territoire. Les townships sont situés entre le Vermont, le New-Hampshire et le Maine au sud, et entre le St. Laurent au

nord, moins une rangée de paroisses qui touchent au St.-Laurent, lesquelles n'ont que quelques lieues de profondeur. La plus grande nappe d'eau des Townships de l'Est, est le Lac Memphrémagog, qui a dix lieues de longueur, sur deux tiers de lieues de largeur ; ce lac est situé à l'extrémité sud des townships ; vient ensuite le Lac Massawippi, qui a près de trois lieues de longueur sur un tiers de lieue de largeur. Ces lacs portent leurs eaux par des rivières, dans la rivière plus considérable nommée St. François. La population des townships augmente avec une grande rapidité.

9. L'embouchure de la Rivière Richelieu, ou la Rivière Chambly, nom qui lui convient également, est située, comme nous l'avons dit à l'entrée, du Lac St. Pierre ; un grand nombre d'îles et de beaux villages embellissent ce lieu. Entre ces villages on remarque Sorel ou William Henry le plus considérable de tous. Le Lac St. Pierre à environ huit lieues de longueur ; sa largeur varie de trois à quatre lieues ; le chenal de ce lac qui est tortueux est marqué de bouées ; ces bouées sont très souvent des sapins enfoncés dans le sol sous l'eau ; les branches du sommet de l'arbre indiquent les variations du chenal. Ce mode défectueux pour les voyages de nuit, est presque disparu, pour faire place à des fanaux, qui servent également bien le jour et la nuit. Il y a un village de Sauvages Abénaquis sur la rive de la Rivière St. François ; cette rivière coule du nord au sud, pour venir s'emboucher dans le Lac St. Pierre. La majorité des Sauvages résident dans un village qui à trente-sept arpens de surface ; une

douzaine de familles des mêmes Sauvages qui ne cultivent pas la terre demeurent dans des cabannes éparses dans les Townships de l'Est, et même sur la Rivière St. Maurice au nord du St. Laurent. Ces Sauvages ne viennent que rarement au village St. François, si ce n'est pour recevoir leurs présens. Le gouvernement supporte un missionnaire catholique-romain dans ce village ; les Sauvages sont presque tous Catholiques-Romains. Un missionnaire Méthodiste y réside depuis quelque temps ; il a engagé quelques familles à suivre sa croyance. Il y a une école dans le village ; il ne paraît pas que les Sauvages désirent s'instruire beaucoup. La population du village est d'environ six cents âmes.

10. La ville des Trois-Rivières est agréablement située, à l'ouest de la Rivière St. Maurice, au point où cette rivière entre dans le St. Laurent. Le nom de Trois-Rivière lui vient de l'apparence que présente le St. Maurice en cet endroit. Il y a deux petites îles de front près de l'embouchure du St. Maurice, ce qui forme trois rivières ; or celui qui passe par le bord du fleuve, peut en conclure qu'il y a là trois rivières. Cette ville est une des plus anciennes du Canada ; autrefois le commerce y était très considérable. Sur le côté droit du St. Maurice, à environ trois lieues de Trois-Rivières, se trouvent plusieurs fonderies, où l'on emploie les minérais de fer, à faire un grand nombre d'articles en fonte et en fer. Ces fonderies sont très anciennes, remontant à 1737, du temps des Français. A la conquête du Canada, les droits du roi de France passèrent au roi d'Angleterre. Les fonderies

de Trois-Rivières furent alors mises entre les mains de quelques particuliers, qui trouvèrent du profit pour eux et pour le Canada dans cette exploitation avantageuse. Le minérai est abondant ; sa qualité est presqu'égale au meilleur fer de Suède ; les Canadiens préférent les poëles, les chaudrons et les autres ustensiles des fonderies de St.-Maurice, à tous les autres articles du même genre, venant d'autres lieux. Les constructeurs de modèles de ces fonderies sont des Anglais ; presque tous les autres employés sont des Canadiens-Français.

11. Les bords de la Rivière St. Maurice sont généralement très élevés ; ils sont couverts du plus beau bois de construction. La navigation des bateaux est pratiquable l'espace de trente-huit lieues, si on en excepte les portages. Au-dessus de ces portages, est située une branche ouest de la même rivière, qui communique à vingt-trois lacs, tous navigables pour des bateaux, dit-on. La majestueuse Chûte de Shawenegam est magnifique ; elle a cent-cinquante pieds de hauteur perpendiculaire. La longueur du St. Maurice et des lacs qui augmentent sa longueur, n'est pas déterminée d'une manière certaine. Quelques visiteurs assurent que la branche principale a plus de cinquante lieues de longueur. Il y a en arrière des Trois-Rivières, quatre-vingt-dix Sauvages Algonquins, qui vivent dans une grande pauvreté ; sur le St. Maurice on trouve d'autres Sauvages Têtes de Boule, qui ne sont pas plus fortunés. Les Abenaquis possèdent quelques arpens de terre sur la Rivière Bécancour, plus trois îles ; cette rivière est située presque vis-à-vis Trois-Rivières du côté

sud. Ces Sauvages quoique chrétiens n'ont pas d'église, ni d'école. Ils font peu de progrès dans l'agriculture ; ils vivent du produit de la pêche. La population n'est que de quatre-vingt-quatre âmes.

12. Dès que l'on à traversé l'embouchure du St. Maurice, les bords du St. Laurent commencent à s'élever graduellement, jusqu'au Rapide Richelieu, qu'il ne faut pas confondre avec la rivière du même nom. Le St. Laurent est si serré au Richelieu, qu'on le remonte difficilement lorsqu'il y a reflux de l'océan. On le remonte assez facilement, à l'aide du flux. En bas du Richelieu, les côtes s'abaissent un peu, l'aspect devient agréable, on y voit des églises, des villages et une longue rangée de maisons blanches, qui suivent le bord du fleuve, étant assises sur le haut des côtes. La vue est bornée au nord, par une chaîne de hautes montagnes d'où descend impétueusement la Rivière Jacques-Cartier, qui vient s'emboucher dans le St. Laurent. Les deux rives du St.-Laurent sont bien peuplées ; on y voit une succession continuelle de paroisses, sous le vocable de différents noms de saints. Le chemin de la malle suit le côté nord du St. Laurent ; il passe par presque tous les villages de cette côte. La Rivière Chaudière prend sa source dans le Lac Mégantic, situé dans les Townships de l'Est, au sud du fleuve ; à environ une lieue de son embouchure, cette rivière prend une course si rapide, l'eau y bouillonne si fort, que le nom de Chaudière lui a été donnée ; elle se jette en écumant dans le fleuve St. Laurent. En approchant de Québec le lit du fleuve est resserré, à la largeur de treize cent-

quatorze verges ce resserrement ne nuit nullement à la navigation.

13. La ville de Québec est située sur le côté nord-ouest du St. Laurent par 48 ° 40' de latitude nord, et par 71 ° 15' de longitude ouest. On ne peut en approcher sans émotion et sans admiration. Un banc de haute terre, commence à suivre le fleuve au Cap Rouge ; il le suit environ trois lieues, se terminant à l'extrémité Est de la ville, par un promotoire élevé, en face du beau bassin, formé par le confluent de la Rivière St. Charles, qui s'embouche dans le St. Laurent à Québec. Sur la partie la plus élevée de ce promotoire est le Cap Diamant, la plus forte citadelle de l'univers, élevée de trois cent-cinquante pieds au-dessus du niveau du fleuve ; la forteresse est terminée du côté de l'est par une tour ronde, sur laquelle flotte l'étendard d'Angleterre. De ce cap la vue s'étend jusqu'à treize lieues alentour. Un peu plus bas est située l'Ile d'Orléans ; en face de la ville est le joli bourg de la Pointe Lévi, dominé par son église, et entourré de beaux points de vue. Au nord coule la Rivière St. Charles, au milieu d'une belle vallée, dans laquelle on trouve plusieurs beaux villages. La vue est bornée au nord par une chaîne de montagnes, qui servent de cadre à ce tableau.

14. Au bas du promotoire est située la basse-ville, bâtie sur une étroite portion de terre soustraite aux eaux ; elle s'étend par le faubourg St. Roch du côté du nord-est. Ces lieux sont dominés par la forteresse. Les quais s'étendent autour de la ville, sur une longueur de près d'une

lieue. Le St. Laurent coule majestueusement devant la ville ; c'est le plus beau, le plus noble des fleuves. C'est le seul fleuve qui permette aux plus gros navires de voyager si loin à l'intérieur des terres. La longueur du St.-Laurent partant du golfe au port de Québec est de près de cent vingt lieues. Montréal est à soixante lieues plus loin sur le St. Laurent.

15. Pendant l'été, le port de Québec est rempli de vaisseaux de toutes dimensions ; il présente une scène animée et très gaie. Pendant l'hiver l'aspect en est bien différent ; le fleuve est couvert de champs de glace cassée, aux formes les plus fantastiques et les plus variées. Le froid est très intense ; néanmoins il est rare que la glace arrête entre Québec et la Pointe Lévi ; on traverse le fleuve en canots, que l'on conduit au milieu des glaces ; quelquefois on monte le canot sur les glaces flottantes, le tirant après soi, jusqu'à ce qu'on trouve une issue pour le remettre à flot. Lorsque la glace arrête on appelle le passage le Pont ; c'est toujours l'occasion de grandes fêtes ; on voit le peuple dans toutes les directions, se promenant en voiture, glissant, patinant et courant jusqu'à satiété. Les bateliers seuls sont tristes, lorsque le pont est solidifié ; leur gagne est arrêté ; leur tristesse est aussi longue que la joie des autres. On a remarqué que Québec jouissait d'un été italien, suivi d'un hiver russien ; ce qui n'est pas invraisemblable.

16. Les Hurons appellaient Québec *Tiatontarili*, dans leur langage, ce mot signifie : " La place du détroit ;" ce nom appartient bien à Québec. Les Sauvages du

temps de Cartier l'appelaient Stadaconé ; ce mot à peut-être la même signification, dans la langue des Algonquins. Charlevoix dit que le mot *Que* dans le langage des Algonquins signifie "détroit." D'autres prétendent que ce mot n'est pas un mot sauvage, qu'il vient des Normands. La première syllable est certainement française *que ;* la syllable *bec* est en usage parmi les Français pour signifier promontoire ou entrée vers un cap. On dit que les pilotes de Cartier s'écrièrent dans le langage normand, à la vue de la rade : *Que bec ! ! !* Quel bec ou Québec.

17. Québec comme forteresse est supérieure à toute autre forteresse du Continent Américain ; la citadelle du Cap Diamand, soutenue des ouvrages formidables pour la défendre, sur une surface de près de quarante arpens, devient imprenable. Le mémorable champ de bataille des Plaines d'Abraham s'étend à l'ouest de Québec. Des Sauvages Hurons sont établis depuis bien longtemps au village de Lorette, près de Québec ; ils se disent descendants des Hurons auxquels la seigneurie de Sillery fut donnée par le roi de France, en 1651. La population de ce village est de cent-quatre-vingt-neuf âmes. Ces Hurons sont presque tous métis aujourd'hui ; ils n'ont fait que peu de progrès en agriculture. Ils aiment encore la chasse et la pêche comme autrefois ; ordinairement il y consacrent trois mois le printems et trois mois l'automne. Ils ont au milieu d'eux une église et un missionnaire, maintenu par le gouvernement. Ils ont une école fréquentée par environ vingt-cinq écoliers assez studieux. On dit que ces dernières années leur ont été très favorables dans leur bien-

être moral ; ce qui serait très heureux ; car les derniers voyageurs n'en donnent pas une relation très avantageuse pour un peuple descendant d'une puissante nation.

18. Après avoir traversé la Rivière St. Charles, on descend au nord-est vers Beauport au milieu de belles maisons, entourrées de vergers, jusqu'à la chûte de Montmorency. Cette rivière coule vers le sud, venant des montagnes du nord dont nous avons déjà parlé ; elle coule dans un lit rocheux, à côtes escarpées, à travers une contrée riche et fertile, jusqu'à quelques verges des bords du St. Laurent, où elle se précipite. La chûte à deux cent-vingt pieds de hauteur perpendiculaire ; le bruit de cette chûte ressemble au roulement du tonnerre, l'eau tombant chargée d'écume qui ressemble à de la neige. Cette chûte est surtout admirable dans le printems, lorsque la rivière coule à plein bord, par la crue de l'eau provenant de la neige fondante.

19. A environ deux lieues en bas de Québec se trouve située l'Ile d'Orléans. Cette île est totalement couverte de jolies petites maisons blanches, de champs cultivés, de vergers, de prairies et ça et là de jolis villages surmontés du clocher de leur église. Il y a plusieurs autres îles dignes d'attention ; mais ce qui donne le plus attrayant charme à la scène du St. Laurent, est la haute chaîne des Monts Alleghany. On voit le sommet de ces montagnes à plus de trente lieues en mer, on croit qu'elles sont aussi élevées que les Pyrénées.

20. A environ six lieues de Québec, les eaux du St.-Laurent commencent à se mêler à celles de la mer ; elles

acquièrent un goût salin, qui va en augmentant jusqu'à Kamouraska, situé à vingt-deux lieues plus près de l'embouchure ; là les eaux ne sont plus potables. Le St. Laurent conserve cependant son nom jusqu'à l'Ile d'Anticosti. On cesse de donner à cette vaste étendue d'eau le nom de fleuve St. Laurent, à un établissement nommé Mingan sur le côté nord du fleuve, et au Cap Rosier sur le côté sud. La Baie des Chaleurs et la Rivière Ristigouche divisent le Canada du Nouveau-Brunswick, à une distance considérable. A la tête de la Baie des Chaleurs on trouve la Pointe de la Mission, où demeurent quelques Sauvages de la tribu Micmac, autrefois célèbre et nombreuse dans la Nouvelle-Ecosse, et dans le Nouveau-Brunswick. La population de ce village est de trois cent-trente-cinq âmes ; ces Sauvages sont peu connus. Quoiqu'ils soient Catholiques-Romains, ils n'ont ni église, ni école. Ils n'ont point de part dans la distribution des présens du gouvernement, depuis plusieurs années ; ce qui les a jetés dans une grande misère et dans un grand abandon. Ils montrent pourtant des dispositions pour améliorer leur sort vraiment misérable.

21. Le St. Laurent a vingt lieues de largeur à son embouchure, tandis qu'à Kamouraska il n'a pas sept lieues. Les côtes dangereuses de l'Ile d'Anticosti située à l'entrée du fleuve, sont basses ; on y a placé des phares sur les extrémités est et ouest ; des dépôts de provisions ont été placé sur plusieurs points de l'île, pour donner assistance aux naufragés qui atteignent ces côtes.

22. Les comtés de Gaspé, de Rimouski et de Kamouraska comprennent un territoire très considérable. Ils

occupeut une côte de près de cent lieues de longueur sur le St. Laurent. Le Cap Rosier est bas, mais les côtes environnantes sont hautes et couvertes de bois de différentes espèces. Ler hautes montagnes des deux côtés du St. Laurent se terminent par des caps hardis, qui forment un bel aspect. L'étroit défilé entre les montagnes et le fleuve est cultivé ; la verdure de la culture contraste sensiblement avec la couleur plus foncée des pins de la base des montagnes, qui ombragent les rocs. La paroisse de St. Thomas, sur la Rivière du Sud, dans le comté de l'Islet, est la place la plus populeuse en bas de Québec ; cependant toute la vallée sud qui est étroite jusqu'à quelques lieues de la Pointe Lévi, est bien peuplée. Toutes les seigneuries qui suivent le bord du fleuve furent accordées par le roi de France ; presque tous les habitans sont Canadiens-Français. Les townships ont été concédés depuis que le Canada appartient à l'Angle'erre, les townships sont généralement habités par des Irlandais, des Ecossais, des Anglais et des Américains.

23. La côte nord du St. Laurent a conservé sa forêt primitive, sur une longueur de plus de soixante lieues ; si on en excepte Tadousac à l'embouchure du Saguenay, Queen's Posts vis-à-vis les Sept Iles, et Port-Neuf, aucun signe de civili-ation n'y a encore pénéntré.

24. Ce fut à Tadousac que les premiers aventuriers fran ais qui visitérent le Canada s'arrêtèrent ; ce poste continua, pendant de longues années, d'être le principal entrepôt du commerce. Le Saguenay est la rivière la plus pittoresque du Canada. Ses bords sont une continu-

elle rangée de rochers élevés, coupés à pic, et ayant quelquefois de cent à quinze cents pieds de hauteur. A son embouchure le Saguenay est d'environ cent brasses plus profond que le St. Laurent. Le cours de cette rivière est de l'ouest-nord à l'est-sud, pendant environ vingt-quatre lieues, jusqu'à la Mission des Sauvages de Chicoutimi. A environ vingt lieues de Tadousac, il y une baie appelée Grande Baie ou mieux Baie de Ha ! Ha ! ; qui a une brofondeur d'environ trois lieues dans les terres. Cet établissement a été considérablement retardé par un feu destructeur dans l'été de 1846. Le nom de Ha ! Ha ! vient de l'exclamation des premiers voyageurs, qui en appercevant cette belle nappe d'eau, s'écrièrent Ha ! Ha !, pensant que c'était le terminus de la rivière. Les voyageurs trouvèrent un étroit détroit, sur la rive nord, bordé de deux énormes caps, à quelques arpens l'un de l'autre, s'élevant à environ cinq cents pieds perpendiculaires, ils remontèrent jusqu'à Chicoutimi. Cet endroit est maintenant un des postes de la reine. La Compagnie de la Baie d'Hudson à là de vastes magasins pour entretenir le commerce des pelleteries. Cinq lieues plus haut que Chicoutimi, on cesse de s'appercevoir du flux et reflux de la mer. La rivière est navigable l'espace d'environ trente lieues ; alors on rencontre un rapide d'environ trois lieues. Les Sauvages disent qu'il y a une chûte souterraine, un peu audessus du pied du rapide ; ils appellent cette chûte le Manitou ou le Grand Esprit : on remonte ce rapide par un chemin appelé le Grand Portage. Le nombre de Sauvages errants est d'environ deux cents dans ce lieu.

25. Le Saguenay prend sa source dans le Lac St.-Jean, qui a trente-trois lieues de circonférence. Onze rivières considérables se déchargent dans ce lac, qui n'a que le Saguenay pour débouché. Les Sauvages appellent ce lac Piégougamis ou le Lac Plat. Il y a une chûte dans ce lac appelée la Chûte du Rideau. Elle a deux cent-trente pieds de hauteur; elle est si considérable qu'on peut la voir de quinze a seize lieues de distance. Le nom sauvage de cette chûte est "*Ouéat Chouan*," ou voyez-vous une chûte là? Le climat de la vallée du Lac St. Jean, est préférable de beaucoup à celui des côtes de la mer, disent les personnes les mieux informées sur ce lieu; la terre y est remarquablement fertile. L'intention du gouvernement est d'ouvrir cette belle vallée aux Canadiens-Français, qui n'ayant pas, d'après les lois, le droit de primogéniture, sont maintenant trop populeux dans certaines places, pour y avoir l'espace nécessaire à la culture. On trouve à Chicoutimi des traces intéressantes des Jésuites, qui avaient un établissement dans ce lieu lorsque le Canada fut conlonisé. Une chapelle bâtie par ces hommes habiles, demeurent encore presqu'entièrement conservée.

26. L'Ile Verte, près de la côte orientale du Saguenay a environ sept milles de long; en remontant le St. Laurent on trouve ensuite l'Ile aux Lièvres; ensuite l'Ile au Coudre. A cette île le chenal est tellement resserré qu'il n'a plus que treize cent-vingt verges de largeur; la navigation de ce lieu est difficile. Ensuite on trouve la Grosse Isle, lieu de quarantaine; plusieurs autres îles

s'étendent entre la Grosse Ile et l'Ile d'Orléans, qui est à environ deux lieues de Québec. Au sud de ces îles est le chenal connu sous le nom de Chenal du Sud ; sur la côte sud, depuis la Pointe Lévi, jusqu'à la Rivière du Sud, se trouve une contrée bien peuplee et très productive.

27. Le climat du Bas-Canada est très sévère ; néanmoins il est très salubre, si on en excepte les santés chancellantes, telles que la consomption et les rhumatismes. L'hiver quoique long est loin d'être désagréable ; il est pour le Canadien la saison joyeuse. Comme on peut facilement parcourir le pays en cariole légère, on entreprend de longs voyages, qui sont faits très promptement ; les visites se font ordinairement en hiver. L'apparence du pays est quelquefois des plus agréables, par le contraste d'un firmament bleu, se reflètant sur la couche blanche de neige qui couvre la terre ; le plus beau coup d'œil est visible après un dégel suivi du froid qui couvre presque toujours les arbres d'autant de petits diamands qu'il y a de branches aux arbres ; lorsqu'ensuite le soleil vient à darder ces rayons sur ces glaçons, l'œil enchanté croit voir une scène magique dans laquelle une fée puissante a tout changé en argent, en or et en diamant ! Le printems se déclare promptement, l'été suit presque l'hiver ; ordinairement l'été est très chaud dans le Bas-Canada, surtout les mois de Juillet et d'Août. La saison de l'automne qui est la gloire, la richesse et la joie de l'agriculteur se termine dans le cours de Novembre. Le climat du Haut-Canada est plus doux ; lorsque le sol sera asséché, le pays convenablement peuplé, il est probable qu'il l'emportera en valeur sur le Bas-Canada.

28. Il y a une très grande différence en Canada entre la température de l'hiver et de l'été, le froid du premier et la chaleur du second, sont beaucoup plus intense que dans les pays de l'Europe. La chaleur de l'été de Québec, comparée à celle d'Edingburgh, est presque tropicale ; ordinairement il y a dix degrés de différence, et dans les jours chauds la différence est quelquefois de quinze degrés. Sous les considérations agricoles, l'action de la température est plus favorable à la végétation, que celle de l'Europe sous la même latitude. Les froids de Québec sont comparables à ceux de Christiana dans la Norvège ; cependant on ne cultive presque pas de blé dans ce dernier pays ; ce même produit est la principale production du Canada. Le climat du nord de l'Angleterre correspond à celui du Haut-Canada, qui donne de beaux raisins, d'excellentes pêches et une grande variété de melons ; ces derniers fruits ne réussissent pas en plein air dans le nord de l'Angleterre. Aucun climat ne peut être plus fier des productions du sol, l'espérance ne peut mieux trouver place pour l'attente du cultivateur, que sur le sol presque vierge du Canada. Oh terre heureuse, qui n'attend que la main de l'homme, la patiente industrie nourrie par le commerce, pour prendre l'essor qui conduit à cette hauteur de prospérité, l'orgueuil des nations de la terre. Ici les vents balsamiques sont plus doux qu'ailleurs, les fleurs rares croissent facilement dans les jardins du hameau ; en grandeur, en beauté et en luxe varié, aucun pays n'aura la palme sur les produits du Canada.

29. Le peuple canadien est remarquable pour sa libé-

ralité d'accorder à tous, la plus grande liberté religieuse possible. Un fond appelé "Les Réserves du Clergé" est partagé entre les communions différentes des protestants. L'Education fait de grands progrès dans le pays; on y trouve des collèges florissants et des écoles dans presque toutes les places les plus importantes. Les écoles du gouvernement se multiplient, le pleuple qui a porté le poids du travail du jour, s'est apperçu du besoin de donner une bonne éducation aux enfans, pour leur procurer les avantages qui en découlent.

30. Le Canada est gouverné par un gouverneur nommé par la couronne anglaise; le gouverneur représente sa majesté dans la colonie. Les conseillers législatifs sont nommés par la couronne; l'Assemblée Législative est élue par le peuple. Aucune loi n'est obligatoire avant d'avoir été reçue par le Conseil Législatif, la Chambre d'Assemblée et signée du gouverneur au nom de l'autorité anglaise.

31. Par une loi passée dans la session du Parlement tenue en l'année 1853, le nombre des membres de l'Assemblée Législative a été élevé au chiffre de cent-trente. Un changement est en contemplation dans la constitution du Conseil Législatif.

32. Le Bas-Canada est divisé en trois districts principaux, savoir: Québec, Trois-Rivières, et Montréal. Il y a en outre quatre districts inférieurs, savoir: Gaspé, St. François, Kamouraska et Outaouais. Ces districts sont subdivisés en comtés.

33. La population des comtés, cités et ville du Haut-Canada a été rapportée comme ci-dessous par le recensement fait en 1851 :—

Le comté d'Addington	14465	
Village de Bath	700	
		15165
Le comté de Brant	19659	
Ville de Brantford	3877	
Village de Paris	1890	
		25426
Le comté de Bruce		2837
Le comté de Carleton	23203	
Ville de Bytown	7760	
Village de Richmond	434	
		31397
Le comté de Dundas		13811
Le comté de Durham	28256	
Port Hope	2476	
		30732
Le comté d'Elgin	24144	
St. Thomas	1274	
		25418
Le comté d'Essex	14937	
Ville d'Amherstburg	1880	
		16817
Le comté de Frontenac	19150	
Ville de Kingston	11585	
		30735
Le comté de Grey		13217
Le comté de Glengary		17596
Le comté de Grenville	18551	
Ville de Prescott	2156	
		20707
Le comté d'Haldimand		18788
Le comté d'Halton		18322

Hastings	27408	
Ville de Belleville	4569	
		31977
Le comté d'Huron	17869	
Ville de Goderich	1329	
		19198
Le comté de Kent	15399	
Ville de Chatham	2070	
		17469
Le comté de Lambton		10815
Le comté de Lanark	25401	
Ville de Perth	1916	
		27317
Le comté de Leeds	27 34	
Ville de Brockville	3246	
		30280
Le comté de Lennox		7955
Le comté de Lincoln	16160	
Ville de Niagara	3340	
Ste. Catherine	4368	
		23868
Le comté de Middlesex	32864	
Ville de London	7035	
		39899
Le comté de Northumberland	27358	
Ville de Coburg	3871	
		31229
Le comté de Norfolk	19829	
Ville de Simcoe	1452	
		21281
Le comté d'Ontario	29434	
Village d'Oshawa	1142	
		30576
Le comté d'Oxford	29336	
Ville de Woodstock	2112	
Village d'Ingersol	1190	
		32638

Le comté de Peel	......	24816
Le comté de Perth	......	15545
Le comté de Peterboro	13046	
Ville de Peterboro	2191	
		15237
Le comté de Prescott	......	10487
Le comté du Prince Edouard	17318	
Ville de Picton	1569	
		18887
Le comté de Renfrew	......	9415
Le comté de Russell	......	2870
Le comté de Simcoe	26158	
Ville de Barrie	1007	
		27165
Le comté de Stormont	12997	
Ville de Cornwall	1646	
		14643
Le comté de Victoria	......	11657
Le comté de Waterloo	23109	
Village de Preston	1180	
Village de Galt	2248	
		26537
Le comté de Wellington	24936	
Ville de Guelph	1860	
		26796
Le comté de Welland	17857	
Village de Chippawa	1193	
Village de Thorold	1091	
		20141
Le comté de Wentworth	24990	
Ville d'Hamilton	14112	
Ville de Dundas	3517	
		42619
Le comté d'York	48944	
Ville de Toronto	30775	
		79719
		952004

34. La population des comtés, cités et villes du Bas-Canada, a été rapporté comme ci-dessous par le recensement de 1851 :—

Le comté de Beauharnois............	38660	
Village de Huntingdon	679	
Village de Beauharnois...............	874	
	———	40213
Le comté de Bellechasse	17732	
Village de Berthier (en bas) ....environ	250	17982
Le comté de Berthier	......	33008
Village de Berthier (en haut)	1600	
	———	34608
Le comté de Bonaventure	......	10844
Le comté de Chambly	14981	
Village de Chambly..................	884	
Village de Longueuil................	1496	
Village de St. Jean.................	3215	
	———	20576
Le comté de Champlain	13146	
Village de Batiscan	750	
	———	13896
Le comté de Dorchester	......	43105
Le comté de Drummond	......	16562
Le comté de Gaspé	......	10904
Le comté d'Huntingdon..............	38888	
Village de Laprairie.................	1757	
	———	40645
Le comté de Kamouraska	......	20396
Le comté de Leinster................	28606	
Village de L'Assomption.............	1084	
	———	29690
Le comté de L'Islet.................	18420	
Village de Montmagny..............	1221	
	———	19641

Le comté de Lotbinière,		16657
Le comté de Mégantic		13835
Le comté de Missisquoi	13015	
Village de Phillipsburg	469	
		13484
Le comté de Montmorency		9598
Le comté de Montréal	17596	
Ville de Montréal	57715	
Village de Lachine	1075	
Village de la Côte St. Louis	995	
		77381
Le comté de Nicolet		19657
Village de Nicolet		
Le comté d'Outaouais	21734	
Village d'Aylmer	1169	
Village de Hull		22903
Le comté de Portneuf		19366
Le comté de Québec	19474	
Ville de Québec	42052	
		61526
Le comté de Richelieu	21720	
Village de St. Ours	542	
Bourg de Sorel	3424	
		25686
Le comté de Rouville		27031
Le comté de Rimouski	25887	
Village de Fraserville	995	
		26882
Le comté de Saguenay		20783
Le comté de St. Maurice	22626	
Ville des Trois-Rivières	4936	
		27562
Le comté de St. Hyacinthe	27310	
Ville de St. Hyacinthe	3313	
		30623
Le comté de Sherbrooke	17016	
Ville de Sherbrooke	2998	
		20014

Le comté de Shefford..................		16482
Le comté de Stanstead..................		13898
Le comté de Terrebonne	25662	
Village de Ste. Thérèse.............	1129	
		26791
Le comté des Deux-Montagnes.......	29686	
Village de St. Eustache..............	794	
		30470
Le comté de Vaudreuil	20986	
Village de Vaudreuil................	443	
		21429
Le comté de Verchères...............		14393
Le comté d'Yamaska.................		14748
		890261

Questions sur la 4me Partie.—Chapitre IV.

1. Quelle est la longueur de l'île de Montréal ? Décrivez la montagne de Montréal ?
2. Où est située la ville de Montréal ? Quelle est l'apparence de cette ville ? Mentionnez les principaux sujets d'admiration de la ville de Montréal ?
3. Quelle est la situation de Montréal eu égard au commerce ? Quel avantage tire la ville des chemins à lisses (railroads) ?
4. Décrivez le St. Laurent en bas de Montréal ? Où est le Lac St. Pierre ?
5. Où est située l'embouchure de la Rivière Richelieu ? Décrivez les rives de la Rivière Richelieu ?
6. Quelle est la largeur du Richelieu ? Décrivez le Bassin de Chambly ? Y a-t-il des ponts sur le Richelieu ? Où commence la navigation sur le Richelieu ? Où est le Canal Chambly ?
7. Que dit-on du Lac Champlain ? Qui lui a donné son nom ? A qui appartient Rouse's Point ? Quelle est la valeur de Rouse's Point ? Où est l'Ile aux-Noix ?
8. Nommez les beaux monts de la vallée du Richelieu ? Quelle chaîne de montagnes traversent les Townships de l'Est ? Comment ce territoire est-il arrosé ? Où sont situés les Townships de l'Est ? Nommez les plus grandes nappes d'eau ? Où ce déchargent ces lacs ?

9. Décrivez l'entrée de la Rivière Richelieu dans le Lac St. Pierre ? Où est Sorel ? Que dit-on du Lac St. Pierre ? Des Sauvages de la Rivière St. François ? Ces Sauvages demeurent-ils tous dans ce village ? De quelle croyance religieuse sont les Sauvages de St. François ? Paraissent-ils aimer l'éducation ? Quelle est la population du village ?

10. Où est Trois-Rivières ? D'où lui vient le nom de Trois-Rivières ? Le commerce de Trois-Rivières fut-il florissant autrefois ? Où sont situées les fonderies de St. Maurice ? Sont-elles encore entre les mains du roi ? Que dit-on des articles venant de ces fonderies ?

11. Décrivez le St. Maurice ? Jusqu'où la navigation peut-elle s'étendre ? Quelle chaîne de lacs trouve-t-on au-dessus des Portages ? Que dit-on de la Chûte Shawenegan ? Quelle est la longueur du St. Maurice ? Y a-t-il des Sauvages dans le voisinage ? Que dit-on des Sauvages de Bécancour ? Quel est l'état de ces Sauvages ?

12. Que dit-on du St. Laurent en bas du St. Maurice ? Quel aspect présente cette partie du pays ? Comment la vue est-elle bornée au nord ? Les rives du St. Laurent sont elles peuplées ? Où est la Rivière Chaudière ? Quelle est la largeur du St Laurent en approchant de Québec ?

13. Que dit-on de Québec ? Décrivez le promontoire ? Où est le Cap Diamand ? Jusqu'où la vue s'étend-elle du haut du cap ? Décrivez le cours de la Rivière St. Charles ?

14. Où la basse ville est-elle située ? Que dit-on du St. Laurent devant Québec ? Quelle est la longueur du St. Laurent du Golfe à Québec ?

15. Quel est l'aspect de Québec pendant l'été ? Et pendant l'hiver ? Comment traverse-t-on le fleuve pendant l'hiver ? Qu'arrive-t-il lorsque le pont se fait ? Tout le monde est-il joyeux ? Que remarque-t-on sur l'été et l'hiver de Québec ?

16. Quel est le nom de Québec dans le langage huron ? Tous les Sauvages appelaient-ils Québec par ce nom ? Que dit Charlevoix sur ce sujet ? Que dit-on encore ?

17. Comment peut on considérer la forteresse de Québec ? Où sont les Plaines d'Abraham ? Y a-t-il des Sauvages près de Québec ? Que prétendent-ils être ? Ces Sauvages sont-ils instruits ? Quel est leur état moral maintenant ?

18. Où est la Chûte de Montmorency ? Décrivez le cours de cette rivière ? Décrivez la chûte ? Dans quel temps est-elle le plus admirable ?

19. Où est située l'Ile d'Orléans ? Quel est le charme le plus attrayant de la scène du St. Laurent ? Que dit-on de la chaîne des Monts Aleghanys ?

20. Où commence-t-on à sentir le goût salin des eaux du St. Laurent ? Où se termine le fleuve St. Laurent ? Quelle baie et quelle rivière séparent le Canada du Nouveau-Brunswick ? Où sont les Sauvages de la tribu Micmac ? Sont-ils nombreux ? Quelle est leur condition ?
21. Quelle est la largeur du St Laurent, à son embouchure ? Que dit-on de l'Ile d'Anticosti ?
22. Quels sont les comtés de la rive sud du St. Laurent en bas de Québec ? Que dit-on des côtes ? Des montagnes ? De l'étroit défilé de terre entre les montagnes et le fleuve ? Quelle est la paroisse la plus populeuse en bas de Québec ? Que dit-on des seigneuries ? Des townships ?
23. Dans quel état est la côte nord du St. Laurent ? Quelles sont les exceptions ?
24. Que dit-on de Tadousac ? Que dit-on du Saguenay ? Mentionnez la profondeur remarquable du Saguenay ? Où est Chicoutimi ? Où est la Baie de Ha ! Ha ! ? D'où lui vient ce nom ? Que firent les voyageurs ensuite ? Qu'est Chicoutimi maintenant ? Jusqu'où peut-on remonter le Saguenay en bateaux ? Comment la navigation est-elle interrompue ? Que disent les Sauvages sur une chûte souterraine ? Comment évite-t-on ces rapides ? Combien trouve-t-on de Sauvages errants dans ce lieu ?
25. Que dit-on du Saguenay ? Quelle chûte trouve-t-on en ce lieu ? Quel est le climat ? A qui le gouvernement veut-il donner ces terres ? Quels restes d'établissemens français trouve-t-on en ces lieux ?
26. Mentionnez les îles au-dessus de l'Ile Verte ? Que dit-on des établissemens de la rive sud du St. Laurent ?
27. Le climat du Canada est-il salubre ? Que dit-on de l'hiver de ce pays ? Des voyages ? Des dégels ? De l'été ? De l'automne ? Que dit-on du climat du Haut-Canada ?
28 Peut-on comparer la température canadienne à la température européenne ? Quelle différence y a-t-il dans la chaleur de Québec à Edinburgh ? Quel est l'effet de l'atmosphère sur les végétaux ? Quels sont les avantages du climat canadien sur ceux de la Norvège ? Donnez-en des exemples ? Mentionnez un autre fait ? Dites-nous ce que dit un voyageur sur le climat canadien ?
29. Dans quel état est le Canada eu égard aux opinions religieuses ? Que dit-on de l'éducation ?
30. Comment le Canada est-il gouverné ? Que faut-il pour qu'une loi soit obligatoire ?
31. De combien le nombre des membres de la Chambre-d'Assemblée a-t-il été augmenté ? N'y a-t-il pas encore des changemens en progrès ?

32. En combien de districts le Bas-Canada est-il divisé ? Combien a-t-il de districts inférieurs ? Comment ces districts sont-ils subdivisés ?

33. Donnez le chiffre de la population des comtés, villes et villages du Haut-Canada d'après le recensement de 1851 ?

34. Donnez le chiffre de la population des comtés, villes et villages du Bas-Canada d'après le recensement de 1851 ? Donnez en particulier le chiffre de la population de Montréal ? De Québec ? De Trois-Rivières ? De Sorel ? De St. Hyacinthe ? de Sherbrooke ? De St. Jean ?

